



BEFORE
YOU
BREAK

CHRISTINA LEE

BLACKMOON
Romance

CHRISTINA LEE

BEFORE
YOU BREAK

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Tiphaine Scheuer

BLACKMOON
Romance

Photo de couverture : © Forever/Shutterstock Images

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Tiphaine Scheuer

*L'édition originale de cet ouvrage a paru en langue anglaise
chez Intermixed Books (Penguin Group), sous le titre :*

BETWEEN BREATHS : BEFORE YOU BREAK

© 2013 by Christina Lee.

© Hachette Livre, 2016 pour la traduction française.

Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

ISBN : 978-2-01-203892-9

ELLA

— **P**apa, je t'en prie. Je... je dois voir Christopher, sanglotai-je. Je veux être auprès de lui.

Mon père agrippa la poignée de la porte et adopta une posture ferme et résolue malgré le flot de larmes qui coulait sur ses joues.

— Nie, c... corka.

Sa voix se brisa et il s'emmêla les pinceaux avec sa langue natale. Son polonais était aussi confus et embrouillé que mon cœur.

— *Tu ne dois pas le voir dans cet état. S'il te plaît... retourne en bas.*

Je me laissai tomber à genoux sur le tapis et je me pris le visage entre les mains. Les gémissements gutturaux de ma mère me parvenaient de la cuisine au rez-de-chaussée, et c'était un son que je n'étais pas près d'oublier.

L'écho d'une sirène vint percer ma bulle de chagrin puis diffusa sa lumière éblouissante sur notre demeure autrefois paisible.

C'est à ce moment-là que la réalité me heurta de plein fouet, si violemment que j'en eus le souffle coupé. Je plaquai mes mains sur mon ventre et je me mis à pleurer avec une intensité telle qu'aucun son ne sortit de ma bouche.

Mon frère avait bel et bien disparu.

J'alignai impeccablement les objets sur le petit bureau marron. Ma tasse de café, mes notes et le manuel de psychologie que j'étudiais ce semestre. Je redressai la photo encadrée derrière mon ordinateur avant de passer les doigts sur les yeux expressifs de Christopher et sur son sourire doux.

Je travaillais bénévolement pour cette hotline depuis quelques mois dans le cadre de mon stage universitaire. Jusqu'ici, l'expérience s'était avérée intéressante, bien qu'un peu triste et pesante.

Mais, si je voulais devenir psychologue, j'avais besoin de connaître cet aspect du métier. Mon supérieur voyait ça comme la face cachée de la société : les citoyens qui, à bout, appelaient à l'aide.

On m'avait dit que j'avais un don naturel. Une grande perspicacité pour mon âge. Que j'avais un truc pour amener les gens à se dévoiler. Malgré tout, le carnet ouvert sur mon bureau était là pour me rappeler sur quels points me concentrer au cours de mes conversations. Comme par exemple fournir les ressources disponibles et déceler si l'auteur de l'appel avait des idées suicidaires.

Des personnes désespérées sollicitaient la hotline, bien sûr, mais aussi d'autres qui avaient seulement besoin de parler à quelqu'un et d'être écoutées. Peut-être étaient-elles seulement en quête d'attention. Ou avaient-elles simplement besoin d'un étranger sur qui décharger leur fardeau.

Comme me l'avait dit ma psychologue après la mort de Christopher, un caillou sur la route d'un homme pouvait représenter un obstacle insurmontable sur celle d'un autre. On ne savait jamais.

Ma mission consistait à déterminer si mon interlocuteur se sentait écrasé sous le poids de cet obstacle et, ensuite, à décider de la manière de procéder. Avait-il besoin de soins médicaux ou seulement d'une oreille attentive ? Le simple fait d'écouter pouvait s'avérer salvateur.

Je consultai l'horloge murale. J'eus à peine le temps de placer le casque à écouteurs sur ma tête que le témoin lumineux s'alluma comme le signal d'un danger. Je pris une profonde inspiration. On ne savait jamais sur quoi on allait tomber.

— Prévention suicide, bonjour, Gabriella à votre écoute.

J'utilisais mon prénom complet dans un souci de formalité, mais ma famille et mes amis m'appelaient Ella.

J'entendis un raclement de gorge, suivi d'un souffle distinctement masculin qui résonna dans mes écouteurs.

C'était certainement la première fois qu'il appelait. Je ne pouvais que deviner l'angoisse d'une telle expérience. Ma mission était d'évaluer ses besoins pour espérer le faire parler.

— Je t'entends respirer. Tout va bien. (Je tapotai mon stylo sur le bureau.) Tu pourras parler quand tu seras prêt.

Une nouvelle inspiration.

— Ça doit être difficile pour toi de parler à une étrangère. (J'ajustai ma position sur ma chaise.) Mais tu as certainement une bonne raison de passer ce coup de téléphone et je suis là pour t'écouter.

Il finit par prendre la parole, d'une voix basse et sans défense qui me fit frissonner. Peut-être parce qu'il paraissait jeune et vulnérable. Comme mon frère, qui était décédé à l'époque du lycée.

— Je... je ne sais pas pourquoi j'ai appelé. C'était une erreur, je ne suis pas...

— Ce n'est jamais une erreur, le coupai-je d'une voix ferme et assurée. Même si tu n'appelles que pour entendre une autre voix que la tienne.

Christopher aurait-il eu une chance s'il avait appelé une hotline ?

— Je... heu... d'accord.

Je me le représentais en train d'expirer et de fermer les yeux, comme s'il était mal à l'aise.

— Tu veux me donner ton prénom et la raison qui t'a poussé à appeler ?

— OK, dit-il dans un murmure. C'est... c'est... Daniel.

— Salut, Daniel.

J'étais soulagée qu'il se soit suffisamment détendu pour me donner son prénom.

Je pouvais déceler l'effort que lui coûtait son coup de fil.

— Salut, heu... Gab... c'est bien Gabriella ?

Je tentai de garder une voix pleine d'assurance :

— Oui.

— J'ai une tante qui s'appelle Gabriella, dit-il d'un ton un peu plus léger. Tout le monde l'appelle Gabby.

— Gabby, ça me va aussi.

Il pouvait bien m'appeler comme il voulait. Je n'avais pas envie de faire foirer ce coup de téléphone. J'avais l'estomac noué.

Une seule autre personne m'appelait Gabby : mon frère Christopher. C'était une petite blague entre nous. Il m'appelait Gabby, et je l'appelais Chrissy. Mais, une fois, les jumeaux m'avaient entendue et s'étaient mis à l'appeler Chrissy la Fille. Il m'en avait voulu à mort pendant plusieurs jours.

Je chassai mes souvenirs et m'éclaircis la voix :

— Alors, Daniel, quelle est la raison de ton appel ?

— Je... j'ai provoqué une chose terrible et je n'arrête pas de me sentir coupable.

Je l'entendis boire une gorgée de quelque chose. Peut-être une bière. Du courage sous forme liquide.

— Je n'arrive plus à vivre avec ça sur la conscience.

Mince ! Que pouvait-il avoir fait de si terrible ?

Les appels venaient généralement de personnes qui manifestaient les symptômes de la dépression. Elles se sentaient vides, inutiles et impuissantes. Elles étaient souvent au bord des larmes et n'arrivaient même plus à s'extraire de leur lit pour affronter le quotidien. Mais ce garçon semblait sortir du moule. Il paraissait se torturer au sujet d'un acte qu'il avait *commis*.

Je pris une inspiration et m'assurai d'emprunter mon ton le plus professionnel :

— On peut en parler.

— Je... je ne peux pas. (Sa respiration était saccadée.) C'est stupide.

— Non, ça ne l'est pas, Daniel. (Je sentais qu'il s'apprêtait à raccrocher.) Je t'en prie, parle-moi, dis-moi quelque chose. *N'importe quoi*.

— Je... je suis désolé.

Et la ligne fut coupée.

Je restai immobile, comme paralysée, et je me repassai mentalement notre conversation. Qu'est-ce que j'aurais pu faire différemment pour le garder en ligne ? Que faisait-il maintenant ? J'espérais qu'il n'allait pas noyer son chagrin dans l'alcool. Ou pire...

La lumière rouge s'alluma de nouveau sur le téléphone et mon cœur bondit dans ma poitrine. Peut-

être qu'il avait décidé de rappeler.

— Prévention suicide, ici Gabriella.

— Heu... bonjour, heu... je m'appelle Susan.

La déception et les regrets firent rage en moi. Je jetai un œil vers les deux bureaux situés de l'autre côté du couloir. Ce soir, nous étions trois dans des pièces séparées. Nous devons laisser la porte ouverte au cas où nous aurions des questions ou besoin de soutien. Je me demandai maintenant s'il avait rappelé et s'il était tombé sur l'un des deux autres.

— Salut, Susan. Comment te sens-tu, ce soir ?

— Seule...

Trois heures plus tard, je récupérais mon sac dans le tiroir inférieur de mon bureau et je rejoignais ma voiture d'un pas traînant. J'avais eu affaire à une personne qui voulait s'entailler les veines, une autre qui voulait se jeter d'un toit et une troisième qui pleurait, mais Daniel n'avait pas rappelé. S'il s'agissait seulement de son vrai prénom.

Je ne savais même pas pourquoi je pensais encore à lui. Probablement à cause de sa voix. Elle avait quelque chose de désespéré, de vide, de brisé. Peut-être que Christopher aurait eu le même ton, le soir où il a mis fin à ses jours. Si seulement il y avait eu quelqu'un à la maison pour l'écouter.

Daniel avait voulu confier à quelqu'un ce qu'il avait fait. Quelqu'un qui aurait pu l'aider. Selon moi, il n'avait pas envie de mourir. Pas encore. Et, tout comme je regrettais toutes les nuits que Christopher ne se soit livré à personne, j'espérais que Daniel trouverait vite quelqu'un à qui parler.

Mon frère et moi étions si proches... Pourquoi ne s'était-il pas ouvert à moi ? Pourquoi ne m'avait-il pas demandé de rentrer à la maison ? Et pourquoi n'avais-je pas décelé le moindre signe ?

Alors que je me garais en bas de mon immeuble, je reçus un message de mon petit ami, Joel.

Partie de cartes ce soir. Impossible de m'échapper. Viens plutôt ici.

Mon estomac se noua instantanément. Il ne pouvait pas s'échapper, mes fesses !

Avant, Joel voulait toujours être seul avec moi. Il se plaignait sans cesse de vivre à la fraternité. Mais, ces derniers temps, il ne semblait plus s'en soucier du tout. Il faisait de plus en plus la fête, s'impliquait dans la vie du campus, et je sentais que notre couple commençait à battre de l'aile. Mince, on ne s'embrassait déjà presque plus.

Je levai les yeux vers le bâtiment en brique. Les lumières du rez-de-chaussée étaient éteintes, ce qui signifiait qu'Avery n'était pas à la maison. Elle passait probablement la soirée chez son copain, au cinquième étage. Bennett et elle s'étaient mis ensemble à l'automne et, depuis, ils étaient inséparables. Ça ne me dérangeait pas, jusqu'à ce que je prenne conscience qu'ils vivaient une relation bien plus profonde que celle que j'avais avec Joel.

Alors pourquoi diable je m'accrochais à lui ?

Joel était ma première relation d'adulte. Le premier garçon à m'avoir remarquée – vraiment remarquée – à côté de mes amies au physique de reines de beauté, Avery et Rachel. J'aimais l'idée de former un couple solide avec mon petit ami. J'étais sortie avec le même garçon pendant deux ans au lycée, et l'un et l'autre nous ne cessions de rompre et de nous réconcilier, mais nos chemins avaient fini par se séparer après la mort de Christopher. J'étais dans un état lamentable et il ne savait

pas comment gérer la situation.

À cette époque, Avery dormait souvent à la maison pour essayer d'échapper elle aussi à sa vie de famille chaotique, et j'y avais trouvé beaucoup de réconfort. La fidélité avait de nombreux avantages.

Pourtant, envers Joel, je faisais probablement preuve d'une fidélité excessive. En plus, mes parents l'appréciaient beaucoup. Joel venait de la ville voisine et sa famille fréquentait la même église. Mon père l'entraînait dans son club de foot communautaire.

Mais il y avait un autre lien.

Joel avait connu Christopher. Il lui avait servi d'entraîneur dans son équipe de foot junior. Il connaissait une autre facette de mon frère, son côté compétiteur. Son amour pour le jeu et pour son équipe. Et il n'éprouvait aucune gêne à parler de lui aussitôt que j'en ressentais l'envie. Le seul fait de savoir qu'il avait été lié à Christopher, même de loin, m'avait apporté une véritable consolation et m'avait permis de me souvenir de jours plus heureux.

Je fis défiler mes contacts sur mon téléphone jusqu'au nom d'Avery.

MOI : *Hé, copine, t'es au cinquième ? Je pars retrouver Joel. À demain matin.*

AVERY : *Oui, je suis là-haut. Tu retournes là-bas ? Tu sais ce que je vais te dire, hein ? Il faut qu'on ait une vraie conversation, toi et moi. Sur ce que tu fais. Et ce dont tu as besoin. Sans parler de cet imbécile et de son comportement. Pigé ?*

Et voilà, c'était reparti. En ce qui concernait les mecs, Avery se montrait toujours très protectrice avec moi. Le plus drôle, c'était qu'Avery avait été une sacrée cavaleuse avant de rencontrer Bennett. Elle estimait que les garçons n'étaient pas une nécessité. Jusqu'à tomber folle amoureuse de l'un d'eux. On peut dire qu'elle avait vite changé de philosophie.

MOI : **yeux au ciel* à plus, patate.*

Je sortis du parking et pris la direction de la fraternité.

QUINN

J'avalai une grande gorgée de ma bière et je me laissai tomber sur mon lit. Pourquoi diable avait-il fallu que j'appelle cette hotline ? Et pourquoi avais-je donné mon vrai prénom ? D'accord, personne ne m'appelait par mon prénom de baptême, mais tout de même j'aurais pu mentir. Pourtant, quelque chose dans la façon de Gabriella de dire *Daniel*... le prénom semblait solide dans sa bouche. Comme si elle était véritablement en mesure de m'aider.

Ma parole, arrête ça tout de suite, Quinn ! Si j'avais voulu me tuer, j'aurais déjà sauté d'un pont. Peut-être que je n'étais pas vraiment sérieux – simplement trouillard – mais, certains jours, j'avais juste envie de disparaître. La culpabilité que je portais me faisait l'effet d'une chape de plomb sur mes épaules, lourde et étouffante.

— Quinn, ramène tes fesses ici ! cria Joel de l'autre côté de ma porte.

Je n'aurais pas la paix à moins de faire une apparition avec mes camarades de fraternité. Une fois, ils étaient carrément venus me sortir de mon lit. Je me redressai et cherchai mes chaussures. Les baskets que j'avais enfilées après mon entraînement de base-ball étaient toujours couvertes de boue et j'optai donc pour mes Converse bleues.

Les gars jouaient au poker tous les soirs et se mettaient chaque fois la tête à l'envers. Je ne pouvais pas toujours tirer ma révérence après un match ou un entraînement de fin de journée. Mais, au moins, j'avais une excuse pour ne pas traîner avec eux pendant la saison de base-ball. Nous jouions trois matchs par semaine et nous passions beaucoup de temps sur la route. Ça ne m'aidait pas beaucoup que mon coéquipier Jimmy vive aussi à la fraternité et me distraie avec ses grosses fêtes.

En me dirigeant vers l'escalier, je distinguai des voix féminines familières. Les soirées défilaient, mais les filles restaient les mêmes. Dans leur dos, les gars les appelaient les « petites pétasses » de la fraternité. Elles étaient présentes tous les soirs de week-end et toujours partantes pour rendre des services aux gars, en majorité sexuels.

J'avais fait l'erreur de céder à l'une de ces petites pétasses une fois, avant de réaliser ce qu'impliquait de sortir avec l'une d'elles : elles fourraient toujours leur nez dans vos affaires. Mais j'étais vraiment en manque à cette époque. D'habitude, en cas de manque, je quittais toujours la fraternité pour me rendre au bar du coin, où traînaient les citadines. J'en repartais toujours comblé. Ça m'aidait à me remettre dans la compétition. Littéralement.

J'étais inscrit à l'université pour étudier, jouer au base-ball et vivre la vie de fraternité à laquelle mon meilleur ami avait toujours aspiré. Sebastian avait promis à son père qu'il entrerait dans la même maison que lui. Et, s'il ne pouvait être là pour le faire en personne – à cause de moi –, alors j'avais décidé de lui rendre hommage en prenant sa place.

J'étais ici pour Sebastian, pour ses parents et peut-être aussi un peu pour moi-même. Tant que je continuais à vivre sa vie, pour ainsi dire, j'arrivais à tenir la culpabilité en respect. Jusqu'au moment où elle remontait à la surface pour me consumer, comme c'était arrivé ce soir.

J'adressai un signe de tête aux gars autour de la table, je rapprochai une chaise en métal et je m'installai.

— Je rejoins la partie.

La fille assise sur les genoux de Joel était déjà là la soirée précédente. Les mains de Joel étaient dissimulées sous la table et lui faisaient Dieu sait quoi. Il ne cessait de jeter des coups d'œil furtifs vers la fenêtre, ce qui signifiait que sa petite amie, Ella, était en route.

Jolie, avec un corps d'enfer, elle était visiblement trop naïve pour réaliser que son mec était un coureur invétéré. Je n'avais guère vu Joel aller plus loin que peloter des filles en douce depuis qu'il avait commencé à sortir avec Ella, mais je n'étais pas non plus à ses côtés vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ces petites pétasses savaient garder leur langue dans leur poche, tout comme les groupies de base-ball après les matchs. Je ne pigeais pas vraiment toutes ces histoires de trahison entre filles. Tout ce que je savais, c'est que je ne voulais pas me mêler de ça.

Sebastian avait fait subir la même chose à sa petite amie, Amber. Mais elle n'avait pas été toute blanche dans l'histoire. Enfin, j'étais mal placé pour critiquer... je m'étais bien amusé, en mon temps. Et je n'en avais pris conscience que lorsqu'il était trop tard.

Je ne connaissais pas très bien Ella, mais, ces derniers temps, je l'avais trouvée effacée. Trop silencieuse. Elle avait l'habitude de plaisanter avec légèreté, de parler comme un charretier, et elle se défendait très bien à Call of Duty quand il lui arrivait de jouer avec les gars de la fraternité.

Son silence en disait long, et je sentais la tension qui régnait entre elle et Joel.

De nombreux copains accusaient Joel de garder Ella sous le coude pour des parties de jambes en l'air à volonté. Joel avait toujours prétendu n'avoir qu'un seul et unique but avec les filles : les mettre dans son lit. Certes, il avait gardé Ella plus longtemps que toutes les autres, alors peut-être qu'elle était bel et bien une bête de sexe. Je chassai de ma tête l'image du décolleté d'Ella et de ses cheveux sombres étalés sur mon oreiller. Je n'avais pas besoin d'une érection en public ce soir.

Sitôt que Joel repéra Ella de l'autre côté de la fenêtre, il repoussa la fille assise sur ses genoux et elle atterrit sur les miens avec une moue de ses lèvres pulpeuses. Et voilà comment je me débarrassai de mon début d'érection. En revanche, si elle remuait un peu trop les hanches, elle ne tarderait sûrement pas à réapparaître.

La fille se tourna pour me murmurer à l'oreille :

— Tu veux monter, Quinn ?

J'avisai son tee-shirt blanc et son soutien-gorge en dentelle qui laissait apparaître en transparence ses petits seins pointus.

Le problème, avec ces filles, c'était qu'elles nous collaient sans cesse. Ça pouvait vite devenir gênant quand on avait simplement envie de se détendre entre copains. Et, si l'on voulait ramener un rencard, ça pouvait carrément tourner à la cata. Alors je gardais mes distances, même si je ne ramenais aucun rencard à la maison.

— Salut, bébé.

Joel ne se donna même pas la peine de se lever pour accueillir sa copine quand cette dernière entra.

Je jetai un coup d'œil à Ella. Les joues rouges, une lueur d'agacement dans les yeux. Peut-être qu'elle aussi en avait marre de ses salades. Elle portait une jupe qui lui arrivait aux genoux avec un tee-shirt bleu assorti. Ses longs cheveux bruns tombaient librement sur ses épaules. Ce n'était pas sa tenue habituelle, et je devinai qu'elle sortait tout juste du travail.

— Salut, Ella, lancèrent Jimmy et Todd à l'unisson en levant leur bière.

Elle me jeta un regard, ainsi qu'à mon invitée, qui se tortillait désormais sur mes genoux. Pour une raison qui m'échappait, le regard d'Ella me donnait envie de repousser cette gonzesse. Je ne comptais pas l'emmener à l'étage, de toute façon. Elle le savait très bien, tout comme le reste des gars.

Ella le savait-elle aussi ?

Je secouai la tête.

Qu'est-ce que ça pouvait bien me faire ?

Ella leva les yeux au ciel et ils se vidèrent aussitôt de toute expression. C'était comme si elle avait littéralement éteint un interrupteur et s'était rembrunie. Je ne connaissais que trop bien ce sentiment, mais comment cette fille pouvait-elle se sentir morte à l'intérieur ? J'avais entendu Joel évoquer sa nombreuse et turbulente famille polonaise, ainsi que la cuisine succulente de sa mère. Comment une fille ayant une vie pareille pouvait-elle avoir un quelconque souci en tête ?

Ma mère, elle, nous servait des plats tout prêts qui provenaient du restaurant hors de prix du coin de la rue, et nous mangions dans un silence gênant. Et ça, ce n'était encore que lors des deux soirées de congé de notre femme de ménage, Louise. Les autres soirs, en général, je dînais seul. J'aurais échangé ma place avec celle d'Ella sans l'ombre d'une hésitation.

J'aurais parié qu'elle ne se réveillait pas la nuit en se demandant si ses parents lui pardonneraient un jour. Tout ça à cause d'une énorme erreur qui avait failli anéantir les chances de son père de se présenter aux élections.

Joel attira Ella sur ses genoux, où à peine quelques instants plus tôt était assise celle qui se trouvait sur les miens, et deux des gars échangèrent un petit sourire narquois. Si, à la place d'Ella, il y avait eu Tracey, la copine de Brian, rien de tout ça ne serait arrivé. Brian était amoureux de Tracey et témoignait d'une fidélité à toute épreuve. Il forçait mon admiration. Il s'attirait des moqueries

incessantes, mais il ne supportait pas cette histoire de petites pétasses quand Tracey était présente. Ni même quand elle était absente, d'ailleurs. Joel aurait dû en prendre de la graine ou simplement quitter Ella.

Sebastian aurait dû faire la même chose avec Amber. Ils auraient dû se montrer honnêtes l'un envers l'autre. Bon sang, on devrait tous le faire. Mon estomac se noua. Voilà qui devait signer la fin de mes réflexions sur ce crétin de Joel et sa petite amie trop crédule. J'avais des choses plus importantes en tête, comme le *spring break* et savoir si j'allais ou non le passer chez mes parents.

Je réalisai que la fille assise sur mes genoux attendait toujours ma réponse. J'espérais qu'elle aurait oublié sa proposition de monter à l'étage. Elle essaya de me mordiller l'oreille et je dus la repousser.

— Pas ce soir, Beth.

— Comme *aucun* autre soir, avec toi, souffla-t-elle avant de se lever.

— C'est vrai ça, Quinn, c'est quoi ton problème ? demanda Todd.

Ella elle-même me jeta un regard bref et étrange.

En quel honneur ?

— *Quel* problème ? répliquai-je.

Je savais exactement où il voulait en venir, mais ça ne les regardait absolument pas.

— Toi et les gonzesses, mec. T'as viré de bord ou quoi ?

Et voilà qu'ils remettaient ça.

— Je pense que l'amoureuse de Quinn, c'est sa voiture adorée, déclara Brian avec un sourire.

Je n'allais pas le contester. J'avais passé de nombreuses heures à restaurer ma beauté classique et je voyais rouge chaque fois que je surprénais quelqu'un qui s'appuyait dessus. Mince, il m'arrivait même parfois de la couvrir pour la nuit.

Avant même que j'aie pu avancer un prétexte minable, Joel mit les pieds dans le plat et m'épargna cette peine.

— Vous avez pas vu les nanas qui traînent dans le coin après les matchs de base-ball ou quoi ? lança Joel, et Ella se raidit. Elles sont tout simplement *canon*. Il pourrait s'en donner à cœur joie toutes les nuits.

Un silence s'abattit sur la table, et les regards se détournèrent vers le sol ou le mur pour éviter tout contact visuel avec Ella, qui, elle, semblait vouloir disparaître dans un trou. Ses yeux d'un bleu habituellement vif s'assombrirent avec lassitude. Bonjour le manque de respect. Sebastian, lui au moins, n'avait jamais proféré pareille ânerie devant Amber. Non, c'était moi qui m'étais terriblement mal comporté alors qu'il n'était qu'à quelques mètres.

J'avais envie de flanquer mon poing dans la figure de Joel et de conseiller à Ella de se trouver un type qui la respecterait, mais le moment de gêne se dissipa et Jimmy en profita pour revenir sur le sujet des fichues groupies de sportifs.

— Tu profites un peu de l'action, Quinn ?

Je haussai les épaules. Ils pouvaient bien penser ce qu'ils voulaient.

— Et toi ? demanda Todd à Jimmy.

La fille assise sur ses genoux se tourna à son tour vers lui.

— Bien sûr, répondit-il avant de replonger dans le cou de la fille.

Après quelques parties supplémentaires, j'avais perdu vingt dollars et je m'apprêtais à en rester là pour la soirée. Joel ne tenait presque plus droit sur sa chaise. Même Ella avait fait main basse sur la boisson. Une heure plus tôt environ, elle était allée errer dans le salon, puis elle avait ramassé une manette et commencé une partie de Skyrim. Elle avait posé à côté d'elle un grand verre de bière qui était vide à présent. Elle était probablement encore furieuse et vexée par la remarque lamentable de Joel.

Je m'arrêtai derrière le canapé et la regardai jouer quelques minutes avant de lui souhaiter une bonne nuit et de monter dans ma chambre. J'enfonçai mes écouteurs dans mes oreilles et m'allongeai sur mon lit, avec l'espoir de sombrer dans un sommeil moins agité que celui de la nuit précédente.

Environ vingt minutes plus tard, un bruit sourd contre mon mur me tira de ma rêverie. Je retirai un écouteur et j'entendis les voix étouffées de Joel et d'Ella. Elle semblait s'efforcer de le mettre au lit.

Du Joel tout craché. Je jetai mes écouteurs sur le côté et m'approchai de la porte pour aider Ella. Joel devait probablement peser deux fois son poids.

— Hé là, dis-je en attrapant l'autre bras de Joel. Je m'en occupe.

— Merci, dit Ella, les joues rougies par l'effort.

Je le déposai sur son lit un peu trop brutalement et repartis en direction de la porte.

— Il est tout à toi. Petite veinarde.

De retour dans ma chambre, je changeai de piste pour quelque chose de plus lent et plus reposant, en espérant pouvoir m'endormir pour de bon, cette fois.

Mais je perçus alors un gargouillis en provenance du couloir. Un putain de hall de gare, comme d'habitude. Une toux suivie d'un nouveau bruit étouffé. Je jetai un œil par la porte et j'aperçus Ella, voûtée, qui essayait d'atteindre la salle de bains située de l'autre côté du couloir.

Elle portait un tee-shirt Sigma beaucoup trop grand pour elle. Et rien d'autre. Je ne sais pas ce qui me propulsa dans le couloir à part peut-être mon envie de l'aider. Mais l'aider à faire quoi, je n'en avais aucune idée.

Pour être honnête, peut-être que je voulais observer les longues jambes d'Ella et ses fesses à peine dissimulées sous son tee-shirt.

— Est-ce que ça va ? l'interrogeai-je, debout sur le seuil de la salle de bains, en me demandant de nouveau ce que je fichais là. Tu as besoin d'aide ?

Avant que j'aie pu ajouter quelque chose, elle eut un haut-le-cœur et se pencha au-dessus des toilettes.

La scène n'était plus sexy du tout, sauf que son tee-shirt était remonté sur ses fesses et qu'elle ne portait qu'une petite culotte rose au-dessous.

Ella n'était pas une fille maigrelette. Elle possédait une poitrine voluptueuse et de jolies hanches galbées. La vue de son cul presque nu, exposé dans toute sa gloire, me cloua sur place. Je ne pouvais plus bouger, ni les pieds ni les lèvres.

Qu'est-ce qui clochait chez moi, bon sang ? Ce n'était pas comme si je n'avais jamais vu les fesses d'une fille auparavant !

Je me tortillai pour réajuster mon caleçon. *Et merde.*

ELLA

J'étais morte de honte. J'avais mal au cœur, mais heureusement je n'avais pas vomi tripes et boyaux. Rien de tel que de gerber devant l'un des membres de la fraternité de Joel.

— Ça va, répondis-je d'une voix pâteuse, un marteau-piqueur dans la tête. Merci... de t'inquiéter.

Je sentis ensuite la chaleur corporelle de Quinn et sa voix douce près de mon oreille :

— Ella, tu devrais te couvrir, au cas où un de ces ivrognes débarque et te voie comme ça.

Comme lui, par exemple ? Sauf qu'il ne paraissait pas saoul. Il semblait... soucieux.

Je tentai de hausser les épaules, mais je ne fus même pas sûre de les avoir bougées. Avant d'avoir pu penser à une réplique, je sentis des mains rêches tirer sur le bas de mon tee-shirt. Puis Quinn fit un pas en arrière, comme s'il craignait que je ne pense qu'il venait de me tripoter ou je ne sais quoi.

Je posai la joue sur le siège des toilettes en priant pour qu'il n'y ait rien de dégoûtant collé dessus. Le monde tanguait autour de moi. Mais je m'en fichais. Tout ce que je voulais, c'était que mon estomac arrête de gargouiller et que mon cerveau se remette à l'endroit.

Pourquoi diable avait-il fallu que je descende ce dernier shot et que je le fasse passer avec une bière ?

Ah oui, parce que mon petit ami était un enfoiré et qu'il m'avait donné l'impression d'être invisible. Peut-être était-il temps de me montrer plus honnête avec moi-même *et* avec Joel. De lui dire ce qu'il me faisait ressentir et d'arrêter ses conneries. Je ne savais pas pourquoi j'avais laissé traîner pendant si longtemps une situation qui ne me convenait plus.

— Je vais te donner un gant mouillé, dit Quinn.

J'entendis le robinet couler et un tiroir s'ouvrir.

— Ça va te faire du bien.

Je n'eus pas le temps de protester que Quinn s'accroupissait sur le carrelage à côté de moi et

m'offrait le linge humide. Je tendis la main, sans pour autant parvenir à m'en saisir tant j'avais la nausée. À la place, un gémissement sourd monta dans ma gorge.

— Je vais t'aider, ajouta-t-il d'une voix grave et éraillée.

Je regrettai aussitôt que notre étrange rencontre ne se soit pas déroulée dans d'autres circonstances, et de ne pas pouvoir lever la tête pour le regarder. Pour deviner ses pensées et déceler la véritable couleur de ses yeux. Étaient-ils verts, ou cuivrés, ou un mélange des deux ? Portait-il de nouveau sa casquette de l'équipe de base-ball de l'université ou ses cheveux brun-roux étaient-ils en pagaille ?

J'étais certaine de n'avoir besoin de personne pour me dorloter, surtout pas le mystérieux Quinn. Mais ça aurait pu être pire. Jimmy, le fêtard invétéré, aurait sûrement profité d'être seul avec moi pour essayer de me peloter en douce. Quinn ne me donnait pas cette impression. Il était beau et pensif, presque maussade. Il semblait toujours avoir l'esprit occupé. Comme s'il accordait toute son attention au base-ball et aux études. Mais pas aux filles ni à la fête.

— Je peux ? murmura-t-il.

Il attendait ma permission pour me toucher de nouveau. Sa prévenance était très appréciable.

— Oui, répondis-je, submergée par une nouvelle vague de nausées.

Je ravalai la bile chaude au fond de ma gorge et fermai les yeux.

Je sentis les doigts de Quinn soulever mes cheveux et les écarter de mes épaules. Je tentai de réprimer un frisson. Sa chaleur corporelle sur ma peau froide et humide provoqua de drôles de sensations dans mon ventre. Puis le gant frais se posa sur ma nuque et je laissai échapper un profond soupir. C'était agréable.

— Si tu relèves la tête, je peux essuyer ton front aussi.

— P... pas sûr de pouvoir.

Je déglutis.

Son souffle effleura ma joue.

— Laisse-moi faire.

Pourquoi cette situation me semblait-elle soudain beaucoup trop intime ? Je priai pour ne pas sentir trop mauvais et pour que mon maquillage n'ait pas coulé partout sous mes yeux. Je n'avais jamais été aussi proche de Quinn – et dans une position aussi personnelle – et j'avais l'impression qu'il pouvait voir tous mes défauts. Bon sang, il avait déjà vu mes fesses. Je n'étais pas un petit modèle comme mes deux meilleures amies. J'avais des courbes. Des courbes que Joel avait semblé apprécier dans le passé.

Mais pourquoi tout ce questionnement ?

Quinn faisait seulement preuve de gentillesse et je n'étais pas en état d'analyser les choses plus clairement.

— D'accord.

Il glissa sa paume large et rugueuse sous ma joue et me souleva doucement la tête. Puis il passa le gant sur mon front et des deux côtés de mon visage.

— Hmm... ça fait du bien.

Je me ridiculais, mais je ne pouvais m'en empêcher. C'était agréable d'être prise en charge, même par un quasi-inconnu. Un inconnu adorable et mystérieux.

— Tu peux t'asseoir ? demanda-t-il d'un air légèrement essoufflé. Je peux te ramener dans la chambre de Joel, si tu veux.

Je secouai la tête avec un peu trop d'énergie, ce qui eut pour seul résultat de me faire pencher en avant pour vomir de nouveau. J'étais ravie de ne pas avoir dîné. Mon repas aurait pu finir sur les genoux de Quinn.

— Mince.

Je m'allongeai et posai la joue sur le carrelage froid. Je sentis mon tee-shirt remonter au-dessus de mes hanches, mais encore une fois je m'en moquais. En plus, il avait déjà vu tout ce qu'il y avait à voir.

— Je vais rester là un petit moment.

Je l'entendis inspirer une bouffée d'air et exhaler doucement.

— Heu... OK, je vais te laisser.

Je l'entendis se relever.

— Enfoiré de Joel, marmonna-t-il dans sa barbe. J'aime pas l'idée de te savoir seule ici toute la nuit. Je repasserai te voir un peu plus tard.

— P... pourquoi tu ne veux pas que je reste seule ici ? demandai-je. Quel est le problème ? Tout ira bien.

— Ella, ton tee-shirt remonte de nouveau. (Il semblait buter sur les mots.) Tu es dans une maison remplie de mecs bourrés et lubriques, et tu n'arrives même pas à te lever pour verrouiller la porte.

Zut. Je n'avais pas vu les choses comme ça.

— Mais tout le monde me connaît, répliquai-je avec un effort. Je suis la copine de Joel.

— Bien sûr.

Il prit une profonde inspiration, comme s'il envisageait d'ajouter quelque chose. Je l'entendis faire quelques pas.

— Ne le prends pas mal, Ella, mais on ne peut pas dire que Joel donne aux autres l'impression que tu sois chasse gardée. Pas comme Brian avec Tracey. Pas comme je... (Inspiration. Expiration.) Laisse tomber.

Blessée par ses paroles, je voulais malgré tout qu'il m'en dise davantage. Qu'il me dise tout.

— Ne t'arrête pas. Finis ce que tu allais dire.

— Non, vaut mieux pas.

Ses pas résonnèrent sur le carrelage.

— Je vais y aller.

— Non, ne pars pas tout de suite. (Mais qu'est-ce que je racontais ?) Est-ce que tu peux... mouiller le gant encore un peu ?

Pourquoi voulais-je que Quinn reste alors que je le connaissais à peine ? Et pourquoi me donnait-il cette impression d'être plus en sécurité que je l'avais jamais été avec Joel ?

— Bien sûr, répondit Quinn avant de jurer de nouveau tout bas. Mais vraiment, Ella, il faut que tu baisses ton tee-shirt.

Je rouvris les yeux d'un coup. On aurait dit qu'il luttait pour garder la tête froide. Pour éviter d'entretenir des pensées salaces à mon sujet. Une drôle d'impression naquit dans ma poitrine. Je plaisais à Quinn, le « mec qui n'en a rien à faire des filles » ? Je devais admettre que j'avais été curieuse d'entendre ses réponses quand les gars l'avaient soumis à un interrogatoire serré à la table de poker. En effet, pourquoi ne le voyait-on *jamais* avec une fille ?

Je tirai maladroitement sur mon tee-shirt.

— C'est mieux ?

Est-ce que j'étais sérieusement en train de lui demander de regarder de nouveau mes fesses pour vérifier ? Génial.

Il lâcha un souffle tremblant :

— Ouais, c'est mieux.

Je l'entendis ouvrir le robinet puis se rasseoir à mes côtés.

— Prête ?

— Oui, s'il te plaît.

Il écarta de nouveau mes cheveux de mon épaule et la fraîcheur du gant me fit frémir.

Puis je sentis les doigts de Quinn trembler et je me demandai ce qui n'allait pas chez lui.

— Quinn...

Il ne me répondit pas et garda le silence, mais je percevais sa respiration saccadée, comme s'il fournissait un effort pour se contenir. Est-ce que j'avais fait quelque chose de mal ? Est-ce qu'il regrettait de ne pas m'avoir laissée seule ?

— Je suis désolée. Je n'aurais pas dû te demander de rester. Je vais... (Je m'efforçais d'organiser mes pensées.) Tu peux y aller. Je vais m'en sortir. Tu as l'air...

— Non, ça va, me coupa-t-il.

Ses doigts se détendirent sur mon cou. Nous gardâmes le silence les deux minutes suivantes, un silence seulement rompu par notre respiration. C'était confortable, et j'étais heureuse de ne pas être seule. Il me tamponna le front et les joues, puis reposa le linge sur mon cou.

Je mourais d'envie de poursuivre notre conversation entamée quelques minutes plus tôt, mais je ne le connaissais pas, pas plus que son caractère. Risquait-il de se mettre en colère si j'insistais ?

— Quinn... Ça t'embêterait... si je te demandais de finir ce que tu disais... heu, juste avant ?

— Je n'aurais pas dû parler comme ça de Joel, s'empressa-t-il de répondre.

— Ça ne va plus entre Joel et moi depuis des semaines. Et je suis sûre que ça se voit, expliquai-je en avalant plusieurs fois ma salive. J'imagine qu'on espère encore pouvoir arranger les choses, que ça redevienne comme avant...

— C'est-à-dire ?

— Comment ça ?

— Je veux dire : qu'est-ce qu'il y avait de spécial entre vous ? demanda-t-il d'une voix grave et douce. Qu'est-ce que vous aviez... et que vous avez perdu ?

Il n'y avait aucun sarcasme dans sa voix. Seulement de la sincérité. De l'honnêteté, et de la curiosité.

Je me demandai alors combien il avait eu de relations dans sa vie. J'avais envie de lever la tête pour voir quelle émotion passait dans ses yeux. Mais je ne voulais pas prendre le risque de lui vomir dessus.

Je n'avais qu'à me laisser porter par le son de sa voix.

— **J**e ne sais pas, dit-elle, comme si elle réfléchissait à voix haute. Peut-être seulement l'impression qu'il y avait quelque chose en plus entre nous.

Puis elle se tut et j'attendis qu'elle aille au bout de sa réflexion. J'avais envie de lui dire que Joel était peut-être le genre de mec qui ne faisait que donner l'impression aux filles qu'il y avait « quelque chose en plus », mais je ne voulais pas la blesser.

De toute façon, qu'est-ce que j'en savais ? Je n'étais pas dans la tête de Joel. Peut-être que, s'il avait réussi à la garder aussi longtemps, c'était parce qu'ils vivaient un truc spécial ensemble. Peut-être qu'il avait pensé pousser les choses plus loin avec elle. Plus loin qu'avec aucune autre fille jusque-là.

Sauf qu'il avait une sacrée manière de le montrer.

Mais qu'est-ce que je fichais encore dans cette salle de bains avec la copine de Joel ? J'allais me faire botter le cul. Mais, merde, il fallait bien que quelqu'un s'occupe d'elle, la protège, veille sur elle et lui fasse la conversation au beau milieu de la nuit.

Et plus encore. Tellement plus.

Elle ne portait qu'un tee-shirt et une minuscule culotte rose. Pas de soutien-gorge. Et le fichu timbre sexy de sa voix quand je posais le gant frais sur sa peau menaçait de me faire sombrer.

Et puis ses jambes ! Fermes et galbées. Je les voyais tout à fait s'enrouler autour de ma taille. Avec cette petite libellule tatouée sur sa cheville et dont j'aurais voulu connaître la signification.

Pendant un bref instant, je m'imaginai Ella complètement sobre, en train de me supplier de l'embrasser, de la caresser et de m'enfoncer en elle.

Mais il faudrait qu'elle soit en pleine possession de ses moyens pour que je la touche. Il faudrait aussi qu'elle largue Joel. Plus jamais je ne m'immiscerais dans un couple. Entretenir une relation

secrète n'était pas aussi bien qu'on le disait. Ça faisait souffrir les gens. Ça les *tuait*, même. Et il fallait en payer les conséquences.

En payer les conséquences chaque fichu jour qui passait.

Merde. Je n'arrivais pas à croire que je nourrissais ce genre de pensées au sujet de cette fille.

La copine d'un autre.

Ella reprit la parole d'une voix douce et voilée. Comme une caresse dans mes cheveux et dans mon dos.

Je devais absolument arrêter mes conneries.

Ma parole, heureusement qu'elle ne pouvait pas voir mon érection.

— Tu connais ce sentiment qu'on éprouve au début d'une relation ? demanda-t-elle. Quand tu es tout excité de parler à l'autre, de le voir et de passer du temps avec lui ? Et que tu sais que les sentiments sont réciproques ? Enfin, au début, du moins...

— Oui, je vois, répondis-je en repensant aux deux filles que j'avais fréquentées en quelques années.

— Est-ce que c'est à ça que tu faisais allusion avant... avant de t'interrompre ?

Elle laissa rouler sa tête sur le côté et leva une main pour se frotter la tempe. Je tendis le bras pour le faire à sa place et me figeai. Je devais arrêter de la toucher avant d'y prendre vraiment goût.

— Peut-être. Je pensais seulement... (Je passai mes doigts dans mes cheveux.) Si on a l'intention d'être avec quelqu'un, autant être *vraiment* avec cette personne, tu vois ce que je veux dire ? Et, si on a des doutes ou qu'on change d'avis, autant ne pas donner à l'autre de faux espoirs. Il faut lui en parler.

— Tu penses que c'est ce que fait Joel, qu'il me fait marcher ?

Elle semblait offensée, comme un animal blessé. Et je ne voulais pas être celui qui lui inspirait ce sentiment.

— Aucune idée, répondis-je. C'est à vous de le découvrir. Tout ce que je sais, c'est qu'il devrait être là à ma place. Et peut-être... peut-être que tu devrais lui dire.

— Et *toi*, qu'est-ce que tu ferais différemment ? Si tu étais avec... une fille.

Elle semblait hésitante. *Merde.* Est-ce qu'elle aussi se demandait si j'étais gay ?

Ou peut-être qu'elle avait seulement peur de dépasser les bornes. Si quelqu'un avait méprisé les limites à ne pas dépasser ce soir, c'était moi. J'aurais préféré qu'elle arrête de me poser des questions sur Joel. Joel *n'était pas* Sebastian. Seulement, j'aurais voulu avoir trouvé le courage de parler à Sebastian plus tôt.

Avant de ruiner sa vie. La vie de sa famille. Et la mienne.

— D'abord, je m'assurerais que la fille en *vaut la peine*, dis-je en essayant de masquer l'amertume dans ma voix.

Ce n'était pas entièrement la faute d'Amber. Je n'étais qu'un idiot et un faible.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle paraissait somnolente. Tant mieux, parce que je préférais ne pas m'étendre sur le sujet.

— Que dirais-tu d'en parler une autre fois et de fermer les yeux un moment ?

Elle marmonna quelque chose, puis se contenta de respirer doucement.

Sans que je m'en rende compte, mes yeux commencèrent à se fermer à leur tour.

Je me réveillai en sursaut quelque temps plus tard, le cou raide et les jambes ankylosées.

Ella avait trouvé le moyen de poser la tête sur ma jambe. Et je retrouvai ma main enfouie dans ses cheveux à l'arrière de son crâne. Ils étaient doux et brillants, malgré les nœuds que je sentais à certains endroits.

Merde alors ! N'importe qui aurait pu entrer et nous surprendre dans cette position. J'espérais que ce n'était pas le cas. Et que personne n'avait eu l'idée de nous prendre en photo ou je ne sais quoi.

Je retirai précautionneusement sa tête de ma jambe et m'agenouillai. J'aurais dû faire ça une heure plus tôt et être en train de dormir dans mon lit. Je soulevai Ella dans mes bras et l'emportai dans la chambre de Joel. Mon avant-bras se trouvait juste sous ses fesses, mais j'essayai de ne pas penser au contact de sa peau avec la mienne.

La maison était tellement silencieuse que personne ne semblait s'être réveillé. Je lâchai un soupir de soulagement.

Ella remua dans son sommeil et je passai son bras autour de mon cou. Sa tête était calée contre mes lèvres. Je mentirais si je disais que je n'en profitai pas pour inspirer rapidement le parfum de ses cheveux. Ils sentaient le shampoing à l'amande.

Je me glissai dans la chambre de Joel et celui-ci ne réagit pas. Je déposai Ella à côté de lui et fichai le camp aussitôt.

ELLA

Les ronflements sonores de Joel me tirèrent d'un profond sommeil. Comment avais-je atterri de nouveau dans son lit ? Je me souvenais vaguement des bras de Quinn et de m'être blottie contre son torse ferme. Il sentait un parfum à la fois épicé et boisé. Différent de celui de Joel, qui, ces derniers temps, dégageait plutôt une odeur d'herbe et de bière.

Je sentis mes joues chauffer en me revoyant en petite tenue devant Quinn. Je me redressai d'un bond et le tournis m'obligea à fermer les yeux.

Quinn avait aussi dit certaines choses concernant Joel. Des choses que je savais déjà mais que j'avais trop peur d'admettre.

Je me relevai, les jambes tremblantes, et rassemblai mes affaires. Mon estomac gronda pour protester contre les événements de la nuit. Je devais manger quelque chose. Et vite.

— Joel, murmurai-je à son oreille en le poussant légèrement. Tu veux aller prendre un petit-déjeuner ?

— ... seulement dormir, marmonna-t-il en rabattant l'oreiller sur sa tête. Vas-y, toi. Et rapporte-moi quelque chose.

La colère explosa au fond de moi.

— Je vais rentrer chez moi pour manger. Je t'appelle plus tard.

Je m'habillai rapidement et je sortis à la hâte par la porte de derrière, heureuse de n'avoir croisé personne.

Quand j'entrai dans l'appartement, Avery était assise sur le canapé en tenue d'infirmière, une tasse de café à la main. L'odeur distincte de dissolvant qui flottait dans l'air me tordit l'estomac.

Avery refusait de me laisser payer un loyer. Elle m'avait convaincue d'emménager en disant que je

pourrais lui donner un coup de main étant donné qu'elle était toujours fourrée chez Bennett et que son bail ne prendrait pas fin avant plusieurs mois. Alors je payais les courses et les factures.

Elle avait avoué qu'elle ne se sentait plus en sécurité toute seule dans son appartement depuis que l'ex-petit ami de sa mère avait tenté d'entrer par effraction à l'automne dernier. Même s'il purgeait aujourd'hui sa peine pour tentative de viol et coups et blessures, elle disait que vivre ici ne serait jamais plus pareil pour elle.

— Merci, mon Dieu, tu as fait du café, dis-je en m'affaissant contre la porte.

— Bonjour à toi aussi, lança-t-elle avec un sourire malicieux.

— Oui oui, c'est ça... mais dis-moi qu'il y a du lait pour les céréales.

— Bien sûr que oui. Tu sais que j'en bois rarement, répondit-elle en posant ses orteils aux ongles peints de couleur vive sur la table devant elle. Tu as une sale tronche, au fait. Qu'est-ce qui s'est passé cette nuit ?

Je me dirigeai vers la cuisine du pas déterminé de quelqu'un qui vient de passer une semaine dans le désert sans manger.

— J'ai trop bu, pas assez mangé, et j'ai été malade.

Je sortis une tasse et un bol du placard.

— Qu'est-ce que t'as fait, t'as vomi sur Joel ? demanda-t-elle tout en admirant ses ongles et en les agitant pour les faire sécher. J'aurais adoré voir ça.

— En fait, Joel était littéralement dans les vapes, précisai-je en m'emparant de la brique de lait. Mais j'ai failli vomir sur *Quinn*.

— Quinn ? fit-elle en se tournant vers moi. Quinn le receveur vedette de la fac ?

— En personne.

Je rougis en repensant à notre nuit dans la salle de bains. Le sol était dégoûtant, la lumière blafarde, mais Quinn avait une voix chaude, douce et incroyablement sexy.

Avery claqua des doigts et me désigna la place à côté d'elle.

— Les détails, tout de suite.

Je m'approchai lentement du canapé avec mon bol rempli et posai le genou sur l'accoudoir.

— J'ai failli ne pas réussir à atteindre les toilettes à temps, expliquai-je la bouche pleine. (Les Raisin Bran ne m'avaient jamais paru aussi bons.) Il m'a aidée, en quelque sorte. Il m'a même tamponnée avec un gant humide.

— Sérieux ? fit-elle en haussant un sourcil. Je sens que tu me caches quelque chose. Crache le morceau.

— C'est juste que... soufflai-je. C'était une nuit bizarre. Il est resté avec moi dans la salle de bains et on a... parlé.

Elle fit la moue en tordant ses lèvres pour signifier qu'elle était sceptique. Cette moue était *ma* marque déposée !

— C'est tout ce qui s'est passé ?

— Bien sûr que oui, répondis-je après avoir bu une gorgée de lait. Tu crois vraiment que je

tromperais Joel ? En plus, ce n'était pas du tout ça. C'était doux, innocent.

— Oh, je veux bien te croire, toi. C'est du type que je suis moins sûre, dit-elle en croisant les bras. Et tu m'as l'air un peu essoufflée quand tu parles de Quinn. Est-ce que tu aurais trouvé le moyen de tomber sous son charme pendant que tu dégueulais ?

— Comme si c'était possible !

En fait, c'était tout à fait possible, mais je n'avais pas l'intention de l'avouer à Avery.

— C'était plutôt gênant.

Mes paumes devinrent moites.

— Tu sais ce qui était humiliant aussi ?

Avery recommença à agiter ses orteils roses.

— Quoi ?

— Je ne portais qu'un tee-shirt et une culotte, et je crois qu'on peut affirmer franchement que je lui ai montré mon cul plusieurs fois, déclarai-je en reposant mon bol sur le comptoir. Et *pas* volontairement.

— Oh, je parie qu'il s'est rincé l'œil. Je tuerais pour avoir tes fesses, chérie. (Puis elle pinça les lèvres.) Est-ce qu'il a tenté quelque chose ?

— Non, pas du tout. C'est ça qui était adorable. Il m'a dit de baisser mon tee-shirt et il l'a même fait lui-même, à un moment. (Je me laissai tomber sur le tabouret de la cuisine.) Il a dit qu'il ne voulait pas me laisser toute seule dans la salle de bains dans une maison remplie de mecs en chaleur.

— Vraiment ? Quinn a marqué quelques points au tableau.

— Il m'a aussi dit deux ou trois choses sur Joel.

Mince. Pourquoi fallait-il que je laisse échapper ça ? Son comportement minable de ces dernières semaines lui valait déjà une bonne place sur la liste noire d'Avery.

Elle se retourna sur le canapé pour m'accorder toute son attention.

— Quoi par exemple ?

Ma voix me parut étranglée. Je n'avais pas envie d'admettre ces choses à voix haute :

— En gros... il a dit que Joel était loin d'être le petit ami idéal puisqu'il était évanoui dans la pièce d'à côté.

Avery pointa sa lime à ongles vers moi.

— Il marque encore un point, tu sais.

— Je connais ton opinion sur Joel, répliquai-je. On a effectivement quelques problèmes à régler. Mais ça n'a pas toujours été comme ça.

— Je veux bien admettre qu'au début je le trouvais sympa. Il était à fond sur toi. Mais dernièrement... (Elle me jeta un regard sévère.) La question, c'est plutôt : qu'est-ce que *toi* tu éprouves pour lui ?

Je rinçai mon bol dans l'évier, enfin rassasiée.

— Je ne sais plus.

— Ma chérie, tu pousses la loyauté à l'excès. Tu as besoin de te préoccuper de toi.

— Je sais, dis-je en ouvrant le lave-vaisselle.

— De nous toutes, c'est toi qui as le plus la tête sur les épaules, reprit-elle. La façon dont tu as géré ce qui s'est passé avec ton frère...

Elle fixait le mur, cherchant ses mots. Je m'appuyai contre le comptoir en me demandant où elle voulait en venir. Avery me connaissait mieux que personne, en dehors de ma famille.

— Je sais que je te taquine toujours avec tes trucs de psy, mais j'ai bien conscience que tu prends ça au sérieux. Et ça t'a aidée à affronter certaines épreuves.

— À ce propos... (Je m'écartai du comptoir et m'installai dans le fauteuil en face d'elle.) Il y a un type qui a appelé la hotline la nuit dernière... (Je penchai la tête, plongée dans mes réflexions.) Il m'a fait penser à Christopher.

— Des fois, je me demande si c'est vraiment une bonne idée, la hotline, dit Avery. Pour l'amour du ciel, ton frère s'est suicidé quand vous étiez au lycée, Ella ! Ne joue pas ce fichu rôle de martyr !

Je passai la main d'un air absent sur la libellule que le petit ami d'Avery, Bennett, m'avait tatouée sur la cheville à l'automne dernier en mémoire de Christopher.

— Tu te trompes, Avery, dis-je en redressant la tête. (Sur ce point, j'étais catégorique.) C'est tellement gratifiant de bosser là-bas... Je veux, non, j'ai *besoin* d'aider les gens.

— D'accord, d'accord, fit-elle en levant les mains.

Nous avons eu cette conversation de trop nombreuses fois pour en avoir gardé le compte.

— Je ne suis pas de taille à discuter santé mentale avec toi.

Une clé tourna dans la serrure et je sus que c'était Bennett. C'était un garçon qui faisait rêver, il fallait bien le lui accorder. Et, pour être honnête, Joel ne lui arrivait pas à la cheville. D'accord, il embrassait bien et il était mignon, mais il n'était pas franchement sexy comme Bennett.

Ou Quinn.

Bon sang, d'où me venait cette pensée ?

Sa taille, ses bras sculptés par le base-ball, son ventre plat et ses jambes... Je ne lui avais jamais accordé plus d'attention, mais ce moment passé dans la salle de bains m'avait donné de lui un aperçu plutôt solide. Pas pour son physique parce que je ne le regardais pas, mais pour sa présence. Il dégagait une intensité paisible, une force tranquille qui me procurait un sentiment de sécurité et de chaleur...

Dans des endroits de mon corps indécentes.

Joel était mince, sans le moindre gramme de graisse. Je n'étais pas grosse, mais j'avais des hanches et de la poitrine, et j'aurais aimé avoir le ventre aussi plat que celui d'Avery. Je pourrais peut-être m'en débarrasser si je faisais autant de sport qu'elle, mais je n'avais jamais aimé l'effort physique.

Je n'avais jamais non plus été du genre à m'attacher à la plastique, mais quelque chose chez Quinn m'attirait irrésistiblement. Sa façon de se mouvoir, de se tenir, son assurance placide... Il était différent de Joel, qui, lui, frôlait l'arrogance.

— Salut, Ella, lança Bennett avant de s’asseoir à côté d’Avery et de l’embrasser fiévreusement.

Bon sang, ils étaient du genre agaçant. Est-ce qu’ils ne venaient pas de se quitter quelques minutes plus tôt ?

Avery s’écarta, le souffle court. Puis elle m’adressa un sourire diabolique.

— Bébé, qu’est-ce que tu sais de Quinn, de la fraternité ?

Je lui jetai un regard noir.

— Le mec qui joue au base-ball pour la fac ? (Bennett haussa les épaules.) Pourquoi tu ne demandes pas à ta copine Rachel ? C’est pas sa spécialité, les athlètes ?

Mon estomac se tordit. *Mince*. Je n’avais pas pensé à ça. Elle aimait effectivement les sportifs, et elle n’était pas très regardante.

Avery jeta à Bennett un regard appuyé et il parut saisir le message. J’aurais aimé avoir un langage secret avec Joel, moi aussi. On n’était plus connectés par grand-chose tous les deux, ces derniers temps. Peut-être même qu’on ne l’avait jamais vraiment été. Je m’étais accrochée à Joel comme à une bouée de sauvetage, surtout quand j’avais appris qu’il avait connu mon frère. Peut-être que je n’aurais pas dû être aussi aveugle.

Bennett mima le mot *désolé* et se tourna vers moi.

— Tu sais qui pourrait te renseigner ? Nate. Demande-lui.

Nate était l’ami de Bennett. Et il passait beaucoup de temps aux fêtes de la fraternité. Mais je n’avais pas l’intention de poser des questions à la ronde au sujet de Quinn, comme une adolescente transie d’amour. Et puis j’avais une relation de couple à gérer. Des problèmes à régler, si seulement c’était possible.

— Non merci, je ne suis pas en mission ou je ne sais quoi !

Je disparus dans ma chambre pour prendre une douche.

Je réalisai que Joel ne devait pas savoir grand-chose de Quinn, lui non plus, malgré leur cohabitation. Et, à mes yeux, il n’en devenait qu’un peu plus mystérieux.

QUINN

Les gradins commençaient à se remplir. J'enfilai mon casque de receveur et me dirigeai vers la base du batteur pour contrer des lancers d'entraînement de McGreevy. C'était un sacré bon lanceur et il maîtrisait les balles courbes comme un chef. Mais c'était Sebastian qui aurait dû être à sa place.

Bastian et moi nous entraînions pendant des heures à Miller Park, dans notre quartier, après les matchs du lycée. Il réalisait les meilleures balles rapides de l'État et ça lui avait même valu une bourse d'études. J'avais dû travailler un peu plus dur pour gagner ma place dans l'équipe. Je n'avais jamais possédé la même passion et le même talent inné que lui pour ce sport.

À dire vrai, il y a eu une époque où j'aurais préféré avoir la tête sous le capot d'une voiture plutôt que les pieds sur un terrain poussiéreux. Non pas que je n'avais pas le base-ball dans le sang. Je l'avais. Le son de la batte qui cogne, la clameur de la foule quand la balle semble suspendue dans l'air au-dessus du champ extérieur. Il fallait vraiment aimer le base-ball pour y jouer autant.

La seule différence, c'était que je ne vivais pas constamment pour et par le base-ball comme mes autres coéquipiers. Je ne voulais pas en faire ma carrière. Mais j'étais doué et j'aimais être au sein d'une équipe, évoluer d'une saison à l'autre.

Ma passion avait été de travailler seul sur des moteurs ou des peintures de carrosserie personnalisées. Mon rêve. Mon plan de carrière. Jusqu'à ce jour d'été, après le lycée.

— McGreevy, laisse Smithy faire un tour d'échauffement, s'écria le coach depuis le banc de touche avant de tourner les yeux vers moi. Ça va, Quinn ?

Je me relevai pour soulager mes genoux et hochai la tête. Le coach m'avait félicité en privé pour mon jeu et mon implication dans la partie. S'il savait que je portais le poids de deux joueurs... Moi, et celui qui aurait dû être le lanceur vedette de son équipe.

Je levai les yeux vers les tribunes au moment où mes parents se dirigeaient vers leurs sièges. Ils venaient de temps en temps assister à un match à domicile. Non pas pour voir jouer leur enfant

unique, mais pour sauver les apparences. Mon père, qui essayait de renouveler son siège à la Chambre des représentants, voulait avoir l'air de s'intéresser à sa famille. Il briguerait ensuite le poste de sénateur et entretenait l'effrayant et chimérique projet de poursuivre jusqu'à la présidence des États-Unis.

Ma mère aimait sa vie de femme de politicien et, souvent, mon seul moyen de fuir ce foyer froid et vide avait été de me réfugier chez Sebastian. Sa famille était elle aussi dans la politique. Mon père avait aidé celui de Bastian à obtenir un siège. La différence, c'est que ses parents étaient plus chaleureux, plus ouverts, plus *réels*.

Quand je vis Smithy se mettre en position, je jetai un dernier coup d'œil aux gradins. La mère de Sebastian m'adressa un signe de la main et j'inclinai la tête dans sa direction. Près de trois ans plus tard, le chagrin était toujours imprimé dans ses yeux et sur les traits de son visage. Elle tenait le coup, avançait au jour le jour. Ça me tuait.

Lorsque j'aperçus Amber avec eux, ma gorge se serra. Je m'efforçai de déglutir.

J'espérais qu'elle n'allait pas essayer de nouveau de me coincer dans un coin. Je n'avais absolument aucun désir de lui adresser la parole, de discuter des événements de cette nuit-là. Elle insistait pour me parler et je continuais de refuser. Je savais qu'elle tentait seulement d'apaiser sa propre culpabilité.

C'était une jolie fille, avec des cheveux roux et un petit corps ferme. J'avais peut-être éprouvé quelques sentiments pour elle deux ans plus tôt, mais aujourd'hui ils avaient bel et bien disparu.

Elle essayait malgré tout de faire bonne figure auprès des parents de Bastian. Elle venait ici aujourd'hui comme s'ils n'avaient pas été sur le point de rompre, comme si cette nuit-là n'avait pas tout changé.

Absolument tout.

Pouvais-je vraiment lui en vouloir, cependant ? Moi aussi, je faisais semblant.

Ça ne changeait rien au fait que je ne voulais plus avoir aucun lien avec elle.

Je repérai également mes camarades de la fraternité de l'autre côté des tribunes. Ils assistaient aux matchs à domicile pour manifester leur soutien, tout comme notre sororité amie. Mais, cette fois, je fixai les yeux sur Ella, assise à côté de Tracey, la petite amie de Brian. Rien d'étonnant. Elle passait de nombreux samedis sur le terrain avec Joel et ses amis.

Elle avait relevé ses longs cheveux en queue-de-cheval, ce qui faisait ressortir ses pommettes, et elle portait un tee-shirt des Titans. Je me la représentai uniquement vêtue de ce tee-shirt, sans rien d'autre que, peut-être, sa petite culotte rose. Merde, depuis quand je m'étais mis à fantasmer sur la douce et innocente petite amie de Joel ?

J'avais toujours trouvé Ella jolie, mais quelque chose avait changé, l'autre nuit, dans la salle de bains. Je devais arrêter de penser à son corps dans mes bras ou aux petits bruits de gorge qu'elle avait émis quand j'avais posé le gant humide sur sa nuque. J'étais ridicule. Je savais bien qu'elle était hors de portée. Et, si j'en avais encore besoin, j'avais Amber sous les yeux pour me rappeler à quel point Ella était indisponible. Voilà qui aurait dû suffire à me convaincre de garder mes pensées pour moi et mes mains bien sagement dans mes poches.

Peut-être qu'Ella non plus, de son côté, n'avait pu ignorer la tension électrique entre nous, cette

nuit-là. Elle me jetait des petits coups d'œil en coin, sans qu'ils soient trop manifestes. Et elle avait suivi mon regard vers les parents de Sebastian, assis en compagnie d'Amber. Peut-être qu'elle essayait de se dresser un tableau, et peut-être qu'elle se demandait si Amber était ma petite amie.

Dans ce cas, elle faisait fausse route du tout au tout.

Ella n'était pas Amber. Et Joel et moi étions vraiment loin d'être les meilleurs amis.

Mais, nom d'un chien, qu'est-ce que ça pouvait bien me faire qu'elle sorte encore avec ce crétin ? Et puis, au bout d'un moment, elle finirait bien par réaliser qu'elle valait mieux que ça. Et on ne pouvait certainement pas dire que *moi* j'étais mieux. Cette pensée me fit l'effet d'un seau d'eau glacée.

La première manche commença et les haut-parleurs se mirent à diffuser de la musique. Le batteur éleva sa batte devant moi et je me concentrai sur la partie. D'un signe, j'indiquai à McGreevy quel lancer effectuer en me basant sur les annonces du coach et les faiblesses du batteur.

Mais, arrivé au troisième batteur sans qu'aucun ait réussi à sortir la balle, je réalisai que McGreevy était carrément inflexible ce soir et qu'il rejetait la plupart de mes suggestions. Moi aussi, je pouvais être têtu. Je demandai un temps mort et me dirigeai vers le monticule en trottant.

Je plaçai mon gant devant mon visage pour que l'autre équipe ne puisse pas lire sur mes lèvres.

— Qu'est-ce que tu fous, McGreevy ?

— Tu veux savoir ce que je fous ?... Tes signaux sont à chier ce soir.

— Ah oui, alors pourquoi il y a des coureurs en première et deuxième base ?

Furieux, il traça un motif dans le sol du bout du pied.

— À cause de tes terribles annonces ?

— Mes annonces ? (Mince alors, ce qu'il pouvait être imbu de lui-même parfois !) Tu es en train de faire exactement ce que tu veux, là ! Sors-toi la tête du cul.

Après un échange de regards noirs, le coach nous rejoignit sur le monticule.

— Vous feriez mieux de régler l'affaire ou je change de lanceurs, dit-il. McGreevy, fie-toi aux choix de Quinn. Il sait ce qu'il fait.

McGreevy explosa. Il détestait la confiance que m'accordait le coach. Pour être honnête, moi aussi. Je n'étais personne, j'étais plus bas que la terre sous mes pieds. Et, un jour, il s'en rendrait compte. Mais pour l'instant je pouvais donner le change. Je pouvais oublier à quel point j'étais indigne.

Après le match, que nous avions gagné par deux runs, mes parents jouèrent leur rôle jusqu'au bout en attendant aux côtés des parents de Bastian. J'adressai un signe de la main à mes potes de la fraternité et m'approchai de la barrière.

— Joli match, fiston.

— Merci, papa.

Ma mère se pencha et me serra dans ses bras. Elle était toujours plus tactile quand il y avait du monde autour. Quand j'étais petit, je désespérais d'obtenir des câlins. Heureusement, j'avais été élevé par des nounous qui m'en avaient fait des tonnes. Et aussi la sœur de ma mère, tante Gabby.

C'était la meilleure.

Elle m'emmenait souvent faire des activités avec ses propres enfants. La maison de mes cousins était bruyante et chaotique, et je savourais chaque minute passée là-bas. Ça m'avait aidé à me fondre dans la masse – même à devenir invisible si je le voulais – plutôt qu'à sortir du lot et à me comporter comme un fils de politicien. Surtout quand on me traînait à des fichues réceptions politiques soir après soir.

Amber essayait de capter mon regard, mais je m'y refusais. Elle était inscrite dans une université du coin et travaillait dans la boulangerie de ses parents. Je ne savais pas comment je réagirais si elle venait dans la même université. C'était déjà assez dur de l'éviter comme ça.

La réalité, c'était que je lui en voulais encore pour ce qui s'était passé. Et, franchement, je redoutais un peu ce qu'elle voulait me dire. Je redoutais qu'elle rejette la faute sur moi, comme elle l'avait fait cette nuit-là. Je n'avais jamais lu qu'un seul des sermons qu'elle m'avait envoyés par mail avant de fermer mon compte. Ça m'avait suffi.

— Merci d'être venus, dis-je aux parents de Bastian.

Ma parole, ils manifestaient une fidélité sans borne à cette université et à moi-même. Ils continuaient de faire des dons à la fraternité, et le père de Bastian assistait encore aux réunions d'anciens élèves. Je savais qu'ils venaient voir mes matchs pour essayer d'entretenir le souvenir de leur fils. Je le voyais dans leurs yeux et je le sentais dans leurs étreintes.

— On n'aurait pas voulu rater ça, dit la mère de Sebastian, et mon cœur se serra.

Je n'avais envie que d'une chose : ficher le camp d'ici et me noyer dans l'alcool pour oublier ou foncer dans un fossé. Mais alors, qui viendraient-ils voir jouer ? Qu'est-ce qui les aiderait à tenir le coup ?

— Nous viendrons chaque fois que nous pourrons.

Après m'être douché et changé, je traînai les pieds jusqu'au car de l'équipe. Les petites amies et les groupies étaient alignées dans leurs jeans moulants et leurs minijupes, à l'affût de certains joueurs. Les mecs qui voulaient se trouver une fille pour la nuit disaient à certaines de les retrouver chez Zach, un bar près de l'université, ou alors ils se contentaient de les rejoindre dans leur voiture sur le parking de l'université.

— Super-match, Quinn.

Je hochai poliment la tête vers l'une des filles, aux longs cheveux blonds et aux lèvres roses et charnues. Il était tentant d'aller s'oublier avec l'une d'elles pendant une heure. Mais je savais que cette sensation passerait vite et qu'ensuite je me retrouverais de nouveau seul avec mes pensées pathétiques.

Après être descendu du car sur le parking de l'université, je montai dans ma voiture et suivis les gars pour aller boire un petit verre au bar. Je m'installai sur mon tabouret préféré, près de la porte, pour pouvoir m'échapper facilement quand mes coéquipiers se transformeraient en stupides ivrognes. Joel était assis à une table près de la fenêtre avec Jimmy, mais aucune trace d'Ella nulle part. Je poussai un soupir de soulagement. Je n'avais pas envie de rentrer à la maison avec une tension à l'entrejambe ce soir encore.

Je remontai le couloir crasseux jusqu'aux seules toilettes des lieux. Je ne voulais pas savoir le

nombre de personnes qui s'étaient envoyées en l'air dans cet endroit. Une fois, j'avais même laissé une fille me faire une gâterie ici, et je l'avais immédiatement regretté après coup.

Les toilettes étaient occupées et j'attendis impatiemment contre le mur, en tapant du pied en rythme avec la musique crachée par les enceintes. La porte s'ouvrit et je me redressai. Ella émergea dans la pièce faiblement éclairée. Je ne m'attendais pas à la voir, et mon cœur manqua un battement. Apparemment, le sien aussi. Mon corps réagit instantanément au sien et je sentis une chaleur monter dans ma nuque.

— Salut, Quinn, dit-elle dans un souffle.

Elle enfonça les mains dans les poches de son jean, ce qui ne fit que souligner un peu plus sa poitrine.

— Beau match.

— Salut, répondis-je en essayant de garder les yeux au niveau de son visage.

Mais ils ne cessaient de glisser vers sa poitrine voluptueuse et ses hanches rondes. Bon sang, elle était à croquer dans ce tee-shirt de base-ball. Ce serait encore mieux avec QUINN#3 imprimé dans le dos.

— Merci, ajoutai-je.

— Je ne t'ai jamais remercié pour l'autre soir, dit-elle en rompant le contact visuel. (Une légère rougeur lui monta aux joues.) Je me suis un peu endormie sur toi.

— Pas de problème, Ella.

Je notai la coupe de son jean parfaitement ajustée à ses formes, l'ourlet de son jean replié pour laisser apparaître ses petites Converse rouges. Bon sang, elle était adorable.

— Je devrais sûrement être mal à l'aise, reprit-elle.

Mes yeux remontèrent vers son cou puis vers ses cheveux sombres. Je tentai de me remettre les idées en place.

— À quel sujet ?

Elle leva le visage et nos regards s'accrochèrent l'un à l'autre. Elle avait des iris d'un bleu hypnotisant.

— Sérieux ? J'étais penchée au-dessus des toilettes ! Presque nue !

Elle écarquilla les yeux, comme si elle regrettait d'avoir ajouté ce dernier détail, et, dès que mon regard parcourut ses jambes en les revoyant, nues, dans la salle de bains, la chair de poule commença à parcourir sa peau pâle.

Surpris de l'effet que je lui faisais, je réprimai l'envie de me rapprocher d'elle pour inspirer son parfum à l'amande, ou sa lotion, enfin, quelle qu'elle soit, l'odeur que j'avais humée la nuit dernière. Chaude, apaisante et infiniment sexy.

— Il n'y a pas de quoi être gênée.

Je fis un pas en avant, et je remarquai qu'elle retenait son souffle et serrait légèrement les poings. Son regard glissa sur mes lèvres, puis sur mes yeux.

J'entendis alors une voix familière. Une voix à laquelle je ne m'attendais pas :

— Quinn.

Je tournai un regard perçant vers le couloir et j'aperçus Amber qui se tenait debout dans une posture hésitante. Qu'est-ce qu'elle fichait là ? Jamais elle ne s'était pointée pour essayer de me voir ailleurs qu'à mes matchs de base-ball.

— Je dois y aller, dis-je à Ella.

Je sortis dans le couloir et je dépassai froidement Amber.

— Attends.

Elle me suivit à travers le bar et jusqu'à ma voiture sur le parking.

Je gardai le dos tourné et accélérai le pas.

— Mais qu'est-ce que tu me veux à la fin ?

— Je t'en prie, parle-moi, murmura-t-elle. Bon sang, tu peux bien m'accorder une minute de ton temps !

Je pivotai vers elle en serrant mes clés de voiture dans ma main. J'avais perçu le désespoir dans sa voix, et j'avais déjà entendu ce ton. Chaque fois qu'elle se disputait avec Sebastian. Quand elle voulait parler de ce qui s'était passé cette nuit-là. Quand elle n'avait cessé de m'appeler pendant le mois qui avait suivi.

— D'accord. Vas-y, dis-je en m'appuyant contre la portière de ma voiture. Même si je ne vois pas bien ce qu'il y a encore à dire.

— Je veux parler de ce qui s'est passé cette fameuse nuit.

Je sentis mon corps tout entier se crispier. C'était déjà assez d'y repenser toutes les nuits sans trouver le sommeil. Pourquoi en discuter encore et encore avec elle ? N'avions-nous pas déjà fait le tour ? J'avais envie de la secouer.

— Et alors, quoi ? Allez, crache le morceau. (Je passai mes mains dans mes cheveux.) Tu as visiblement des choses capitales à me raconter.

Elle prit une profonde inspiration.

— Ce n'était pas notre faute, Quinn. Il faut que tu commences à y croire.

— Non, tu as raison, ce n'était pas *notre* faute. Seulement la *mienne*. La mienne et uniquement la mienne.

— Quinn, il faut que tu arrêtes de te torturer comme ça, dit-elle en élevant la voix.

Je jetai un coup d'œil alentour pour m'assurer que nous n'avions pas d'auditoire.

— Je suis désolée d'avoir rejeté la faute sur toi. J'étais dans un tel état après ça... j'en voulais à la terre entière.

J'avais envie de lui répondre qu'elle avait eu raison de me tenir pour responsable. Et que j'en payais le prix chaque jour qui passait. Mais je décidai de la laisser parler – tout évacuer – afin de pouvoir partir le plus vite possible.

— Je ne peux rien changer aux sentiments que j'ai eus pour toi. Et je sais que tu en avais pour moi aussi. (Elle me regarda dans les yeux et je ne niai pas.) Je... j'ai besoin de parler à quelqu'un de ce qui s'est passé. Tu es le seul à pouvoir comprendre.

— On a déjà rabâché ça encore et encore, Amber. (Je croisai les bras, peut-être dans le but inconscient de protéger mon cœur.) Combien de temps on va continuer ? J'ai besoin d'avancer.

— Mais c'est justement ça. Tu n'avances pas. Tu... vis sa vie. Pas la tienne. (Elle regarda ma voiture derrière moi.) Et qu'est-ce que tu as fait de ton amour des voitures, de ton projet d'ouvrir ton garage un jour ?

J'effleurai des doigts ma Chevy Chevelle 1966. Noire, rutilante, c'était ma possession la plus chère. J'avais aidé mon oncle Nick à la retaper à partir de rien. Maintenant, je regrettais d'avoir partagé mon rêve avec Amber. Elle me le renvoyait à la figure.

— Les choses changent.

Auparavant, chaque fois que je passais chez ma tante Gabby, je flânais dans le garage et je regardais oncle Nick travailler. Très vite, je m'étais retrouvé avec une clé anglaise à la main et il m'avait appris à reconstruire un moteur ou à personnaliser une peinture. Mon père avait racheté cette voiture à mon oncle pour mes seize ans après que je l'eus harcelé et supplié sans répit. Mais je n'étais pas autorisé à la conduire avant de partir pour l'université. Mon père ne voulait pas me fourrer dans la tête des ambitions stupides de petit patron ouvrier. Il avait été transporté de joie quand je m'étais inscrit à la fac pour suivre des études de commerce. Je concentrai de nouveau mes pensées sur le visage d'Amber.

— Les rêves changent.

— Pas vraiment. C'est toi qui le dis. (Elle planta son doigt dans ma poitrine pour appuyer son propos.) Que tu dois payer tes dettes. Que tu lui *dois* quelque chose. Mais ce n'est pas vrai.

Je posai les mains sur ses épaules pour lui montrer que je ne plaisantais pas.

— Ne fais pas ça, Amber.

ELLA

Mon manuel était prêt sur mon bureau. C'était une nuit calme, ce qui n'arrivait pas très souvent. Les semaines qui précédaient des vacances comme celles de Pâques étaient généralement les pires. Elles déclenchaient toutes sortes de souvenirs et d'espoirs chez les gens. Mais, par des journées ensoleillées comme aujourd'hui, les coups de fil étaient rares. D'une certaine manière, la météo jouait sur le moral des gens. Du moins pendant un temps.

Ce soir, mes pensées étaient totalement confuses.

Je n'arrêtais pas de penser à Quinn, que j'avais croisé dans le couloir chez Zach. Il avait fait un pas vers moi comme s'il avait eu envie de se rapprocher. Je ne l'en aurais pas empêché, même si mon petit copain ne se trouvait qu'à quelques mètres de là. C'était du grand n'importe quoi, n'est-ce pas ? Mais Quinn avait quelque chose. Chaque fois que je me retrouvais en sa présence, on aurait dit qu'il m'attirait dans son orbite.

Et cette fille qui avait débarqué ? S'agissait-il d'une ex ? Voulait-il la récupérer ? Le regard intense qu'il m'avait adressé, avant de se tourner vers elle... une expression de douleur sur le visage.

Et puis, sa façon de la tenir, sur le parking, à la fois tendre et intime... J'avais été incapable de détourner les yeux de la fenêtre et mon estomac s'était tortillé dans tous les sens. Mais ensuite, il l'avait repoussée et il était parti en la laissant plantée là.

Joel avait fourni des efforts pour se faire pardonner depuis la nuit que j'avais passée dans la salle de bains avec Quinn. Je ne lui avais pas raconté et ça me paraissait mal, comme si je partageais un secret avec un autre garçon. Je ne voulais pas que Joel se fasse de fausses idées, car en réalité il ne s'était rien passé. Sauf l'atmosphère qui s'était sensiblement électrisée entre Quinn et moi.

Joel n'était pas du genre jaloux et, au début, c'était une chose qui me plaisait chez lui. Mais, après ce que m'avait confié Quinn, je commençais à le voir différemment. J'avais l'impression que Joel ne tenait pas suffisamment à moi pour se montrer possessif, pour me faire sentir que j'étais à lui et qu'il

était à moi.

Comme ça devait être merveilleux de trouver quelqu'un qui vous désire tellement qu'il revendique ses droits sur vous ! Comme Bennett et Avery. Ils n'avaient peut-être pas prononcé ces mots à voix haute, mais leur engagement était implicite, évident. Ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre, et personne ne pourrait jamais s'interposer entre eux.

Je m'étais demandé plus d'une fois si Quinn était du genre passionné avec ses petites amies et, d'après moi, c'était certainement le cas. Dans la salle de bains, il m'avait fait l'effet de quelqu'un qui se retient. Il s'était abstenu de dire tout ce qu'il pensait de Joel. On aurait dit que des émotions brutes rôdaient juste sous la surface, prêtes à être libérées.

Et l'intensité de son regard dans le couloir du bar... J'avais eu l'impression qu'il s'insinuait sous ma peau pour essayer de pénétrer mon corps. À moins que je ne me fasse des idées et que mon coup de cœur ne soit à sens unique. Enfin quoi, ce mec m'avait vue dégueuler, bon sang ! Pour la sensualité, on repassera.

Je ne savais même pas pourquoi je ne cessais de penser à lui. C'était ridicule et risqué. En plus, je ne l'avais jamais vu avec personne – du moins pas récemment – et, même s'il sortait avec des filles, j'étais pratiquement sûre qu'il ne choisirait pas quelqu'un comme moi. Je devais être trop fade, trop classique pour lui. J'aimais l'ordre, la méthode, et un peu moins les surprises.

Ce que je voyais chez Quinn, tout au fond de ses yeux, c'était un tempérament indompté malgré sa surface lisse. Passionné, indiscipliné, qui me donnait envie d'envoyer balader tous mes principes et de laisser surgir mon côté sauvage et insoumis avec lui.

Tous ces fantasmes au sujet de Quinn ne faisaient que me détourner des dures réalités que je devais affronter concernant mon propre couple. J'avais toujours su que Joel était un coureur, mais, depuis le commentaire sur les « canons » l'autre soir, je me demandais s'il était allé jusqu'à me tromper pour de vrai. Le problème, c'était que nous n'avions jamais eu de réelle conversation sur l'exclusivité de notre couple. C'était implicite. Il savait que j'étais une petite amie fidèle et peut-être qu'il n'avait jamais éprouvé le besoin de me dire qu'il me voulait pour lui tout seul.

Et voilà que, six mois plus tard, je ne savais plus où était ma place. Je savais que notre vie sexuelle lui convenait à merveille, car il m'avait dit que j'étais le meilleur coup qu'il ait jamais eu. Il avait nié comme un beau diable quand je lui avais demandé s'il s'envoyait d'autres filles, mais quelque chose dans ses yeux m'avait semblé le contredire.

J'avais envisagé de lui suggérer de fréquenter d'autres personnes chacun de notre côté pour voir s'il mordrait à l'hameçon, mais, au dernier moment, j'avais décidé que je n'avais pas envie de faire de manigances avec lui ou de me livrer à des petits jeux idiots. En plus, si j'étais capable de fantasmer sur cet autre garçon, est-ce que, de mon côté, j'étais aussi attachée que ça à Joel ?

Le témoin lumineux de ma ligne téléphonique s'alluma et me ramena au présent.

— Prévention suicide, ici Gabriella.

— Salut, heu... Gabby ?

Sa voix traînante et torturée fit bondir mon cœur dans ma poitrine.

C'était lui, le type au sujet duquel je me posais des questions. Celui dont j'espérais qu'il était toujours en vie.

— Daniel ?

Je décelai sa surprise à la pause qu'il marqua.

— Tu te souviens de mon prénom ?

— Il n'y a pas grand monde qui m'appelle Gabby, tu sais, répondis-je.

Cette fois-ci, je devais le faire parler pour le garder en ligne.

— Je suis heureuse de t'entendre. La dernière fois que tu as appelé...

— Oui, j'ai raccroché sans prévenir, je suis désolé.

Il avait la voix légèrement pâteuse et je me demandai s'il avait bu.

— Seulement, je n'étais pas prêt à parler. Et je n'en suis toujours pas sûr. Mais ce soir, j'ai...

— Tu as quoi, Daniel ?

Constatant qu'il ne répondait pas, je tentai de trouver les mots à sa place :

— Des pensées suicidaires ?

— Ouais, en quelque sorte, répondit-il. Je me disais seulement que... les choses seraient beaucoup plus simples si je n'étais plus là.

J'avais entendu cette réflexion dans la bouche de nombreux interlocuteurs. Tout ce qu'ils voulaient, c'était entendre que quelqu'un se souciait d'eux et leur offrait une oreille attentive.

— Plus simples pour qui ?

— Pour les gens que j'ai blessés. Et pour moi. Mais je ne sais pas non plus ce qui m'attend de l'autre côté. Sûrement une forme d'enfer. Et je suis un trouillard.

Mon cœur se serra. Il se pensait inutile. Mauvais. Destiné à l'enfer. Qu'avait bien pu faire ce type ?

— Pourquoi tu penses que tu iras en enfer ? Tout le monde fait des erreurs. On peut blesser des gens sans en avoir l'intention. Et, parfois, on peut même le faire intentionnellement.

Il me restait encore à convaincre mes parents de ce fait, car le suicide était un péché profondément enraciné dans leur religion. Une religion derrière laquelle je ne pouvais plus me cacher désormais, quand je savais que mon frère serait condamné pour avoir mis fin à ses jours après avoir longuement souffert de problèmes psychologiques.

— Ça fait partie de la condition humaine, Daniel.

— Non, pas ce genre d'erreur. Je pense que je ne pourrai jamais me faire pardonner. (Puis, plus doucement, il ajouta :) Ni me pardonner moi-même.

— Je suis là pour t'écouter, Daniel. Et je n'ai pas l'intention de te juger.

Je serrai si fort le combiné que mes articulations blanchirent. Je désespérais d'entendre son histoire. Pour lui, mais aussi pour moi. Afin de pouvoir l'aider pour de bon. Ou l'orienter vers quelqu'un qui en serait capable.

— Tu peux tout me déballer sans jamais craindre de me croiser. On ne se connaît même pas. On se parle seulement au téléphone. Tu peux me raconter ton histoire en toute sécurité.

Il émit un gargouillis, comme s'il était au bord des larmes.

Puis, après un profond soupir, les vannes s'ouvrirent et il les laissa couler. Il haletait, sanglotait, et je gardai le silence, la gorge serrée.

— Tout va bien, murmurai-je au bout de longues minutes. C'est bon de laisser sortir ses émotions.

Puis sa respiration se calma de nouveau et il reprit ses esprits.

— Merci.

— Aucun problème. J'aimerais entendre ton récit, Daniel. On a tous une histoire, tu sais.

Je l'entendis remuer et je me demandai où il se trouvait exactement. En intérieur, probablement, car je n'avais entendu ni klaxons ni voix en arrière-fond. Je me le représentais dans sa chambre, un peu comme Christopher au cours de cette nuit fatidique.

— Si je te raconte tout, tu ne me verras peut-être plus comme quelqu'un de bien.

— Qu'est-ce que tu as pu faire pour penser ça ?

— Mon meilleur ami, dit-il en butant sur les mots. Je l'ai trahi et ensuite... je l'ai tué.

Pardon ? Tué ? Je n'étais pas de taille à affronter ça.

Suis-je en train de parler à un meurtrier ? Non, je ne pouvais y croire. C'était Daniel, la personne qui, d'une certaine manière, me rappelait Christopher. Mon frère chéri dont la vie avait pris fin trop tôt.

Il appelait la hotline parce qu'il souffrait. Il souffrait le désespoir et l'agonie.

— Tu l'as tué, c'est-à-dire ?

Je tentai de garder une voix égale. J'agrippai le capuchon de mon stylo, qui laissa une empreinte dans la paume de ma main.

— C'était un accident ?

— C'est ce que les gens pensent, oui, murmura-t-il. Mais j'aurais dû faire plus attention.

Je me frottai les yeux pour tenir mes émotions en respect. Je devais rester forte. Pour lui.

— Oh, Daniel.

— Non, ne fais pas ça, dit-il avec une sorte de léger grognement, comme s'il serrait les dents. Ne dis pas tout ce que diraient les psychologues. Que personne ne décide en une fraction de seconde d'ôter la vie de quelqu'un. Que j'ai besoin de me pardonner à moi-même ou bien ma vie sera elle aussi dénuée de sens.

Il avait donc consulté un psy à ce sujet. Il portait sa culpabilité comme un fardeau, comme une armure.

— D'accord.

Je tentai de rester neutre et de lui laisser une chance de s'exprimer.

— Ce que le psy ne savait pas, c'est que je me fiche pas mal de ma vie, murmura-t-il. Que j'étais déjà en train de réfléchir aux manières d'y mettre un terme.

Mais il n'était pas passé à l'acte. Je songeai donc qu'il avait besoin de se décharger. De s'épancher. C'était la raison de ses coups de fil à la hotline. Il voulait parler avec quelqu'un en restant à l'abri derrière son anonymat. Mon instinct me trompait rarement. Mais quel genre de

culpabilité traînait-il avec lui ? Une culpabilité de survivant ou le dégoût de lui-même ?

— Qu'est-ce que tu penses de moi là, tout de suite, Gabby ?

Sa voix tremblait, mêlée de peur. Comme si, maintenant que je savais la vérité, j'avais le pouvoir de l'anéantir ou le droit de le traiter de tous les noms. Comme si ça pouvait être encore pire que ce qu'il s'infligeait à lui-même.

C'est alors que je réalisai la vulnérabilité de Daniel.

J'éprouvai soudain le désir de le serrer dans mes bras pour le réconforter. Comme j'aurais pu le faire avec Christopher cette nuit-là.

— J'aimerais pouvoir voir ton visage, dit-il sans me laisser l'occasion de répondre.

Sa voix semblait alimentée par la colère.

— Je serais capable de voir ce que tu penses de moi d'un seul coup d'œil. Exactement comme je le vois dans les yeux de tout le monde. La pitié. Le dégoût.

— Non, Daniel. Je ne ressens aucun dégoût. Même pas un petit peu.

— Alors quoi ? demanda-t-il d'une voix désormais douce et timide.

— En vérité, dis-je en retrouvant ma voix, c'est *moi* qui n'aurais besoin que d'un seul regard pour voir la douleur et la culpabilité dans tes yeux.

Je l'entendis se racler la gorge, peut-être obstruée par le chagrin.

— Mais tu es fait de multiples couches, Daniel, qui font de toi une personne profonde, complexe et *belle*. Derrière ta souffrance se cache la personnalité d'un type vraiment bien. Voilà ce que je crois.

— Tu ne me connais même pas ! éructa-t-il. Je ne suis pas quelqu'un de *bien*.

Puis la ligne fut coupée. De nouveau.

Bordel de merde !

Tout comme la dernière fois, Daniel avait appelé d'un numéro masqué et je n'avais aucun moyen de le joindre. Ce n'était que dans les cas d'urgence que nous prévenions la police ou que nous pouvions retracer l'origine d'un appel.

Quoi qu'il en soit, je peinaï à trouver le sommeil cette nuit-là. Je repensais à Daniel qui sanglotait au téléphone et je gardais l'espoir qu'il soit convaincu d'être une belle personne à l'intérieur.

C'était peut-être ce qui le poussait à avancer. Ce qui le maintenait en vie.

Je me demandai ce que Christopher s'était dit, dans le silence de la nuit au cours de laquelle il s'était ôté la vie, pendant qu'il avalait ce flacon de pilules et qu'il les faisait passer avec de la vodka. Quelles vérités ? Quels mensonges ?

QUINN

Je me réveillai d'un sommeil agité après une nuit remplie de rêves chargés de rhum et de vodka. Je m'étais endormi en pleurant comme une mauviette et j'espérais que mes fichues larmes avaient été étouffées dans mon oreiller. Sinon, les gars allaient se foutre de moi, ils penseraient que je ne tenais pas l'alcool et ils ne me lâcheraient plus.

J'avais choisi de rappeler la hotline plutôt que de jouer au poker. Je ne pouvais plus supporter la moindre blague graveleuse ni perdre encore de l'argent.

Si Brian avait été à la résidence, il aurait joué avec moi aux jeux vidéo, mais il était sorti avec Tracey. Ella non plus n'était pas venue. Sa présence aurait encore fait évoluer mes sentiments ; j'aurais été trop tenté de m'asseoir près d'elle pour sentir sa cuisse contre la mienne, ou sa poitrine contre mon bras. J'aurais pu apprendre à mieux la connaître. Il fallait absolument que je me sorte cette fille de la tête.

Hier, j'avais envisagé de conduire jusqu'aux falaises et de passer par-dessus, mais je ne voulais pas risquer la vie de qui que ce soit en chemin. Il m'arrivait parfois de me garer et de m'approcher du bord pour observer les eaux agitées, en espérant qu'elles pourraient m'engloutir.

Les phrases que m'avait débitées Gabby de la hotline étaient probablement un grand classique. Elle devait peut-être même les sortir à tous les paumés qui l'appelaient. Malgré tout, elles avaient touché une corde sensible au fond de moi.

Tout était dans sa manière de s'exprimer. Ça me rappelait quelque chose que mon oncle et ma tante m'avaient dit un jour, après que ma mère m'eut laissé seul à la maison pendant des heures. Ils avaient débarqué chez moi pour m'emmener. J'étais assez grand pour rester seul, mais pas assez pour avoir le permis de conduire. J'avais fourré ma brosse à dents et des vêtements dans un sac pour passer le week-end chez eux.

— Ça craint de ne pas pouvoir choisir sa famille, avait dit tante Gabby, debout sur le seuil de ma

chambre.

Mon oncle Nick se tenait derrière elle, les mains posées sur ses épaules pour lui manifester son soutien.

— Mais tu peux choisir les personnes dont tu t’entoures, ainsi que la façon de gérer ce que la vie t’a imposé. J’espère que tu sais combien nous t’aimons, même les jours où tu ne te sens pas soutenu.

— Tu es un bon garçon, tu m’entends, Daniel ? avait dit oncle Nick. Ne l’oublie jamais.

Ces deux dernières années, je les avais repoussés. Je ne pouvais plus les regarder dans les yeux. Je les voyais comme des parents de substitution, et j’étais terrifié de voir la déception que je leur avais inspirée gravée sur leurs traits.

Décrocher mon téléphone me paraissait plus facile. À ce sujet, Gabby avait vu juste. La personne à l’autre bout du fil ne pouvait pas me voir me débattre avec les problèmes que je lui confiais.

Je savais qu’il y avait du bien enfoui quelque part au plus profond de moi. Sinon, j’aurais été incapable de continuer à jouer cette farce dans le seul intérêt des parents de Sebastian. Mes intentions étaient bonnes, même si je continuais de mentir comme un arracheur de dents chaque fois que je les croisais.

Comment faire quand un seul événement pouvait enterrer toutes nos qualités dans les abysses de notre âme ? Était-il possible qu’un seul acte puisse ruiner le reste de sa vie, la gâcher, l’ébranler, l’empoisonner et la faire basculer ? C’était le cas pour moi.

Le lendemain de mon appel à la hotline, nous avons organisé une séance de lavage de voitures avec la sororité dans le but de collecter des fonds. Il fallait absolument que je me bouge les fesses, car j’étais responsable de l’équipement, à savoir les seaux et les chiffons. J’avais effectué une ronde auprès des gars l’autre soir pour récupérer de vieux vêtements et, avec Lucy, de sororité Sigma Tau, nous les avons déchirés pour les transformer en chiffons.

Je me hâtai de prendre une douche puis j’enfilai un vieux short en jean ainsi qu’un tee-shirt que je pourrais enlever aussitôt que le soleil se mettrait à cogner. C’était une journée de printemps particulièrement chaude, la température avait déjà dépassé les vingt degrés, ce qui signifiait que les voitures allaient se bousculer au portillon.

Je descendis au rez-de-chaussée et mon cœur manqua un battement quand j’aperçus Ella affalée sur le canapé en face de Brian, devant Call of Duty.

Ella leva les yeux vers moi.

— Salut, Quinn.

Je lui adressai un signe de tête et m’installai sur l’accoudoir du fauteuil le plus proche.

— Je passais seulement déposer des bagels et du café pour la collecte de fonds, déclara-t-elle. Mais Brian m’a pratiquement suppliée de jouer à la version zombie avec lui.

— Si tu le dis, ajouta Brian dans un éclat de rire, avant de me fourrer sa manette dans les mains. Prends le relais, mec. Je vais aller servir une tournée de bières.

Quand je posai les yeux sur l’écran, je vis qu’Ella massacrait tous les morts vivants sur son

passage.

— Prends ça, le suceur ! lâcha-t-elle, les dents serrées.

— T'as peut-être pas besoin de moi, après tout, dis-je.

— Bien sûr que si, répliqua-t-elle d'une voix haut perchée. Vite, j'ai été touchée. Il faut que tu me ressuscites.

Je me laissai tomber dans le fauteuil que Brian avait libéré pour la sauver d'un échec apocalyptique.

Les dix minutes suivantes s'écoulèrent dans les hurlements, les rires et les insultes, jusqu'à l'invasion finale de la population zombie qui signa notre défaite.

— C'est le plus haut niveau qu'on ait jamais atteint ! s'exclama Ella en levant les bras d'un air triomphal.

Nous nous laissâmes retomber sur nos sièges, grisés par notre exploit insignifiant. Elle avait le sourire jusqu'aux oreilles. L'enthousiasme et la sincérité qui brillaient dans ses yeux bleus lui donnaient un air angélique.

Et infiniment sexy.

Je tentai de canaliser mes pensées pour cesser de m'imaginer en train de l'embrasser.

Elle dut remarquer le changement sur mes traits, car son sourire disparut et elle se mordit la lèvre.

J'avais envie d'attirer cette lèvre dans ma bouche et de la sucer pendant des heures. Elle baissa les yeux sur ses pieds. Une rougeur colora son cou, comme si elle avait pu lire dans mes pensées, et réalisait qu'elle n'aurait émis aucune objection à ce que j'avais en tête.

Je tentai de reprendre le contrôle de ma fichue imagination avant de faire un geste irraisonné. Et qui était mieux placé pour m'aider que ce *connard* de Joel, qui entra dans la pièce une bière dans une main et un CD dans l'autre ? Je détournai les yeux, l'estomac noué.

— Bébé, t'étais pas rentrée chez toi pour te changer ?

— Oups, je me suis laissé prendre par le jeu. Bon, j'y vais.

Ella jeta un dernier regard pudique dans ma direction avant de bondir sur ses pieds.

Je m'accrochai à ce sourire comme à une satanée bouée de sauvetage.

— Je reviens dans pas longtemps.

Quinze minutes plus tard, cinq voitures remplies de filles de la sororité firent leur apparition, la musique à fond.

Dans un bruyant chahut, elles apportèrent les dernières touches aux grandes pancartes qu'elles avaient fabriquées pour les accrocher aux deux coins de la rue. Avec leurs hauts de bikini et leurs mini-shorts, elles n'auraient aucun mal à attirer une multitude de voitures susceptibles de verser de l'argent à notre cause.

Ironie du sort, l'association à laquelle la fraternité avait choisi de reverser les dons était une putain de fondation nationale destinée à combattre la dépression chez l'enfant et l'adulte. Peut-être qu'aujourd'hui nous allions directement contribuer au salaire de Gabby.

Les séances de lavage de voitures se tenaient toujours sur le parking près de la fraternité, qui

offrait l'espace propice à notre activité. Je rassemblai mes seaux et mes chiffons, et je revins sur mes pas pour tirer les tuyaux d'arrosage jusqu'à l'endroit voulu.

La seconde d'après, l'événement était lancé et les voitures s'alignaient sur le trottoir pour attendre leur tour. J'étais tellement absorbé par ma tâche, à savoir remplir les seaux d'eau savonneuse, que je n'avais pas remarqué le retour d'Ella en compagnie de deux amies.

L'une était une petite blonde à la silhouette mince. Elle sortait avec le tatoueur chez qui allaient tous les gars de la fraternité. Ils avaient essayé de me convaincre à mon tour, mais je ne voulais rien imprimer sur ma peau sauf peut-être quelque chose qui m'évoquerait Sebastian. Comme si j'avais besoin d'un signe flagrant pour me rappeler au quotidien ma culpabilité. J'y pensais déjà chaque jour qui passait.

En plus, étant précisément celui qui lui avait ôté la vie, je n'étais pas digne de porter son nom ou quoi que ce soit lié à lui sur mon corps. Quelle ordure ferait une chose pareille ? Bon sang, les assassins dans le couloir de la mort portaient-ils un tatouage en hommage à leurs victimes ?

Je me demandai si c'était de lui qu'Ella tenait ce tatouage. Bennett, si mes souvenirs étaient exacts. Je connaissais l'autre fille qui accompagnait Ella. Elle s'appelait Rachel et elle s'était envoyée la moitié de l'équipe de base-ball. Elle avait déjà tenté deux fois sa chance avec moi. Elle était sublime, il fallait bien le lui accorder, avec des lèvres charnues et de splendides yeux verts. Je l'avais embrassée une fois, lors d'une soirée, mais je n'étais pas allé plus loin. Pour la même raison que d'habitude. Je préférais avoir une aventure avec quelqu'un qui ne fréquentait pas mon groupe d'amis.

Dans son mini-short, les jambes d'Ella semblaient interminables. La bretelle de son haut de bikini noir apparaissait sous son débardeur rose, et je me demandai aussitôt si elle comptait le retirer en cas de grosse chaleur. Je l'imaginai debout devant moi vêtue uniquement de ce fichu short minuscule. Mince alors, cette fille me faisait un sacré effet.

Elle avait relevé ses cheveux dans une sorte de chignon ébouriffé et mes doigts n'avaient qu'une envie, retirer l'élastique et libérer ces vagues brunes. J'étais en train de laver le pare-chocs d'une voiture quand nos regards se croisèrent à travers le parking, et je lui adressai un signe de tête poli. Je ne reçus aucun de ses sourires secrets en retour. Son amie blonde me jeta un coup d'œil, puis se retourna vers Ella avec un petit sourire. Ella avait-elle raconté à sa copine ce qui s'était passé entre nous dans la salle de bains ?

Joel n'avait pas dit un seul mot de son côté, et je supposais donc que l'incident était resté entre Ella et moi.

De toute façon, si Joel avait trouvé quelque chose à redire, j'étais tout disposé à lui faire part de ma façon de penser sur son habitude de se mettre des murges quand sa copine était dans les parages.

Joel se tenait derrière elle, les bras passés autour de sa taille, mais aucune fille en bikini n'échappait à son regard fouineur. Quel con. Ella devait forcément remarquer sa manière de reluquer les autres filles. Soit elle s'en fichait, soit elle ne s'en souciait pas assez. *Lequel des deux, Ella ?*

Ou peut-être qu'elle était moins sûre d'elle que je n'en avais eu l'impression. Pourquoi, sinon, continuerait-elle à supporter toutes ces salades ?

Je me perdis bientôt dans la longue file interminable de voitures. Je m'occupais des finitions et

Ella rinçait les voitures avec Joel. Sa copine blonde s'occupait de la caisse, et Rachel s'était installée au bord de la route avec une pancarte et montrait furtivement ses jolis seins aux voitures qui passaient.

J'entendis un couinement haut perché et je jetai un coup d'œil en direction d'Ella. Joel avait pointé son tuyau sur un groupe de filles et l'avait ouvert avant qu'elles puissent s'échapper. Il atteignit Ella au visage et ses vêtements furent vite trempés. Avec l'aide de deux amies, elle lui arracha le tuyau des mains et le retourna contre lui. Son rire était contagieux et je continuai mon travail, l'oreille tendue.

C'était peut-être ridicule de fantasmer sur Ella, mais ça me permettait aussi de me vider la tête et de ne penser à rien d'autre pendant un moment. J'étais sûr de pouvoir me perdre totalement dans cette fille. Et, certains jours, c'était tout ce que je désirais. Mais pas ce dont j'avais besoin. Et elle non plus. Pas avec quelqu'un comme moi.

Nous fûmes bientôt à court de chiffons secs et je courus au sous-sol de la fraternité pour m'en procurer d'autres. Je dévalai les marches. J'adressai un signe de la main à deux filles qui venaient d'émerger des toilettes, situées à l'autre bout de la pièce. Ces dernières étaient sales et humides, mais elles faisaient l'affaire pour les soirées et les divers événements.

J'entendis la porte s'ouvrir en haut de l'escalier, et un rai de lumière filtra dans la pièce. Ella descendit les marches, trop occupée à essorer son débardeur pour me remarquer. Elle s'approcha de la porte des toilettes et retira son haut. Je vis la peau lisse de son dos apparaître, ainsi que sa nuque délicate et les petits cheveux qui s'étaient échappés de son chignon entortillés dans le nœud de son haut de bikini noir.

J'éprouvai instantanément l'envie de glisser ma main sur la chair tendre au-dessus de son short et au bas de son dos. Je m'approchai et me raclai la gorge pour la prévenir qu'elle n'était pas seule.

Elle pivota vers moi, les yeux grands ouverts.

— C'est ma faute, dis-je d'une voix étonnamment rauque. Désolé si je t'ai fait peur.

Sa poitrine était stupéfiante dans ce haut de maillot. Je ne pus retenir ma mâchoire tandis que des pensées salaces traversaient mon esprit.

Ella resta interdite devant mon regard avide.

Comme si elle appréciait, comme si elle en avait envie, comme si elle en avait besoin.

J'entendis sa respiration s'accélérer, puis elle me cloua sur place d'un regard. Je n'aurais pu détourner les yeux même si je l'avais voulu.

— À croire que tu me surprends toujours à moitié nue, marmonna-t-elle.

Je m'approchai. Des gouttes d'eau s'étaient accumulées dans son décolleté. Je m'imaginai en train de les lécher avec ma langue et une érection gonfla aussitôt l'entrejambe de mon short.

— Sauf que je ne suis pas mieux, cette fois-ci, dis-je en faisant référence à mon torse nu et à mon short trempé.

Son regard glissa sur mes épaules, mon torse et mon bas-ventre. Si elle ne s'était pas doutée jusqu'à maintenant de l'effet qu'elle me faisait, elle était désormais fixée.

Les yeux rivés l'un sur l'autre, nous semblions tous deux perdre notre capacité à former des

phrases cohérentes. J'étais suffisamment près d'elle pour l'attirer contre moi et l'embrasser comme un fou, mais je me retins.

L'air était chargé entre nous. C'était évident, incontestable. Mes genoux se mirent à trembler à mesure que mon désir pour elle s'intensifiait. Mon désir de poser mon nez contre sa clavicule et de goûter sa peau.

Ella se mordait la lèvre si fort que je m'attendais presque à voir perler une goutte de sang.

Plongé dans ses yeux bleu vif, je notai l'épaisseur de ses cils noirs, la légère rougeur sur ses joues et les boucles délicates à ses oreilles.

Nous serrions les poings tous les deux, et c'était comme si le temps s'était arrêté. Comme s'il attendait qu'il se passe quelque chose. Que l'un de nous fasse un geste. Que quelqu'un surgisse dans la pièce et nous surprenne dans cette posture.

J'éprouvai à mon tour des difficultés à respirer et, soudain, Ella ferma les yeux et prit une vive inspiration.

— Ella... (Je me rapprochai et posai un doigt sur son bras.) Est-ce que...

Je ne savais même pas quelle question je voulais poser. J'étais perdu dans son parfum singulier, dans la sensation de sa peau douce sous mon doigt et dans sa lèvre humide à force de passer sa langue dessus.

Je remarquai le durcissement de ses tétons sous le haut de son maillot.

— Est-ce que tu veux...

Je remontai ma main le long de son épaule, jusque dans sa nuque, et elle eut un frisson. Elle plongea ses yeux dans les miens et prit de fermes inspirations par le nez.

— Dis quelque chose, Ella, murmurai-je.

Elle secoua la tête et glissa ses doigts sur ma taille. Ses mains semblaient en feu et ma peau se mit à picoter comme si elle allait s'enflammer.

L'intensité de l'instant me serra l'estomac et je collai mes hanches contre elle avant de la plaquer contre le mur. J'étais certain qu'elle avait conscience de mon excitation à travers le tissu de mon short.

Un gémissement monta dans sa gorge et elle laissa sa tête retomber contre le mur de brique.

Je me penchai en avant et passai mon nez le long de sa mâchoire. Je résistai à l'envie de lécher sa peau. Quand je m'écartai, le désir qui brûlait dans ses yeux était aussi manifeste que le mien.

Je n'aurais pas dû continuer. Je le savais. Elle sortait avec Joel. Et elle devait se dire la même chose.

Mais, maintenant, je ne doutais plus une seule seconde qu'elle avait envie de moi. Et, putain, moi aussi.

Quand nous entendîmes la porte s'ouvrir en haut de l'escalier, je reculai de plusieurs pas et pivotai sur moi-même. Ella s'enferma dans les toilettes tout juste quand les deux filles de la sororité apparaissaient en sautillant au bas des marches. Je m'emparai d'une pile de chiffons posés par terre, les plaquai à l'avant de mon short et repris le chemin de la sortie.

ELLA

Je ne savais pas ce qui m'avait pris avec Quinn au sous-sol. J'étais comme clouée sur place, incapable de bouger et de me dépêtrer de cette situation.

Mon corps brûlait de désir pour lui et je n'avais pensé qu'à une chose : je voulais qu'il m'embrasse, qu'il me caresse, qu'il me possède. Jamais je n'avais éprouvé ça de ma vie.

C'est ainsi que je compris qu'il était temps de rompre avec Joel. Ce n'était pas juste.

Ça ne l'avait jamais vraiment été.

Même si Quinn et moi ne nous mettions jamais ensemble, c'était mal de sortir avec une personne et de fantasmer sur une autre. Joel et moi n'avions pas couché ensemble depuis deux semaines. On s'embrassait à peine. Je ne comprenais pas très bien pourquoi il s'accrochait, lui aussi, alors qu'il pourrait être libre de sortir avec qui il voulait.

Les lunettes de soleil opaques qu'il portait ce jour-là ne m'empêchaient pas de remarquer le plaisir qu'il prenait à reluquer toutes les filles en petite tenue.

En une minute chrono, quelqu'un d'autre avait réussi à me donner l'impression d'être la femme la plus sexy du monde.

Jamais Joel ne m'avait fait cet effet-là.

Je passerais cette dernière journée en compagnie de Joel, puis je déciderais de la meilleure manière de mettre un terme à notre relation.

Je fis en sorte d'éviter tout contact visuel avec Quinn pour le reste de la matinée. Je devais remettre un semblant d'ordre dans mes pensées. D'ailleurs, Quinn n'aurait pas dû avoir de rôle à jouer dans cette décision. Certes, il avait fait office de catalyseur, mais ça ne voulait pas dire pour autant que je rompais avec Joel pour lui. Il n'avait fait que m'aider à voir ce que j'avais sous le nez.

En plus, Quinn ne sortait avec personne. Quoi qu'il en soit, il fallait que je décide si j'allais

pouvoir me contenter d'une aventure d'un soir avec lui. Était-il possible que je ressorte satisfaite de cette expérience ? Serais-je capable de l'oublier ensuite ? Ça n'avait jamais été mon genre. Peut-être était-il temps de prendre exemple sur mes amies Avery et Rachel, expertes dans ce domaine.

Pour la première fois, le léger état d'ivresse de Joel m'arrangeait, car il m'épargnerait la peine de devoir entretenir un dialogue substantiel avec lui. À la place, je m'immisçai dans des bribes de conversation qui impliquaient Quinn, et je réalisai que, malgré son calme et sa mine sombre, il possédait un certain sens de l'humour.

D'autres filles semblaient apprécier ça chez lui, elles aussi. Les admiratrices défilèrent littéralement pendant qu'il lavait les voitures. Peut-être avaient-elles bien compris qu'il n'était pas du genre à tenter quoi que ce soit. Et c'était peut-être ce qui m'avait donné un tel sentiment de protection dans la salle de bains, l'autre nuit. Il n'y avait aucune attente. Je pouvais être moi-même. Me laisser aller à vomir en toute liberté.

Même pendant l'instant intime que nous avons partagé au sous-sol, il n'avait pas tenté de m'embrasser. Je savais qu'il ne ferait rien sans me demander la permission. J'avais l'impression qu'il avait vaguement essayé de me la demander, mais il n'avait pas réussi à formuler les mots. Et moi non plus.

— Il y a une file de voitures au coin de la rue, s'écria Lucy. Il nous faut de l'aide !

Je tendis le tuyau à Joel et me dirigeai vers le cortège, en compagnie de Tracey et de deux autres types.

— Où est-ce que je peux trouver un autre chiffon ? demandai-je en jetant un regard autour de moi.

— Il y en a un dans le seau derrière toi, répondit Quinn en le pointant du doigt.

Puis il entreprit d'asperger d'eau savonneuse le côté passager d'une voiture bleue.

J'hésitai une brève seconde avant de le rejoindre près du pare-chocs arrière.

— Je commence par l'avant et on se retrouve à mi-chemin.

Il approuva et me jeta un coup d'œil en coin. Ce simple contact accéléra les battements de mon cœur.

Je commençai à frotter l'avant de la voiture et, malgré la distance, je sentais le regard de Quinn posé sur moi comme un mur de chaleur. Ma peau se mit à picoter. Je cherchai quelque chose à dire. Un sujet de conversation banal. Les choses avaient été beaucoup plus naturelles ce matin, quand nous avions fait équipe contre les zombies.

Mais notre échange au sous-sol avait été d'une tout autre nature, et ma nervosité avait pris le pas sur le reste. Je ne pensais qu'à ses lèvres si proches des miennes, et à l'effet de ses bras passés autour de moi.

Heureusement, Quinn trouva le courage de briser ce silence pesant :

— Alors, comment se fait-il que tu sois la reine des jeux vidéo ?

— Heu... je ne dirais pas ça. (J'interrompis mon geste pour le regarder.) Mais je me débrouille.

— Tu te débrouilles ? railla-t-il. Tu te défends super-bien, Ella. À Skyrim, l'autre soir, tu as battu Alduin à la Gorge du Monde, c'était carrément impressionnant.

Je réprimai ma surprise. Peut-être bien qu'en fait, il faisait attention à moi, pendant tout ce temps.

— Oups, je suis démasquée, avouai-je avec un sourire, avant de plonger de nouveau mon chiffon dans le seau d'eau chaude. Je jouais beaucoup avec mes frères quand j'étais petite. Ils m'ont prêté leur Xbox première génération pour mon appartement – tu sais, la version blanche ? Et j'y joue... pendant mon temps libre.

Il me regardait intensément et ses coups de chiffon ralentissaient.

— Tu as loupé certains endroits, dis-je en m'approchant pour l'aider. (Et aussi seulement pour être plus près de lui.) Je te croyais beaucoup plus soigneux étant donné le *hot rod* que tu conduis.

Son regard s'illumina.

— Entretenir une voiture ancienne est bien plus excitant que de laver ces espèces de versions modernes et sans âme.

— On dirait que c'est ta passion, dis-je en penchant la tête sur le côté, comme si je pouvais entrevoir une autre facette de lui. Tu restaures de vieilles voitures, aussi ?

— Je... oui, avant.

Son regard se perdit dans le vague et j'eus aussitôt envie d'en savoir plus. Bien plus.

— Mais, entre les cours, le base-ball et le reste, ça me laisse peu de temps.

— Oh, je ne sais pas, répliquai-je. On dirait que c'est vraiment ton truc. Et, si j'ai raison, alors tu devrais *trouver* le temps.

Sa lèvre inférieure tomba ; il sembla réfléchir à ce que je venais de dire. Lucy se remit à brailler avant qu'il n'ait pu répondre.

— Les gars, il faut mettre la gomme ! On a cinq voitures en attente.

— Allez, on accélère la cadence, dit Quinn, puis il contourna la voiture pour s'occuper du pare-brise.

À mesure que la journée avançait, le flot de voitures finit par se tarir et les gars décidèrent d'allumer le barbecue et de sortir le fût de bière. Après le nettoyage du parking, la fête se poursuivit à la fraternité. Tout le monde se sécha, avala quelques hotdogs et quelques hamburgers, le tout arrosé de bière.

Jimmy et Quinn partirent à leur entraînement de base-ball. Quinn n'avait pas bu une seule bière de la matinée, preuve qu'il pratiquait son sport avec le plus grand sérieux. Jimmy, de son côté, avait arrêté environ une heure plus tôt. Quinn l'avait rappelé à l'ordre ; s'il arrivait saoul à l'entraînement, le coach n'hésiterait pas à le virer aussitôt de l'équipe.

Je rentrai chez moi à pied pour me changer avec Avery et Rachel. Je n'avais pas eu besoin d'insister pour demander l'aide d'Avery, pour cette journée. Elle savait que cette cause me tenait beaucoup à cœur. En fait, ses lèvres s'étaient scellées à l'instant où j'avais prononcé les mots *dépression infantile*.

Avery irait prendre son poste à la maison de retraite et Rachel m'accompagnerait à la fraternité, qui donnait une autre fête ce soir dans le jardin. Elle espérait pouvoir séduire l'un des joueurs de l'équipe après leur retour de l'entraînement. Jimmy avait dit qu'il ramènerait quelques coéquipiers et elle avait des vues sur un joueur de troisième base, Sam Riggins.

J'envisageai de ne pas y aller et de reporter ma conversation avec Joel au lendemain matin, quand

il serait sobre. Mais j'avais du mal à réprimer la mélancolie qui me serrait la gorge à l'idée de notre séparation. Et, au fond de moi, je savais que j'avais besoin de revoir Quinn.

— Alors, qu'est-ce qui se passe, banane ? demanda Avery tandis que nous tournions au coin de notre rue.

— C'est-à-dire ?

Bon sang, rien ne lui échappait.

— C'est-à-dire : ton crétin de copain est encore bourré et il reluquait toutes les filles à moitié nues pendant la séance de lavage, déclara-t-elle. (Je rentrai la tête dans les épaules.) Et, pendant ce temps, toi tu n'avais d'yeux que pour le beau Quinn.

— Quinn ? répéta Rachel, et je jetai un regard meurtrier à Avery. (Je n'étais pas prête à aborder le sujet.) Mince, qu'est-ce qu'il est sexy ! On s'est embrassés à la fête de l'automne, l'année dernière. Il a de ces lèvres...

— D'accord, trop d'informations, trop d'informations, dis-je pour l'interrompre.

Rachel haussa un sourcil. Jusque-là, je n'avais jamais eu de problème à l'écouter parler de ses conquêtes. Elle racontait tout le temps des histoires hilarantes et sexy, mais je sentais poindre la jalousie en l'entendant parler de Quinn. Qu'est-ce qui me prenait ?

— Tu vois ce que je veux dire ? fit Avery. Il s'est passé quelque chose entre vous ?

— Non ! répliquai-je avec un peu trop d'empressement.

Mais je n'arrivais pas à débarrasser Avery de son regard pénétrant.

— Enfin, peut-être. En quelque sorte.

— Quoi ? s'exclama Rachel. Mme Fidélité Incarnée nous fait des cachotteries avec Quinn ? Le canon qui ne sort jamais avec personne ? Je suis jalouse ! Raconte, coquine !

— Il ne s'est rien passé, expliquai-je en manquant de trébucher sur une branche. Je peux juste vous dire qu'il y a un truc entre nous. Depuis qu'il m'a tenu compagnie dans la salle de bains, l'autre nuit, il y a deux semaines.

Mes deux amies gardèrent le silence, dans l'attente de détails croustillants. Je poussai un soupir.

— Chaque fois qu'on se voit, il y a une tension de malade. Au début, j'ai cru que c'était seulement de mon côté. Mais plus maintenant.

— Alors fais quelque chose ! s'exclama Rachel en passant son bras sous le mien, tandis que nous approchions de notre immeuble. Largue d'abord machin-chose, puisque tu n'es pas du genre infidèle.

— Justement, qu'est-ce que tu ressens pour Joel ? me demanda Avery en introduisant la clé dans la serrure. Je sais que j'ai été un peu véhémement à propos de lui ces derniers temps, mais c'était seulement dans ton intérêt, tu sais.

— Oui, je le sais, répondis-je en pénétrant dans l'appartement, avant de retirer mes chaussures. Je commence à ressentir... de l'indifférence.

Avery retira l'élastique de ses cheveux et secoua ses boucles blondes.

— Et, s'il n'y avait pas Quinn pour occuper tes pensées, qu'est-ce que tu ressentirais ?

— Je ne sais pas. (Elle marquait un point.) Tu sais que ça ne va plus depuis un moment.

— Et pourquoi tu t'accroches alors que tu es entourée de beaux mecs ? demanda Rachel en haussant les sourcils.

Je lui jetai un regard. Elle savait que ce n'était pas mon truc.

— D'accord, d'accord, fit-elle en s'asseyant sur le canapé. Disons seulement *Quinn*.

— C'est vrai ça, pourquoi tu t'accroches ? insista Avery.

Elle nous sortit des bouteilles d'eau du frigo.

— Je n'ai pas la réponse. Je me pose la même question depuis quelque temps, maintenant.

Je bus une grande lampée d'eau qui m'aida à ravalier l'angoisse qui me serrait la gorge.

— Il connaît ma famille. Et il entraînait Christopher.

— Ça n'est pas une raison suffisante pour rester avec quelqu'un, patate, protesta Avery. Même Christopher n'en croirait pas ses oreilles s'il t'entendait.

Je savais qu'elle avait raison. J'avais dévié de ma route au cours des deux mois précédents. Je n'avais pas été aussi franche et intrépide que l'étaient mes deux amies. Mais, à ma façon, je savais m'affirmer et me donner les moyens de mes ambitions.

Avery s'assit et passa son bras autour de mes épaules.

— Joel l'a peut-être entraîné, mais ça ne veut pas dire que c'est le petit copain qu'il te faut. Ou le copain qu'il faut à qui que ce soit, d'ailleurs. Tu le sais.

Je hochai la tête, les larmes aux yeux. Il était beaucoup plus difficile de lâcher prise qu'il n'y paraissait. Même quand rien n'allait plus. C'était la raison pour laquelle je cherchais des constantes dans ma vie. Et, depuis le temps, j'aurais dû régler la question.

— En revanche, tu ne dois pas faire ça juste pour Quinn, reprit-elle en me caressant les cheveux. Tu dois le faire pour *toi*.

— C'est évident, tête de nœud, répliquai-je en lui tirant une mèche de cheveux. En plus, il est peut-être attiré par moi, mais ça ne veut pas forcément dire qu'il va vouloir franchir le pas. Ni qu'il a envie de se mettre en couple.

— Oh, comme je rêverais de mettre ce mec dans mon lit, juste pour une nuit... dit Rachel d'un air songeur.

— Ce serait vraiment épique. (Avery me lança un clin d'œil.) Tu devrais essayer, tiens.

Heureusement, le coach avait dit que l'entraînement serait court et suivi par une réunion d'équipe.

Ce moment de répit loin d'Ella me donna l'occasion de me remettre les idées en place.

Elle était maquée, nom d'un chien !

J'avais déjà commis ce genre de bassesse avec quelqu'un dans une situation similaire, et ça m'avait gâché la vie.

Ça avait gâché la vie de plusieurs personnes.

Ça avait même mis un *terme* à l'une d'elles.

Mais ça ne changeait rien au fait que j'étais irrésistiblement attiré par elle et que je ne comprenais pas pourquoi. Sauf bien sûr qu'Ella était absolument canon. Elle m'excitait comme personne ne l'avait jamais fait. Et, d'après ce que j'avais pu constater, Ella était quelqu'un de cool, de gentil et de naturel. Non seulement sa proximité me mettait dans un état second, mais elle comblait un vide en moi et m'apaisait.

Ma parole, j'avais envie d'enfoncer la tête de son copain dans un mur. La manière dont Joel la faisait marcher me rappelait tellement ce que Sebastian avait fait à Amber ! Ça me rendait furax et m'inspirait des pensées primitives. Le besoin de la protéger, de l'épargner, de lui montrer sa vraie valeur... Ella semblait être une fille intelligente, et je ne comprenais pas pourquoi elle supportait cette situation, ce qui renforçait encore mon envie de prendre soin d'elle.

Il fallait absolument que je garde mes distances.

En plus, qu'est-ce que j'avais à lui offrir ? Il fallait déjà que je me sauve moi-même.

L'entraînement prit fin au coup de sifflet du coach. Les joueurs de champ extérieur se regroupèrent en courant pendant que les joueurs de première, deuxième et troisième base ramassaient les monticules et les empilaient à côté du banc de touche pour que le responsable du matériel puisse les

ranger. Il faisait une chaleur d'enfer et j'étais soulagé de pouvoir retirer le masque de receveur qui m'étouffait.

J'aidai à ramasser quelques battes au sol et les plaçai dans leur casier. Puis je m'assis sur le banc entre McGreevy et Smithy, je m'essuyai le visage avec une serviette et j'attendis l'arrivée du coach.

— Tu as fait de jolis lancers, dis-je avant de boire une longue gorgée de ma boisson énergétique.

— Merci, marmonna McGreevy.

Ce type était un fichu lunatique.

Un début de sourire flotta sur les lèvres de Smithy. Il n'avait jamais manifesté la moindre jalousie envers notre lanceur vedette et il se débrouillait très bien sur le monticule, tout comme les cinq autres lanceurs dans la rotation. En plus, McGreevy ne jouait qu'une fois de temps en temps, à moins qu'il ne s'agisse des séries éliminatoires, alors sa horde de fans existait surtout dans sa tête.

McGreevy était aussi d'une humeur de chien parce qu'il trouvait que le coach comptait beaucoup sur moi alors que Phillips, notre arrêt-court, était le capitaine. On aurait dit ce fichu livre de princesse avec les matelas et le petit pois. Tout l'ennuyait, même le fait le plus insignifiant, et le coach refusait de rentrer dans son petit jeu. C'était devenu fatigant à la longue.

Généralement, les bons lanceurs comme McGreevy choisissaient leurs propres formes de lancers durant les matchs. Mais il était si capricieux que le coach me demandait désormais d'étudier les joueurs la semaine qui précédait un match. Le coach et moi avons commencé à trouver un bon rythme d'annonces de lancers et, résultat des courses, nous avions quelques points d'avance sur notre plus gros adversaire de la ligue.

Quand McGreevy était d'humeur particulièrement massacrate, je ne pouvais résister à l'envie de remuer le couteau dans la plaie.

— Et je vais avoir des putains de bleus sur les cuisses pour le prouver.

McGreevy enfonça un peu plus sa casquette sur ses yeux et se pencha en arrière en étirant les jambes.

— Va te faire foutre, Quinn.

Je retirai ma casquette et passai mes doigts dans mes cheveux emmêlés. Jamais je n'avouerais le nombre de bleus que j'avais récoltés sur les mollets et les cuisses à cause de lancers ratés. Certains me torturaient pendant des jours entiers.

— Hé, faut bien se sacrifier pour l'équipe.

— Tu devrais peut-être apprendre à mieux rattraper, marmonna-t-il en appuyant sa tête contre le mur.

Je dessinai un motif dans la poussière du bout du pied.

— Tu devrais peut-être apprendre à mieux viser.

Les autres gars sur le banc éclatèrent de rire. Nos chamailleries les amusaient beaucoup, et je devais avouer que ça m'aidait à me défouler et à évacuer la pression. Smithy était le plus simple à gérer et il était certainement moins crispé que McGreevy. Il annonçait ses propres lancers et ne se plaignait pas quand j'en annonçais aussi quelques-uns.

En ce qui concernait le base-ball, je n'avais rien à perdre. La plupart des gars espéraient arriver

en ligue mineure et ensuite en ligue majeure. J'aimais ce sport, mais pas assez pour vouloir en faire ma carrière. Seulement, j'évitais de le faire comprendre aux autres. Je feignais d'être tel qu'eux – comme si je pouvais me branler sur mes propres statistiques et ce genre de conneries.

Les rires moururent à la seconde où le coach apparut dans l'abri de touche, et quelques-uns se redressèrent sur le banc. Tous les yeux se tournèrent vers lui. Les joueurs faisaient moins les malins en sa présence. Il pouvait vous exclure du jeu plus vite que le meilleur lancer de McGreevy.

— Nous prendrons la route la semaine suivant le *spring break*, déclara le coach en observant chaque joueur l'un après l'autre. Je vérifierai sur le registre que vous êtes bien revenus vous entraîner avant la reprise des cours. Et vous avez intérêt à ne pas trop faire la fête. Ce sera la suspension assurée.

Il arpenta l'abri de touche, les mains sur les hanches.

— Soyez prêts à revenir ici et à jouer comme il faut. On affronte l'Université de Louisiane au prochain match et ensuite celle du Michigan.

Il cracha quelque chose dans son gobelet rouge. C'était une habitude vraiment répugnante.

— Elles seront dures à battre toutes les deux, et on ne doit rien lâcher pour leur en mettre plein la vue, vous m'entendez ?

L'énergie changea immédiatement sur le banc, et les gars se mirent à marteler le sol de leurs crampons. Chaque membre de l'équipe plaça sa main au centre, poussa le cri de guerre des Titans, puis tout le monde se sépara.

— Joel a dit qu'il nous réapprovisionnerait en rhum quand on rentrerait à la maison, annonça Jimmy en se laissant tomber sur le banc des vestiaires. Il s'est enfilé des rhum-coca tout l'après-midi.

La seule évocation de son nom me fit bouillonner. Je claquai la porte de mon casier plus fort que je ne l'aurais voulu.

— Putain de Joel !

Jimmy posa la main sur mon épaule.

— Oh là, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien, je dois être un peu à cran, c'est tout, dis-je. Il en fout plus une à la maison. Il y a plus que la fête qui l'intéresse.

— Ouais, il est encore pire que moi, c'est dire ! Il picole tous les jours, dit Jimmy en retirant ses crampons. Je sais pas comment fait sa copine pour supporter ça.

— Moi non plus.

Mon cœur se serra à l'idée de savoir Ella en compagnie de Joel alors qu'il était bourré. Joel était un joyeux pocheton, alors il était sûrement évanoui la plupart du temps.

— Il a fait la même chose avec la dernière en date, reprit Jimmy en passant un tee-shirt propre. L'année passée, avant que tu emménages dans la maison.

Je faisais la navette entre chez moi et la fac l'année précédente, mais c'était devenu trop difficile entre le planning des matchs et entraînements, les cours et les événements de la fraternité. La vie à la maison me manquait, mais uniquement parce que ça me permettait de reconstruire des moteurs dans notre garage. La vérité, c'est que je n'avais pas touché un seul outil depuis l'accident. J'avais essayé

une fois ou deux, or j'en avais été incapable. Je m'étais demandé si cette passion me tenait toujours autant. Mais ce qu'Ella m'avait dit un peu plus tôt dans la journée, en me conseillant de *trouver* le temps, avait réveillé un désir en moi.

De temps en temps, je me promettais d'y retourner pendant la semaine du *spring break*. Et je pourrais refaire une vraie tentative. Je rentrerais chez moi, j'encaisserais les salades de mes parents et je me concentrerais sérieusement sur la chose qu'auparavant j'aimais le plus. Tant que je prétendrais qu'il ne s'agissait que d'un passe-temps, je ne m'attirerais aucune critique de leur part. En plus, je devais absolument finir la peinture rouge pomme d'amour sur la vieille voiture que je restaurais depuis des années.

Je n'étais pas sûr d'être prêt à entendre ce que Jimmy avait à me dire au sujet de Joel, mais je posai la question malgré tout :

— C'est-à-dire ?

— Quand il veut se débarrasser d'une fille mais qu'il ne sait pas comment faire, alors il se comporte comme un idiot, expliqua Jimmy. L'autre jour, quand il s'est emballé ce petit canon au bar, je lui ai dit de ne pas la ramener à la maison parce que...

— Attends un peu, alors il trompe vraiment Ella ? (Je serrai les poings si fort que mes ongles s'enfoncèrent dans la paume de mes mains.) C'est vraiment n'importe quoi.

— Hé, mec, qu'est-ce qui fait que tu es aussi tendu ?

J'avais piqué la curiosité de Jimmy et il me regarda de haut en bas, remarqua mes poings serrés et mes mâchoires crispées.

— Si je me laissais aller à des suppositions, je dirais que tu en pinces pour cette fille ou quelque chose comme ça.

— Non, j'ai seulement un profond dégoût pour les mecs infidèles, répliquai-je dans le but de détourner ses pensées d'Ella et moi.

Je n'avais pas besoin de commencer à faire circuler une rumeur concernant une éventuelle aventure entre elle et moi. Elle serait mortifiée. Mais je n'aurais pas boudé mon plaisir de remettre Joel à sa place.

— Tu t'es brûlé les ailes avec quelqu'un, toi, non ? fit-il, mais je ne répondis pas.

Il pouvait bien penser ce qu'il voulait. De toute façon, tout le monde se posait un tas de questions sur moi.

— Mais je te comprends, reprit-il en composant le code de son cadenas. Ella a l'air d'une fille bien.

— Ouais. (Je secouai la tête.) Quel crétin.

— Avec les filles, tu peux le dire, approuva Jimmy en se dirigeant vers la porte. Mais c'est pas mon problème. Moi, tout ce que je veux, c'est qu'il réapprovisionne notre réserve d'alcool.

ELLA

À notre retour à la fraternité, Rachel et moi, tout le monde semblait épuisé. Le soleil était trop chaud ; tous étaient rentrés à l'intérieur et avaient orienté les ventilateurs vers la grande pièce à vivre. Certaines filles de la sororité étaient restées et la copine de Brian, Tracey, s'installa à côté de moi sur l'un des canapés. Rachel avait retrouvé son joueur de base-ball et s'était assise en tailleur par terre à côté de lui. Jimmy, Quinn et deux autres équipiers nous avaient rejoints dans la pièce.

Joel se trouvait de l'autre côté du canapé, étourdi par le soleil et couvert de sueur. Je me surpris à l'observer – à l'observer attentivement – pour essayer de me souvenir de ce qui m'avait attirée chez lui au commencement. Certes, il était mignon, charmant, mais avions-nous des sujets de conversation plus profonds ? Pouvais-je lui faire confiance ?

La réponse me vint, retentissante : non.

Plus je m'accrocherais, moins j'aurais de respect pour moi-même. Peut-être que je risquais aussi de perdre le respect des autres. Comme Avery et Rachel, par exemple. Et Tracey. Et *Quinn*. Cette seule pensée me révolta.

Alors que j'observais le logo Sigma peint sur le mur opposé, il me vint à l'esprit que, après avoir rompu avec Joel, je n'aurais plus de raison de venir à la fraternité. De toute façon, je n'avais jamais vraiment eu le sentiment d'être à ma place ici. Réflexion faite, Quinn non plus – même si ça ne me regardait pas. La situation risquait de devenir gênante.

Toutes les ruptures étaient gênantes, non ?

— Jouons à un jeu, proposa Lucy.

Nous étions affalés sur les canapés et les fauteuils, l'air exténué, et les yeux de Joel s'étaient réduits à deux fentes minuscules.

Au moins, ces *autres* filles n'étaient pas là ce soir. Celles qui traînaient sans arrêt dans le coin. Celles qui m'inspiraient quelques soupçons à propos de Joel. Était-il sorti avec l'une ou plusieurs

d'entre elles ?

— Lequel ? demanda Tracey. Tant que ça n'exige pas trop d'alcool, parce que je suis éreintée.

— Qu'est-ce que vous dites d'Action ou Vérité, ou de Qu'est-ce que tu préfères ? suggéra Lucy.

— J'en ai marre de ces jeux, souffla Katy, une autre fille de la sororité.

— J'en connais un, intervins-je. On y jouait au lycée. Ça s'appelle le jeu des Cinq Doigts.

Je n'y avais pas joué depuis des années. Avery m'avait confié s'être servie de ce jeu pour apprendre à mieux connaître Bennett, quand ils étaient partis ensemble en week-end à la foire où il exposait ses œuvres.

— C'est quoi les règles ? demanda Quinn en se calant comme il put sur l'un des canapés.

Nos regards se croisèrent pour la première fois depuis plusieurs heures. Cela fit naître des étincelles dans mon ventre.

— On pose une question à quelqu'un et il doit répondre en cinq mots ou moins, expliquai-je en regardant Lucy plutôt que Quinn. Plus on boit, plus on a du mal à compter les mots.

— Jamais entendu parler, marmonna Joel, comme s'il prenait soudain conscience de ma présence à ses côtés.

Il tendit la main vers moi et essaya de m'attirer sur ses genoux. Mon corps entier se crispa. Joel était bourré et, quand il fourra sa langue dans mon oreille, il provoqua l'effet inverse de celui qu'il escomptait.

— Arrête, dis-je en le repoussant. Pas ici, devant tout le monde.

Il tenta de glisser ses mains sous mon débardeur et je les retirai brutalement.

— T'es jamais drôle, répliqua-t-il d'une voix pâteuse.

— Si je ne suis pas drôle, sifflai-je à son oreille, peut-être que tu devrais te trouver quelqu'un qui l'est.

— C'est peut-être ce que je vais faire, répondit-il un peu trop fort.

Tout le monde se tut et les regards se rivèrent sur moi pour voir ce que j'allais répondre.

Un muscle tressauta dans la mâchoire de Quinn et il serra les poings. Jimmy tendit le bras comme pour le retenir. Tout à coup, Quinn ramassa un coussin sur le canapé et le jeta sur Joel à travers la pièce.

— Pourquoi t'irais pas dormir et cuver, mec ?

Les autres gars s'en mêlèrent pour le traiter d'ivrogne et de crétin, et m'épargnèrent la peine de creuser un trou sous terre dans lequel me cacher.

— Revenons au jeu, dit Lucy en soupirant.

— On peut faire les garçons contre les filles, proposai-je en avalant péniblement ma salive pour faire comme si de rien n'était. Un côté pose la question et les autres essaient de répondre.

Quinn regarda l'escalier avec envie, comme s'il s'apprêtait à monter, et je retins mon souffle. Je me demandai s'il s'en serait pris à Joel si Jimmy ne l'avait pas retenu. Est-ce qu'il détestait Joel personnellement ou lui en voulait-il de me traiter de cette façon ?

Je devrais absolument rompre avec Joel tôt ou tard. Je n'avais vraiment pas envie d'être considérée comme une sorte de demoiselle en détresse qui était incapable de prendre les choses en main.

— Cool, dit Lucy, et les filles vinrent s'asseoir à côté de moi.

Joel était trop éméché pour bouger, alors il resta à sa place. Mais, au moins, plusieurs filles s'étaient intercalées entre nous.

— Prêts ? demandai-je à la ronde.

Quinn avait décidé de rester et je lui adressai un faible sourire.

Je réfléchis à une question à laquelle je voulais l'entendre répondre. Tant de choses excitaient ma curiosité chez lui ! De quelle manière il se comportait en couple. À quoi avait ressemblé son enfance. Où il avait passé son enfance. Absolument... tout.

— Bon, en cinq mots ou moins... décrivez votre premier baiser.

Les gars poussèrent des grognements, mais Quinn croisa mon regard avec une lueur de défi. Je regrettai tout à coup de ne pas être seule dans la pièce avec lui pour pouvoir lui poser toutes les questions que je voulais.

— Ne discutez pas entre vous, donnez directement vos réponses, précisai-je.

— Pourquoi tu commencerais pas, Joel ? dit Jimmy. Avant de tomber dans les pommes.

Il hocha la tête et je levai les doigts pour compter les mots.

— Rousse sexy... derrière les gradins... langue dans la bouche avant de...

J'imitai le son d'une alarme.

— Tu as largement dépassé les cinq mots. C'est pas si évident, hein ? Bois une gorgée de bière.

Je levai les yeux au ciel. *Comme s'il n'en avait pas eu assez.*

Les autres gars répondirent chacun leur tour en utilisant des termes dignes d'un roman érotique – et de leurs rêves les plus fous. Nichons, minijupe, sexy, roulages de pelles. Des conneries, voilà ce que je pensais. Un premier baiser ne pouvait pas être aussi génial. Les filles à côté de moi en étaient réduites à des gloussements étouffés, et la plupart des gars durent boire une gorgée de leur bière.

Puis ce fut le tour de Quinn. Il riva ses yeux sur moi. Il semblait sûr de lui, sous contrôle, et plus sexy que jamais.

— Cousine d'amis... jardin... (Il haussa les épaules.) Vrai désastre.

— Ah, enfin quelqu'un de franc ! m'exclamai-je, avant de m'approcher de lui pour lui taper dans la main.

Il fronça les sourcils juste avant que nos mains se touchent.

— Aucun premier baiser ne peut être réussi, dit-il. Il faut de la pratique avant de devenir bon. Et pas avec un oreiller, évidemment.

Les vannes de moqueries furent ouvertes pour ses camarades de fraternité.

— Quinn, mon pote, dit Joel, quel niveau de pratique tu as exactement ?

— Sûrement moins que toi, trou du cul, répliqua Quinn. En plus, ce n'est pas un sujet dont je parle

devant des dames.

Son regard brûlant resta rivé sur Joel. Puis il parut se contenir en prenant une profonde inspiration.

— Allez, les gars, c'est votre tour de nous poser une question, reprit Lucy.

Elle s'assit en tailleur sur le canapé.

Les mecs de l'autre côté de la pièce se concertèrent. La seconde d'après, ils ricanaient comme de beaux diables.

— On peut poser *n'importe quelle* question ? demanda Jimmy.

Oh-oh. Je haussai les épaules. Je ne voulais pas les encourager.

Todd se racla la gorge :

— Décrivez la première fois que vous avez fait une pipe à un mec.

Un grognement s'éleva à l'unisson du groupe de filles. Mauvaise idée.

— Je commence, se proposa Rachel.

Nous échangeâmes un regard et décidâmes en silence de donner des réponses ridicules.

— Dégueu, répugnant, goût horrible... insignifiant.

Rachel tapa dans la main de toutes les filles l'une après l'autre tandis que nous éclations de rire.

— Vous trichez ! protesta Jimmy. Nous, on a été honnêtes.

— Bien sûr, répliqua Lucy. Tous vos premiers baisers semblaient sortir tout droit d'un film porno !

Après deux tours supplémentaires où les réponses ne furent qu'encore plus absurdes, nous décidâmes d'arrêter tant que nous étions en tête. Les réponses de Quinn avaient laissé une empreinte indélébile dans mon cerveau. Il avait décrit sa dernière petite amie en date comme marrante, intelligente, grande, blonde et plus âgée. Ça ne dépeignait pas du tout la rousse qui avait débarqué chez Zach. Et je me demandai s'il ne venait pas de tout inventer uniquement pour que les gars arrêtent de le chambrer.

— Je vais me coucher, annonça Quinn en se levant. J'ai un entraînement tôt demain matin.

Il ne tourna pas les yeux dans ma direction et j'en fus à moitié soulagée. Je ne voulais pas que quelqu'un pense qu'on se regardait un peu trop. Il prit la direction de l'escalier, et un éclat brillant attira mon œil vers la place qu'il venait de quitter. Je m'en approchai en faisant mine de me plaindre du manque d'espace. Je fourrai la main entre les coussins et mes doigts se refermèrent sur un trousseau de clés.

Je les lui rapporterais avant de partir. Ce soir, je n'avais définitivement pas l'intention de dormir dans le lit de Joel.

Tout le monde commença à rejoindre le feu allumé dans le jardin.

— Tu sors ? demandai-je à Joel quand la pièce fut vidée.

Son regard s'était fixé sur une blonde de la sororité qui venait de passer la porte. La même qui était assise à côté de lui pendant notre jeu. Il ne me répondit pas.

— Joel ?

Il tourna la tête dans la direction de ma voix, sans même paraître me remarquer, et, à cet instant, je

décidai que j'en avais assez.

Je sortais avec lui pour de mauvaises raisons.

Quand je lui avais posé des questions sur mon frère, j'avais eu le sentiment que mon temps était compté avant qu'on doive en revenir à des sujets plus légers. Plus drôles.

Et peut-être que ça avait été comme ça tout du long ; peut-être que je m'accrochais en attendant qu'il me laisse une nouvelle ouverture pour reparler de Christopher. Pour me permettre de vivre dans le monde de mon frère pendant de brefs instants, où nous étions tous les deux sur la même longueur d'onde. Où nous pourrions évoquer nos souvenirs de la personne que j'avais le plus aimée au monde.

Alors, peut-être bien que je me *servais* de lui.

Oh. Cette réalité me heurta de plein fouet et je ne pus la contenir plus longtemps. Mes lèvres se mirent à trembler et je serrai le trousseau de Quinn dans ma main.

— Tu peux, tu sais.

Les mots m'avaient échappé. Ils avaient eu besoin de sortir.

— Je peux quoi ?

Ses yeux injectés de sang n'arrivaient pas à se concentrer sur moi.

— Si tu as envie de quelqu'un d'autre, répondis-je d'une voix si basse que je ne fus pas sûre qu'il m'ait entendue.

Mais il écarquilla les yeux.

— Je n'ai envie de personne d'autre.

— En tout cas, tu n'as pas eu envie de *moi* ces derniers temps. Du moins pas quand tu étais sobre.

J'avais la boule au ventre, mais je devais garder mon sang-froid.

— On peut en parler en adultes. Ça fait des semaines qu'on s'éloigne.

Je réalisai que j'essayais d'avoir une conversation avec une personne ivre. Mais, parfois, l'alcool pouvait faire ressortir la vérité. Et j'avais la mienne à confesser.

— D... désolé, Ella. Tu es une fille bien, bredouilla-t-il. (Il se pencha en avant et posa les mains sur ses genoux.) Je voulais pas te décevoir. Ni toi ni ta famille.

Les larmes me montèrent aux yeux. Ça alors, je ne m'attendais pas à ce qu'il soit aussi lucide.

C'était peut-être la conversation la plus sincère qu'on ait jamais eue.

— Je voulais être un mec honnête et intègre pour toi.

Il se détendit contre les coussins et posa son avant-bras sur ses yeux. Peut-être pensait-il que j'allais le gifler.

— Vraiment, reprit-il. Mais je ne suis simplement pas un bon petit copain.

— Je sais. Je m'en rends compte maintenant, répondis-je, plus pour moi que pour lui.

Je pris conscience de tout ce que j'avais négligé et ignoré à son sujet. Avery avait essayé de me prévenir. Mais je n'avais rien voulu entendre.

Et maintenant, j'étais attirée par quelqu'un qui n'avait peut-être *pas* l'étoffe d'un petit ami.

Alors, qui pouvait-on accuser de prendre de mauvaises décisions ? Pourtant, je savais au fond de

moi que Quinn ne me manquerait jamais de respect comme Joel l'avait fait. Et c'était ma faute si la situation avait traîné aussi longtemps.

— Je n'ai pas été une bonne petite amie non plus, Joel. Je sortais avec toi... pour des raisons que tu ne comprendras peut-être jamais.

Je me relevai, les genoux légèrement tremblants et les yeux brûlants.

— Ça va aller, Joel. Peut-être qu'on peut rester amis.

Je me penchai vers lui pour l'enlacer une dernière fois. Il me saisit le visage et tenta de fourrer sa langue dans ma bouche.

— Joel, arrête, dis-je en repoussant ses épaules. Tu ne peux pas m'embrasser alors qu'on vient de rompre.

Je songeai qu'il aurait peut-être tout oublié le lendemain matin. Il essaya de glisser une main sous mon tee-shirt.

— Ces seins vont me manquer.

Je m'extirpai de ses bras, me redressai et tirai sur mon haut. Je lui pris sa bière des mains et la vidai dans l'évier.

— C'est fini pour ce soir.

Je tournai les yeux vers le feu qui brûlait dans le jardin et je remarquai que la blonde de la sororité nous observait à travers les baies vitrées. Quand je lui fis signe de nous rejoindre, elle se raidit comme si elle avait été prise sur le fait.

Elle entra timidement dans la pièce.

— Oui ?

— Je rentre chez moi et je me demandais si tu pourrais me donner un coup de main, dis-je. Je pense que Joel veut aller près du feu et je ne veux pas qu'il tombe.

Pas si ce n'est pas moi qui le pousse.

Elle écarquilla les yeux, l'air sidéré que je puisse être assez naïve pour faire une croix aussi facilement sur mon petit copain. Joel me dévisagea avec un regard triste.

Mais, quand il se tourna vers la blonde, un sourire diabolique flottait sur ses lèvres.

Je sus alors qu'il serait très bien sans moi.

Il passa le bras autour de son cou et faillit lui écraser la poitrine. Je les regardai sortir ensemble.

— Il est tout à toi ! lançai-je. (Elle me jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et je sentis les larmes monter de nouveau.) Salut, Joel.

Je m'effondrai contre le mur et me repassai mentalement notre conversation.

J'avais pensé qu'en faisant mes adieux à Joel je laisserais également une partie de Christopher derrière moi. Mais je me trompais. Il serait toujours là, en moi. Joel n'avait fait que me donner davantage de souvenirs de lui. Et je lui étais reconnaissante pour ça. Si Christopher était encore là, il me dirait certainement qu'il était largement temps.

Les clés de Quinn toujours dans la main, je me dirigeai vers l'escalier. J'avais envisagé de les laisser sur le comptoir de la cuisine et de rentrer chez moi. Je me sentais triste. Mais aussi soulagée

et enhardie.

Ce furent ces émotions qui me poussèrent en avant.

Je mourais toujours d'envie de voir Quinn, même si je savais que ça ne mènerait sûrement nulle part. Je passais d'un incendie à un autre.

Et celui-ci me consumait déjà.

Une fois devant sa chambre, je rassemblai mes esprits avant de frapper.

— Entrez.

Sa voix était rauque et étouffée. Un frisson remonta le long de ma colonne.

J'ouvris doucement sa porte et j'entrai. La seule lumière provenait de sa lampe de chevet. Quinn était étendu sur le dos, torse nu, sur une couette bleu marine.

Dès qu'il me vit, il se redressa d'un coup et retira les écouteurs de ses oreilles.

— Tout va bien, Ella ?

Je devais être dans un sale état. Des larmes brillaient encore dans mes yeux. Et aussi sûrement une lueur de chagrin.

Je hochai la tête et lui tendis son trousseau.

— J'ai trouvé ça entre les coussins du canapé. J'ai pensé que tu en aurais besoin.

Il se leva, s'approcha et alla refermer la porte derrière moi. Il s'empara des clés et les fourra dans la poche de son short.

— Il s'est passé quelque chose ?

— Pas vraiment. (Je haussai les épaules.) Rien qu'une rupture classique.

— Joel et toi ? (Il fronça les sourcils.) Je... je suis désolé.

Mais il n'en avait pas l'air. Il semblait soulagé. Une tempête de feu se déclencha en moi.

— Ce n'est pas la peine. Ça nous pendait au nez depuis longtemps. (Je caressai le plancher sous mes orteils, comme s'il y avait quelque chose d'intéressant à cet endroit.) Tu le sais.

Il soupira, car notre conversation dut lui revenir en tête.

— En fait, tu m'as aidée à réaliser certaines choses. (Je relevai les yeux pour croiser son regard.) À prendre des décisions nécessaires.

Quinn s'approcha encore de moi, et il était si près que je pouvais voir son pouls battre dans son cou. J'avais envie de toucher sa peau douce et de poser la main sur son ventre plat et ferme.

— Ça va aller ? (Il cala une mèche de mes cheveux derrière mon oreille.) Tu veux en parler ?

— Non, vraiment pas.

C'était la vérité. En plus, sa proximité m'empêchait de garder les idées claires.

— Je vais bien.

— Où est Joel ?

Il coula un regard vers la porte, comme si Joel risquait d'entrer d'une seconde à l'autre.

— Dehors, près du feu, avec une espèce de blonde, répondis-je. Et, avant que tu ne poses la

question, sache que je m'en fiche. Je l'ai pratiquement fourré dans ses bras. Maintenant qu'on n'est plus ensemble, il peut bien faire ce qui lui chante.

— Alors ça veut dire que toi aussi ? dit-il d'une voix profonde, les paupières lourdes.

Je lui répondis par un léger hochement de tête, le seul geste dont j'étais capable.

— J'étais avec lui pour de mauvaises raisons.

Aucun de nous ne bougea, et nous nous contentâmes de nous regarder en silence. Un rayon de lune entra par sa fenêtre et soulignait l'intensité de son regard. Des étincelles vertes et dorées illuminaient ses iris. Il était mal rasé et je m'imaginai aussitôt la sensation de sa peau rugueuse sur la mienne.

Il écarta les doigts, comme s'il ne savait pas quoi en faire. Et je ne voulais rien de moins que de les sentir sur ma taille. Ou dans mes cheveux.

— Pourquoi... commença-t-il, puis il déglutit. Pourquoi tu es montée, Ella ?

— Je te l'ai dit, marmonnai-je. Pour te rendre tes clés.

— Tu aurais pu les donner à un des gars. (Il se pencha en avant et sa chaleur corporelle m'enveloppa.) Pourquoi tu es montée, Ella ?

— Parce que, murmurai-je.

Je tendis la main et passai mon pouce sur sa lèvre inférieure. Je ne savais plus ce que je faisais, seulement que je désespérais de le toucher.

Un grognement étouffé monta dans sa gorge et, tout à coup, il me plaqua contre la porte.

— Dis-moi pourquoi.

— Je... je ne sais pas.

Soudain, j'avais peur. Peur du désir que j'éprouvais pour lui, et du risque que j'avais pris en venant ici. Je faisais preuve d'une imprudence qui ne me ressemblait pas. Je venais de rompre avec mon copain, et voilà que je me retrouvais juste après dans la chambre d'un autre garçon.

Quinn entrelaça nos doigts.

— Si, tu le sais.

Sa voix bourrue et le contact de sa main me firent un effet enivrant. Du bout des doigts, il dessinait de petits cercles indolents sur ma paume.

— C'est parce que... tu me plais, Quinn.

— Je te plais, répéta-t-il.

Il inséra un genou entre mes jambes pour me clouer sur place. Puis il leva mes mains au-dessus de ma tête et les plaqua contre la porte.

Je me sentais vulnérable, exposée, complètement électrisée.

Il plongea ses lèvres vers ma clavicule.

— Quoi d'autre ?

Ses lèvres et son nez dans mon cou, puis près de mon lobe, m'empêchaient de me concentrer.

— Dis-moi, murmura-t-il à mon oreille.

— Et... (Je réprimai un gémissement.) Et je n'arrête pas de penser à toi.

— Je pense à toi aussi.

Il posa les lèvres au creux de mon cou et un courant électrique vibra entre mes jambes. Il m'embrassa et je sentis l'excitation que j'avais provoquée chez lui. L'instant était grisant.

— Tu sens délicieusement bon, Ella.

Je fondis sur place comme de la cire chaude.

— Dis-moi ce dont tu as envie, murmura-t-il d'une voix rauque contre mes cheveux.

Puis je sentis sa langue humide lécher mon lobe. Cette fois, je ne pus retenir un gémissement.

De toi, avais-je envie de répondre. J'ai envie de toi.

QUINN

Cette fille me rendait complètement marteau. J'avais envie de m'enfoncer en elle, de m'y perdre pendant des jours entiers. Elle avait rompu avec Joel. Et ensuite elle était venue tout droit dans ma chambre.

Mais je n'étais pas la solution. J'étais le problème. Un sacré problème.

Comment pouvais-je rendre quelqu'un heureux si je n'étais même pas capable de vivre avec ma propre conscience ?

Au bout d'un moment, elle commencerait à me détester. Comme je me détestais moi-même.

Elle émettait des petits bruits sexy du fond de sa gorge et collait ses lèvres sur les miennes. Elle me rendait fou. Je ne me souvenais pas de la dernière fois que j'avais éprouvé un tel désir pour quelqu'un. Peut-être jamais.

Je maintenais toujours ses mains contre la porte et je sentais sa poitrine remonter contre mon torse. Je voulais la déshabiller et passer ma langue sur son corps. Goûter sa peau, partout, jusqu'au lever du soleil.

— Quinn, dit-elle dans un souffle contre mes cheveux. Il faut... je veux... *s'il te plaît*.

Je m'écartai pour la regarder. Je lus du désespoir dans ses yeux. Elle avait autant envie de moi que moi d'elle. Je relâchai ses mains et saisis son visage entre les miennes.

— Je ne vais pas t'embrasser, Ella. Pas ce soir.

Elle s'affaissa contre moi et posa son front sur mon épaule.

— T'embrasser, ce serait trop facile... murmurai-je dans son oreille. Et tu n'es pas le genre de fille avec qui je veux céder à la facilité.

— J'ai compris, d'accord ? Tu ne sors avec personne. Je me souviens de... de ce que tu as dit.

Elle avait prononcé ces mots contre mon épaule, mais elle releva la tête et croisa mon regard. Je

décelai dans le sien une lueur de détermination.

— Je le savais en montant ici. Et je me contenterai de ce qui arrivera.

Elle était en train de me dire qu'elle était d'accord pour n'être qu'une simple aventure, une passade, un coup d'un soir. Mais pas moi ! Cette fille représentait bien plus que ça. Elle avait besoin que quelqu'un lui donne *tout*.

Et moi, j'en étais incapable. Je n'étais pas assez bien pour elle, pas assez fort pour lui donner quoi que ce soit de plus.

— C'est ce que tu penses ? Tu penses que quelqu'un d'aussi incroyable que toi ne mérite pas tout mon temps ?

Je m'écartai du mur et m'assis brutalement au bord de mon lit.

— Je ne sors pas avec des filles parce que... je ne peux pas... je ne suis pas...

Elle ouvrait de grands yeux brillants.

— À cause de cette fille, sur le parking de chez Zach ?

Je me redressai d'un coup. Nous avait-elle espionnés, Amber et moi ?

C'était le coup de fouet qu'il me fallait.

— Oui et non. Pas parce que je veux être avec elle. Mais elle fait partie de mon passé, et c'est un passé que j'aimerais oublier, répondis-je. Et le fait que tu parles d'elle me rappelle pourquoi je ne dois pas *recommencer*.

Elle s'agenouilla devant moi.

— Recommencer quoi ?

Je ne répondis pas. Je ne comptais pas m'engager sur ce terrain avec elle. Ni avec personne. J'étais déjà allé trop loin dans mes confessions.

— Je suis désolée, je ne voulais pas me montrer indiscreète. J'essaie seulement de te comprendre.

Quelqu'un m'avait-il dit ça auparavant ? Quelqu'un avait-il déjà pris le temps de se préoccuper de moi ?

— Écoute, je n'ai jamais fait ça avant, reprit-elle en nous désignant d'un geste de la main. Je n'ai jamais été aussi téméraire. Je suis là en train de me jeter sur toi et tu n'as même pas envie de moi. Je dois avoir l'air ridicule.

Elle se releva et serra les poings. Ses mains tremblaient.

Et elle n'aurait pas pu se tromper davantage.

— Tu crois que je ne veux pas de toi ?

Je tendis la main pour l'attirer vers moi. J'agrippai ses fesses fermes et je penchai la tête pour la poser sur son ventre. Elle fourra ses doigts dans mes cheveux et je sentis sa respiration saccadée contre mon cou.

— Si je t'embrasse, Ella, je serai incapable de m'arrêter. J'aurai envie d'aller plus loin et je ne peux pas me le permettre. Je ne suis pas... C'est... c'est impossible.

Je la sentis frissonner, puis ses doigts disparurent de mes cheveux.

— Je ne te connais pas très bien, Quinn. Mais j'aimerais beaucoup.

Elle prit mon menton dans sa main et me força à lever la tête.

— Je ne sais pas pourquoi tu luttas autant. Bon sang, je t'ai tellement facilité les choses ! (Elle pencha la tête vers moi et son souffle chaud effleura mes lèvres.) Pour ce que ça vaut, je pense que tu es quelqu'un d'épatant.

Ma poitrine se serra et je me mordis la lèvre pour contenir mes émotions.

Elle recula, pivota et se dirigea vers la porte.

Et, le pire de tout, c'est que je la laissai partir.

Nous étions à la veille du *spring break* et, ce soir-là, je m'étais portée volontaire pour travailler à la hotline. Au petit matin, je prendrais la route pour passer le long week-end chez moi. Les lignes sonnaient sans répit, comme je m'en doutais en cette veille de vacances.

La hotline m'aidait à ne pas penser à Quinn et à ce qu'il m'avait dit la semaine passée. Avery avait trouvé cavalier de sa part de me repousser s'il savait qu'il était paumé. C'étaient ses mots, pas les miens. Elle avait réagi plus ou moins de la même manière quand elle avait commencé à en pincer pour Bennett, à l'automne dernier. Son avis était appréciable, mais il n'atténuait en rien mon désir pour lui et mon envie de le voir.

Pour compliquer encore un peu les choses, je me rendais compte que Joel ne me manquait pas tant que ça. Je l'avais déjà aperçu sur le campus en compagnie de plusieurs filles différentes. Comme si, libéré de ses chaînes, il s'était empressé de se jeter à corps perdu dans sa vie de célibataire. Il était libre désormais, et bien décidé à en profiter.

C'était curieux de ne plus avoir d'excuse pour me rendre à la fraternité. Tracey m'avait appelée pour savoir ce qui s'était passé entre Joel et moi, et j'avais été tentée de lui poser des questions sur Quinn. De cracher le morceau et voir ce qu'elle pouvait me dire sur lui. J'avais également envisagé de me pointer à ses matchs, mais je ne voulais pas avoir l'air de le harceler.

Une étudiante bénévole du nom de Lizzy poussa un soupir exaspéré de l'autre côté du couloir.

— Tout le monde me raccroche au nez ce soir ; c'est pareil pour vous ?

— Non, pas pour l'instant. Mais c'est bientôt le *spring break*, alors rien d'étonnant, dis-je.

Steve, un autre bénévole, était en ligne. Parfois, au moment décisif, les gens avaient trop peur de parler et préféraient raccrocher. C'était frustrant des deux côtés.

J'eus à peine le temps d'aller au bout de mes pensées que le voyant lumineux s'alluma de nouveau.

— Prévention suicide, Gabriella à l'appareil.

— Je commençais à croire que tu ne travaillais pas ce soir, Gabby.

Mon cœur bondit dans ma gorge.

— Daniel.

Avait-il raccroché au nez des autres interlocuteurs jusqu'à tomber sur moi ?

Je déglutis plusieurs fois de suite avant de répondre :

— C'est difficile pour toi, ce soir ?

— Comment tu as deviné ?

— Je pense que tu ne perdrais pas ton temps au téléphone avec moi si ce n'était pas le cas.

Je tentai une pointe d'humour, mais je n'étais pas certaine qu'il apprécie. Jusque-là, il s'était montré imprévisible.

— C'est vrai. Mais j'aime bien parler avec toi, Gabby. Tu me donnes l'impression...

— L'impression de... ?

Je ne comprenais pas pourquoi j'étais suspendue au moindre mot de ce type. Il faisait ressortir une sorte d'instinct protecteur chez moi.

Un long silence. Cette fois, je percevais le bruit du vent en arrière-fond, ainsi que des voitures qui passaient.

— L'impression d'avoir de l'importance.

— Oh, Daniel.

Une émotion que je n'aurais su nommer gonfla dans ma poitrine et je m'efforçai de ne pas la laisser transparaître dans ma voix. Je me demandais si Christopher avait eu l'impression de ne pas avoir d'importance. Lui avais-je suffisamment répété celle qu'il avait pour moi ? Je savais d'expérience que les « et si » étaient vains et qu'un foyer aimant ne protégeait pas forcément des actes suicidaires.

Christopher s'était peut-être senti perdu au milieu de l'énergie et de la vigueur qui caractérisaient notre famille. Il était le frère calme et songeur qui passait beaucoup de temps seul dans sa chambre.

Mais il aurait pu être crucial pour Christopher de se sentir aimé avant de décider qu'il était prêt à mourir.

— Gabby ?

— Je suis là, répondis-je. (Mince, je ne voulais pas qu'il pense que je l'avais abandonné.) Ce que tu viens de dire m'a... émue.

Je perçus sa respiration hachée.

— Je suis persuadée que tu es important, Daniel, aux yeux de nombreuses personnes.

J'entendis un klaxon et je me le représentai assis dans un parc ou peut-être garé sur le bord de la route.

— Et aux miens.

— Comment pourrais-je avoir de l'importance à *tes* yeux ? demanda-t-il d'un ton ténu. Je ne suis

qu'une voix au bout du fil.

— Tu es bien plus que ça, Daniel, répliquai-je. Tu ne comprends pas que, chaque fois que tu as raccroché, je me suis demandé pendant des jours si tu allais bien ?

— Vraiment ?

On aurait dit qu'il cherchait de l'air.

— Bien sûr que oui. Certes, c'est mon boulot. Mais j'ai aussi des sentiments.

— Oh. (Il paraissait maintenant incrédule.) Oui... oui, bien sûr que oui.

N'avait-il donc personne dans sa vie pour lui dire qu'il était important ?

Mon supérieur apparut sur le seuil pour vérifier si j'avais besoin d'aide. Au début du semestre, il avait pris l'habitude de rester dans la pièce, et au fil du temps il m'avait laissé plus d'indépendance et de responsabilités. Je lui fis signe du pouce que tout allait bien et me concentra de nouveau sur Daniel.

— Est-ce qu'il y a un sujet dont tu aimerais parler, Daniel ? demandai-je en espérant qu'il se sente suffisamment en confiance pour se livrer à moi.

— Je... heu, peut-être. Je ne sais pas.

— On pourrait commencer doucement. À propos de cette fameuse nuit. La nuit de l'accident, dis-je, craignant que ma voix paraisse plus nerveuse que rassurante. Enfin, si tu te sens prêt à en parler.

— Je... je crois que oui.

— Alors je suis là. Tu peux te fier à moi.

Je serrais les doigts si fort que j'avais déformé mon gobelet en plastique.

— On était allés à une soirée.

Il poussa un long soupir. Comme s'il se préparait à ouvrir son âme.

— J'étais le chauffeur désigné et je conduisais mon meilleur ami et sa copine.

Je tentai de me le représenter. Je me demandai aussi pourquoi il n'avait pas emmené sa petite amie à lui, lors de cette sortie. Est-ce qu'il traînait souvent rien qu'avec ces deux-là ? Est-ce qu'il tenait la chandelle ?

— Ce soir-là, mon copain s'était mal comporté avec sa petite amie. Ils venaient de se disputer. Et, ce qu'il ne savait pas, c'est que j'en pinçais pour elle. J'en pinçais sévère.

Il avait prononcé la dernière phrase dans un murmure. Voilà qui répondait à ma question.

— Et elle le savait. Je pense même qu'elle en jouait. Elle et moi avions échangé des regards toute la soirée. Je pensais que c'était quelque chose d'intime, mais, après coup, je me suis demandé si elle ne cherchait pas simplement à le rendre jaloux.

— Pourquoi aurait-elle fait ça ?

— C'était un sacré dragueur et, cette nuit-là, il était dans son élément. Toutes les filles l'adoraient et auraient voulu tenter leur chance avec lui. Il aimait sa copine, mais j'avais remarqué qu'il commençait à s'ennuyer. (Il soupira.) C'était toujours le même schéma avec lui.

Mon cœur martelait mes côtes. Même si je n'avais jamais entendu cette histoire auparavant, elle

me rappelait quelque chose.

— Comment sais-tu qu'elle n'avait pas de sentiments pour toi ?

— Je n'en étais pas sûr. Seulement, je connaissais l'effet que Bas... heu, que mon meilleur ami avait sur la gent féminine.

Bas. Le début d'un prénom ou d'un surnom. Il avait choisi de taire les noms. Et je pouvais le comprendre, alors je n'insistai pas. C'était son histoire et il la racontait comme il l'entendait.

— En quoi étais-tu différent de ton meilleur ami ?

— J'étais plus calme, plus introverti. Lui, c'était le roi de la fête.

Sa manière de se décrire lui-même m'évoquait quelque chose. Ou quelqu'un d'autre. Je chassai cette impression de familiarité pour écouter son récit.

— Mon meilleur ami s'est pris une cuite, et sa copine et moi on l'a installé sur la banquette arrière de la voiture, où il s'est évanoui.

Je l'entendis renifler et je me demandai quel flot d'émotions le traversait à cet instant.

— Les derniers mots qu'il m'a dits sont : « Je... je t'aime, mec. »

Un gémissement s'échappa des lèvres de Daniel et un frisson me parcourut la colonne. Je dus m'étirer le dos pour pouvoir apaiser la crainte sourde qui s'emparait de moi.

Puis Daniel laissa tout sortir – comme une plaie qui se rouvre et se remet à saigner – tout en sanglotant dans le combiné. Je gardai le silence, pour lui donner le temps de reprendre le contrôle de ses émotions. Parfois, le son semblait étouffé, comme s'il éloignait le téléphone ou posait la main sur le micro.

Je savais par expérience que les larmes pouvaient s'avérer salutaires, purifiantes, apaisantes. J'en avais versé des litres à la mort de Christopher, le genre de crise qui vous coupe le souffle. Je n'aurais jamais pu m'en sortir sans en passer par cet enfer – c'était la seule issue.

Daniel finit par reprendre ses esprits.

— Je... je suis désolé.

— Tu n'as absolument aucune honte à avoir.

— J'avais oublié qu'il m'avait dit ça, reprit Daniel d'une voix éraillée. Tu crois qu'il savait ?

— Qu'il allait mourir ? fis-je d'une voix pensive. Certaines personnes croient à ça. Mais je ne suis pas sûre.

Un silence confortable s'installa entre nous et j'attendis qu'il reprenne la parole :

— Sa copine était à l'avant avec moi tandis que lui était allongé à l'arrière. Sur le chemin du retour, elle a posé sa main sur la mienne. (Il marqua une pause, peut-être pour rejouer cet instant dans sa mémoire.) J'avais les paumes moites et le cœur qui battait la chamade. Mince, j'étais accro.

Je visualisai la scène dans ma tête, je m'imaginai ce qu'on devait ressentir en voyant la personne qui vous plaît vous répondre et vous manifester à son tour son attirance. Même si le moment était mal choisi, ça n'empêchait pas les sentiments d'être réels.

— Tu as dit que ton ami était endormi à l'arrière. C'est donc qu'elle n'a pas fait ça uniquement pour jouer un rôle et le rendre jaloux... pas à ce moment-là, en tout cas.

Il ne dit rien pendant un long moment, certainement pour réfléchir à ce que je venais de dire.

— À moins qu'elle n'ait simplement décidé de poser les bases de son piège pour plus tard, répliqua-t-il.

Il avait érigé des murs autour de lui et ne laissait aucune pensée positive s'infiltrer à l'intérieur. La seule chose qu'il tenait pour acquise, c'est qu'il était mauvais, qu'il avait fait une erreur, qu'il avait été en dessous de tout.

— Tu as l'air absolument persuadé qu'elle n'a pas pu t'aimer pour *toi*, pour ce que tu étais. Je me trompe ?

Je retins mon souffle. Putain, c'était une question piège.

J'étais en train de vider mon cœur auprès d'une étrangère, et elle me posait la question que je refusais de me poser à moi-même. Comme si je ne le méritais même pas.

Comment cette inconnue avait-elle pu mettre le doigt sur ma vraie nature, quand personne de mon entourage n'y parvenait plus depuis un bon bout de temps ?

Peut-être si l'on exceptait Ella. Nous étions irrésistiblement attirés l'un par l'autre. C'était naturel, hypnotique, magique. Ella possédait le même ton apaisant que Gabby, comme si je pouvais tout lui dire. Sauf que, si je lui disais tout, elle me détesterait. Quant à Gabby, elle était précisément qualifiée pour ça.

— Je... je ne sais pas. C'est ce que je me suis demandé tout ce temps.

Je repensai aux paroles d'Amber sur le parking, l'autre soir. Elle avait dit chercher à me récupérer. Et moi, je pensais qu'elle venait seulement me prendre la tête.

— Je crois que j'ai toujours eu l'impression d'être une contrainte ou une charge pour les gens, finis-je par dire.

— C'est pour ça que tu as aussi peu d'estime pour toi-même ? demanda-t-elle d'une voix douce.

Comment pouvait-elle percer à jour mes secrets les plus profonds ?

— Peut-être.

Elle avait pratiquement mis dans le mille. Je songeai immédiatement à mes parents et peut-être même à Sebastian. Je ne l'affrontais jamais ; je me contentais de le vénérer.

Il possédait tout ce que je n'avais pas. Il était tout ce que je n'étais pas.

Peut-être que, au fond de moi, j'étais heureux qu'il soit mort.

— Je pense seulement... je sais...

J'éprouvai toutes les peines du monde à aligner ces mots d'une violence ahurissante. Pouvais-je seulement les exprimer à voix haute ?

— Peut-être que j'aurais été capable de tout pour être avec elle cette nuit-là. Est-ce que je... Et si je... l'avais tué intentionnellement ?

Je suis désolé, Sebastian. Ce n'est pas ce que je voulais dire. C'était un tel foutoir dans ma tête ! Merde, merde et MERDE !

J'entendis Gabby prendre une profonde inspiration.

— Est-ce que tu penses honnêtement ce que tu viens de dire, Daniel ?

— J'en sais rien, murmurai-je. Non, ce n'est pas vrai, je le sais. Et la réponse est... non. Du moins pas consciemment.

— Bien sûr que non, Daniel.

Elle y avait mis une énergie telle que je fus presque tenté de la croire.

— En plus, le penser et le faire sont deux choses bien différentes. Peut-être voulais-tu qu'il disparaisse pendant un temps, pour tenter ta chance avec cette fille. Mais tu ne souhaitais pas sa mort.

— Oui, d'accord.

Je me laissai absorber par le fil de mes pensées pendant un long moment. Et elle n'insista pas.

Jusqu'à ce que je finisse par répéter :

— Oui, d'accord.

— Alors, comment s'est finie votre nuit ? demanda-t-elle. Ton meilleur ami était sur la banquette arrière et la fille pour qui tu en pinçais te tenait la main à l'avant.

— Je me suis laissé distraire. Par elle, et par mes propres pensées. Je n'arrêtais pas de me dire qu'il pouvait se réveiller d'une minute à l'autre et voir que j'étais en train de le trahir.

Je partageais ce que je n'avais jamais, jamais formulé à voix haute.

— J'aurais dû refuser, lâcher sa main. Lui dire de rompre d'abord avec Sebastian.

Je songeai à Ella et moi. À notre rapprochement. Je m'étais fait la promesse de ne pas franchir cette limite une nouvelle fois, avec la ferme intention de m'y tenir. Même au sous-sol, alors que je mourais d'envie de la toucher.

Mais elle avait rompu avec son petit copain, elle était montée dans ma chambre et m'avait mis au pied du mur. Je n'avais plus d'excuse. Il n'y avait plus qu'Ella et moi, libres d'agir et de laisser nos sentiments s'exprimer. Et je l'avais rejetée. Parce que malgré tout, quelque part au fond de moi, j'étais persuadé qu'aucune fille ne pourrait m'aimer réellement pour celui que j'étais. Pour ma personne *tout entière*.

— Que s'est-il passé ensuite ?

Gabby m'arracha à mon apitoiement.

— Je ne sais pas exactement. Aujourd'hui, les détails restent flous. Il y avait un camion sur la voie d'à côté qui roulait lentement. J'ai dû dévier et dépasser la ligne blanche. On s'est accrochés sur le côté. J'ai perdu le contrôle de la voiture et on est partis en tête-à-queue.

Je fermai les yeux en revivant la scène. L'impact. Le son de l'acier broyé, le fracas du verre. Le volant qui m'échappe. Les cris d'Amber.

— Mon meilleur ami a été éjecté par la vitre arrière. Mon airbag s'est ouvert et sa copine... elle s'est écrasée contre le tableau de bord, mais sa ceinture de sécurité l'a sauvée.

— C'était donc bien un accident, déclara-t-elle très calmement.

Je sentis la colère monter, mais sans pour autant me consumer cette fois-ci.

— J'ai été imprudent, je n'ai pas fait attention, et mon meilleur ami en a payé le prix de sa vie.

Je me pris la tête entre les mains et me mis à osciller d'avant en arrière.

— Il est mort et moi je suis toujours en vie.

— Et c'est presque ce qui est le plus dur à supporter, dit-elle avec une empathie non feinte. Je le sais.

Elle paraissait sincère, comme si elle était passée par là elle aussi et qu'elle en portait le poids au quotidien.

— Qu'est-il arrivé au conducteur du camion ?

— Il a survécu.

J'omis délibérément de préciser que mes parents avaient acheté son silence.

J'avais tant partagé avec elle ce soir... Pourquoi cette information était-elle si difficile pour moi à divulguer ?

Parce que c'était humiliant, voilà pourquoi.

Le conducteur du camion s'était lui aussi montré vague sur les détails... incapable de dire qui avait empiété sur la voie de qui. Mais mes parents s'en étaient mêlés. Ils avaient parlé à la police, à la famille de Sebastian, au conducteur, qu'ils avaient payé pour étouffer gentiment l'affaire. Comme s'il ne s'était jamais rien passé.

Sauf qu'une personne avait disparu à tout jamais.

Et une autre était brisée, perdue, probablement pour toujours.

J'aurais dû hurler à l'injustice et me rendre à la police. Amber elle-même avait rejeté la responsabilité sur moi. En larmes au-dessus du corps de Sebastian sur le côté de la route, une énorme bosse sur le front, elle m'avait demandé pourquoi je n'avais pas vu le camion plus tôt.

Cette vision ne me quitterait jamais. On aurait dit qu'elle avait été gravée dans les flammes sous mes paupières. Submergé par la culpabilité, j'avais vomi dans l'herbe à côté de la couche de verre brisé.

Mais, deux nuits plus tard, mon père était entré dans ma chambre, m'avait collé une bonne gifle et m'avait ordonné de me reprendre, de ne pas ruiner ma vie ni ses chances de candidature aux élections. Il m'avait dit que le conducteur du camion avait accepté un arrangement et fiché le camp hors de la ville, que les parents de Sebastian avaient admis que c'était pour le mieux et qu'ils voulaient laisser tout ça derrière eux.

Ils ne m'avaient jamais tenu pour responsable et ne le feraient jamais. Le chauffeur avait endossé toute la responsabilité.

N'avait-il pas réalisé que, en l'achetant, il ne faisait que confirmer ma culpabilité ? Moi, son seul enfant. Pour moi, ça revenait à dire : *Tu n'es qu'une merde. Je n'ai pas confiance en toi. Je vais payer quelqu'un pour m'assurer que cette histoire reste secrète – que ta vraie personnalité reste secrète.*

Le jour suivant, ma tante Gabby était venue alors que je continuais à me barricader dans ma chambre. J'avais entendu la dispute étouffée entre elle et ma mère à travers la porte. Elle avait dit à sa sœur que je méritais mieux. Et celle-ci l'avait mise à la porte.

Depuis, leur relation, qui avait toujours été tendue, s'était encore détériorée. Ma mère et ma tante étaient aussi différentes que le jour et la nuit et, parfois, quand j'étais allongé dans mon lit, je regrettais d'être né dans ma famille plutôt que dans celle de Gabby.

— Qu'est-ce qui te fait tenir, Daniel ? demanda Gabby d'une voix songeuse et lointaine. Tu n'as pas mis fin à tes jours, et j'en suis ravie. Alors qu'est-ce qui fait pour toi que la vie vaut la peine d'être vécue ?

— Je... je ne sais pas.

Je songai à mes efforts pour essayer de me racheter aux yeux des parents de Sebastian. Mon application à y parvenir avait remplacé mon désir de réussir dans l'intérêt de mes parents.

— *Des fois...* enfin, disons plutôt *depuis tout ce temps*, j'ai essayé de rester en vie pour ses parents.

— Les parents de ton meilleur ami ? demanda-t-elle, incrédule.

— Oui, pour... Enfin, j'imagine que je fais ça pour qu'ils aient quelqu'un de qui s'occuper. Pour ne pas les abandonner à mon tour.

— Oh, Daniel, c'est vraiment... altruiste et désintéressé.

— Altruiste ? Je... je ressens une culpabilité telle que c'est le moins que je puisse faire. Mais ça ne répond pas vraiment à ta question. Ce n'est sûrement pas ça qui donne de la valeur à ma vie. Je ne sais même plus ce qui fait que ma vie vaut encore la peine d'être vécue.

— J'espère que quand tu l'auras découvert tu me rappelleras pour me le dire, déclara-t-elle, comme si elle voulait que je lui fasse une promesse.

Peut-être que, dans sa tête, c'était une promesse pour me garder en vie. Quoi qu'il en soit, pour la première fois depuis longtemps, c'était une promesse que j'étais bien décidé à tenir.

Elle me communiqua les noms de deux psychologues du quartier. Elle me demanda de fixer au moins un rendez-vous avec l'un d'entre eux. Je n'étais pas certain de le faire, mais je notai l'information malgré tout.

— Oh, Daniel ? reprit-elle. Merci.

— Pourquoi ?

— Pour avoir partagé ça avec moi. C'est un privilège.

Le nœud coulant autour de ma gorge semblait s'être desserré. Je fus même capable de prendre quelques profondes inspirations. Après tout, peut-être que mon retour à la maison pour le *spring break* serait supportable.

Ouais, c'est ça. Je ferais aussi bien d'enregistrer le numéro de Gabby dans les raccourcis de mon

téléphone.

J'allumai la lumière dans le garage de mes parents et inspirai profondément. J'aimais cette odeur par-dessus tout – si l'on exceptait un certain mystérieux parfum d'amande. C'était un mélange d'huile, de métal et de peinture... Mince alors, ça m'avait manqué.

Je fis quelques pas à l'intérieur et je saisis le bord du drap qui recouvrait et protégeait l'une de mes meilleures réalisations. Je tirai doucement le tissu sur le pare-chocs et mon souffle se bloqua au fond de ma gorge. C'était une véritable beauté et c'était moi qui l'avais restaurée.

Et je n'avais pas posé les yeux dessus depuis bien trop longtemps.

Je m'accroupis, ramassai le pot de peinture près de la roue arrière et retirai la couche de poussière sur le couvercle. J'avais eu de grands projets pour elle. Si j'avais poursuivi la rénovation ces deux dernières années, aujourd'hui j'aurais été en mesure de faire de sacrées virées avec elle.

Mais, après l'accident, il me semblait simplement déplacé de remettre à neuf le genre d'engin qui avait contribué à la mort de mon meilleur ami. Et d'y trouver une sorte de réconfort. Je n'avais qu'une image en tête, celle de Bastian allongé dans les débris sur le côté de la route. Mes envies de rénovation quelles qu'elles soient, mais en particulier de voitures, avaient été totalement annihilées, comme si on avait soufflé sur la flamme de ma passion.

Pourtant maintenant, debout dans le garage, j'étais incapable de réprimer ce sentiment qui gonflait dans ma poitrine, de le contenir plus longtemps sans qu'il me consume, qu'il pénètre ma peau, imprègne mes os et afflue dans mes veines.

Tout ce temps, j'avais été terrorisé, terrifié à l'idée que ce sentiment puisse souiller la mémoire de Bastian et me déshonorer.

À la place, il me tuait à petit feu. Je dépérissais jusqu'à ne devenir qu'une coquille vide.

Je remontai mes manches et m'emparai du tournevis sur l'établi. Je laissai une émotion singulière s'emparer de moi, si puissante que je sentis les larmes me brûler les yeux.

Je ne pris même pas la peine de les refouler. Je savais que je devais faire ce premier pas.

Dans un seul but : *survivre*.

ELLA

Au cours de ces deux derniers jours, j'avais passé mon temps à aider ma mère à préparer la maison en vue du dîner du samedi. Les festivités avaient toujours lieu en famille la veille de Pâques, car mes parents estimaient que le dimanche devait être réservé à l'église et à la famille très proche. Le lapin de Pâques ne figurait plus dans nos traditions, mais notre table regorgeait de nourriture et de douceurs.

Les liens étroits qui unissaient les membres de ma famille étaient l'une des raisons qui m'avaient poussée à quitter la maison pour emménager avec Avery. Ou devrais-je dire les liens *trop étroits* qui nous unissaient. Du genre qui ne laisse aucune intimité. Mes parents avaient toujours nourri de grandes ambitions pour leurs enfants. Voilà pourquoi je ne comprenais pas comment Christopher avait pu nous échapper dans la plus grande ignorance. Nous étions très impliqués dans la vie des uns et des autres.

Mon père avait admis être parfois en proie à des épisodes de dépression. J'aurais préféré qu'il mette sa fierté de côté pour se confesser plus tôt. Peut-être qu'alors Christopher se serait senti moins seul. À en juger par le journal intime que j'avais retrouvé après sa mort, il était déprimé depuis un long moment. Il avait l'impression de ne pas trouver sa place dans la famille. La seule chose qui avait plus ou moins réussi à le sauver de ses idées noires, c'était le football, parce qu'il avait trouvé un domaine dans lequel il était doué.

Mes parents avaient changé depuis sa mort. Surtout mon père. Il se montrait plus silencieux, introspectif et protecteur avec nous.

J'avais entrepris des études de psychologie en partie dans le but de comprendre pourquoi mon frère avait mis fin à ses jours. Et, en cours de route, ça m'avait permis d'aider ma famille à se reconstruire. Pour autant qu'une famille puisse se remettre de la disparition définitive de l'un de ses membres.

Ce matin précédant Pâques, j’aidais ma mère à préparer le dîner. Nous confectionnions tous les accompagnements polonais traditionnels – la choucroute et les saucisses *kielbasa*, le chou et les nouilles. Chaque année, ma mère préparait des pirojkis elle-même en roulant la pâte sur la table de la cuisine. L’une de mes missions était d’ajouter de la farine tant que la consistance paraissait trop humide. Puis, ensuite, de découper la pâte avec un verre avant de former de petits coussinets appétissants.

C’était notre routine et, certains jours, nous nous acquittions de nos tâches en silence. Aujourd’hui, ma mère voulait tout savoir de mes cours. Je ne lui avais pas encore appris la nouvelle pour Joel et moi. J’avais seulement précisé qu’il ne viendrait pas dîner car il avait d’autres engagements. Elle n’avait pas insisté et mon père non plus. Peut-être qu’ils avaient compris. Ils m’avaient toujours facilement percée à jour.

Les jumeaux, James et Jason, aidaient mon père au garage à changer l’huile de ma voiture. Mon père insistait pour la contrôler chaque fois que je venais leur rendre visite. C’était sa manière de veiller à ma sécurité.

— Tu emporteras les restes pour Avery, dit ma mère. Et tu lui diras que j’attends bientôt sa visite et celle de son petit ami.

— Oui, maman. Elle m’a déjà dit que ta cuisine lui manquait.

Avery et son frère Adam avaient assisté à chacun de nos dîners de Pâques de ces sept dernières années. Mais, cette fois, ils le fêtaient dans la famille de Bennett. Adam entrait à l’université l’année prochaine et Avery était soulagée de l’avoir à ses côtés pour pouvoir veiller sur lui.

Même si la mère d’Avery s’en sortait mieux en matière de parentalité, elle était encore loin de pouvoir prétendre au titre de mère de l’année. Elle continuait de se mettre à la colle avec des types de toutes sortes, mais au moins, à en croire Adam, elle avait considérablement réduit sa consommation de drogue et d’alcool. Elle avait même réussi à garder un job avec une paie décente.

Deux heures plus tard, deux cents pirojkis aux bords bien soudés attendaient d’être plongés dans l’eau bouillante. Ils étaient farcis de chou, de ricotta, de confiture de prunes et, mes préférés, de purée et de fromage.

Après avoir nettoyé la table et lavé la vaisselle, nous prîmes la direction du restaurant de tante Karina et oncle Roman. L’endroit était bondé et Karina m’avait appelée pour venir récupérer le dessert, ainsi qu’une garniture de sa confection, au cas où ils prendraient du retard.

Le Basia’s Diner vendait des tartes maison, et j’étais soulagée que ma mère ait décidé de ne pas les faire elle-même. À vrai dire, je préférais celles de ma tante, même si ma mère et elle utilisaient la même recette – celle de ma défunte grand-mère Basia, qui leur avait transmis toutes ses connaissances culinaires.

Le restaurant était situé dans la ville voisine, près d’une voie rapide très fréquentée, et je constatai sans surprise que le parking était plein. C’était toujours le cas pendant les fêtes, quand les vacanciers traversaient la ville pour rejoindre leur destination.

Je repérai une voiture familière à l’autre bout du parking. Je n’étais pas calée comme mon père sur le sujet – ou comme *qui nous savons*. La personne à laquelle j’essayais très fort de ne pas penser.

Nous fûmes accueillies par tante Karina dès notre arrivée. Elle portait toujours le même tablier

bleu avec des fleurs violettes brodées qui avait autrefois appartenu à ma grand-mère, et refusait de porter tous ceux que nous lui avions offerts.

— Regardez-moi un peu cette beauté, ma chère nièce !

Tante Karina me serra vigoureusement contre elle pendant que ma mère passait derrière le comptoir pour saluer mon oncle Roman.

— Salut, tatie. (Nos parents étaient si proches qu'elle était presque devenue comme une seconde mère pour moi.) Je rêve de ta tarte à la banane depuis des semaines. Je suis pressée d'en prendre une part.

Elle déposa un baiser au sommet de mon crâne.

— J'ai rajouté une dose de crème fouettée rien que pour toi.

Elle saisit mon visage entre ses mains et me pinça légèrement les joues.

— Comment tu vas ?

Ses yeux bleus me renvoyaient le reflet de moi-même trente ans plus tard.

— Bien, tatie.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus mon épaule pour s'assurer que ma mère ne nous écoutait pas, puis elle murmura :

— Comment ça se passe avec ce garçon ?

Je haussai les épaules.

— Ça va.

Il était presque impossible de mentir à ma tante. Elle avait toujours eu un excellent radar en ce qui concernait les garçons.

— Tu m'en parleras ce soir ?

Je hochai la tête et coulai un regard autour de moi.

— Vous avez beaucoup de monde cet après-midi.

Je parcourus des yeux les banquettes rouge et argent du restaurant, et mon regard se posa sur un client isolé au fond de la salle. Je me tordis le cou pour mieux voir et mes jambes manquèrent de céder sous moi.

Quinn portait une casquette de base-ball noire et un tee-shirt d'un blanc terne maculé de taches sombres – comme s'il avait travaillé dans le jardin ou sur sa voiture. Nos regards se croisèrent quand il releva la tête et il sursauta, manifestement surpris.

Ce devait bien être le dernier endroit où il s'attendait à me voir, au Basia's Diner, en pleine affluence des vacances de Pâques.

Tu m'étonnes. Je partageais son sentiment.

— Ça alors ! m'exclamai-je, plus fort que je n'en avais eu l'intention.

— Qu'y a-t-il, ma chérie ? demanda ma tante en suivant mon regard. Ah, ce beau garçon à la table vingt ? Il vient de temps en temps.

— Je, heu... je le connais, expliquai-je en essayant de dissimuler ma stupeur.

Je n'aurais jamais pu imaginer voir Quinn dans ma ville natale, et encore moins dans le restaurant familial.

— Je reviens.

Je me dirigeai vers Quinn et passai une main dans mes cheveux pour retirer les éventuels résidus de farine. Je me maudis en silence de ne pas m'être changée.

Une tasse de café et une part de tarte à la cerise étaient posées devant lui. En le regardant de plus près, je remarquai qu'il n'avait pas dû se raser depuis plusieurs jours.

— C'est ta tarte préférée ?

Je tentai de contrôler le chevrottement de ma voix.

Il parcourut ma silhouette des yeux, de la tête aux baskets rouges et usées.

— Ici, oui.

— Alors tu es déjà venu ?

Je jetai un regard alentour pour m'assurer que je n'avais pas trop élevé la voix.

— Oui, quelques fois, répondit-il en ajustant sa casquette sur sa tête.

Ses mèches brun-roux bouclaient autour de ses oreilles et je dus me retenir de tendre la main.

— Tu connais les propriétaires ?

— C'est ma famille, dis-je. Le restaurant appartient à mon oncle et ma tante.

— Le monde est petit, hein ? dit-il en observant la salle comme s'il voyait pour la première fois les vieux luminaires et le menu inscrit sur le tableau noir, et un déclic parut se faire dans sa tête.

Peut-être que Joel avait évoqué mon milieu familial auprès de ses camarades.

— Comme tu dis, approuvai-je tandis qu'il examinait la cuisine et le personnel. Comment se fait-il qu'on ne se soit jamais croisés ici avant ?

— Bonne question. (Il tourna son regard de braise vers moi et mon cœur s'emballa.) Alors, tu es rentrée chez toi depuis quand ?

— Deux jours, répondis-je. Et toi ?

— Pareil.

Il décrivait de grands cercles sur la table avec la salière, comme s'il essayait de régler une question dans sa tête.

J'entendis ma mère faire claquer sa langue derrière moi. Elle pouvait avertir de sa présence rien qu'en traversant une pièce. Elle portait toujours ses épais cheveux noirs en chignon et arborait une silhouette généreuse. J'avais toujours prié pour avoir sa poitrine, mais pas ses hanches. La nature m'avait gratifiée des deux. Non pas que ma mère fût en surpoids, c'était simplement une femme dans toute sa splendeur.

En tant qu'unique fille d'une famille de garçons, j'avais eu beaucoup de mal à gérer les railleries impitoyables de mes frères concernant mon tour de poitrine. Sauf si quelqu'un d'extérieur s'y essayait : là, ils se montraient protecteurs à l'excès – surtout Christopher. Un jour, il s'était fait tabasser par un dernière année qui avait essayé de me peloter dans les vestiaires après le cours de gym.

— Ma fille chérie, dit ma mère en exagérant le roulement du « r ».

Autrefois, la différence due à nos origines d'Europe de l'Est par rapport aux amis de mes parents me mettait mal à l'aise. Aujourd'hui, je chérissais la singularité de ma famille.

— Qui est ton ami ?

— Quinn, je te présente ma mère. Maman, Quinn est à la fac avec moi. Il joue dans l'équipe de base-ball. Et il est, heu... dans la fraternité de Joel.

— Ravie de te rencontrer, mon cher, annonça ma mère en tendant la main. Les amis de Joel sont nos amis.

Quinn haussa les sourcils et je lui adressai un bref et discret signe de tête.

— Merci, dit-il en se ressaisissant.

Il s'excusa pour son apparence avant d'accepter sa main tendue :

— Pardonnez-moi, j'ai travaillé sur ma voiture toute la matinée et je n'ai pas réussi à nettoyer toute la graisse sous mes ongles.

Ma mère lui adressa un sourire chaleureux. Je sus immédiatement qu'elle appréciait ses bonnes manières.

— Est-ce que ta famille vit dans le coin ?

— Oui, juste à côté, à Jefferson.

— Alors tu rentres pour fêter Pâques en famille ?

Je me retins de pousser ma mère du pied pour son indiscretion, mais il fallait bien admettre que j'étais curieuse d'entendre la réponse.

En plus, ma mère n'aurait eu que faire de mes reproches. Elle adorait s'immiscer dans les affaires des autres. Surtout celles de mes amis. C'est la raison pour laquelle elle avait laissé Avery vivre pratiquement chez nous pendant notre dernière année de lycée. Nous étions tous plongés dans le deuil, et la présence de mon amie nous avait permis de sortir un peu de notre brouillard.

— En fait, mes parents ont dû partir à la dernière minute pour affaires, alors je serai seul avec mon dîner.

Il baissa la tête, une lueur de malaise et d'agacement dans les yeux. Mon cœur se serra.

— Mon père est membre de la Chambre des représentants de la dix-huitième circonscription, donc ils doivent sans cesse assister à des ventes de charité. Cette année, j'ai choisi de ne pas me joindre à eux.

Ma mère me coupa l'herbe sous le pied avant que j'aie pu ouvrir la bouche :

— Dans ce cas, tu vas venir passer les fêtes avec nous.

Quinn devint tout rouge.

— Oh, non, madame, ce n'est pas grave, je vais seulement...

— J'insiste, le coupa ma mère.

Elle avait dû ressentir la même chose que moi. Non pas de la pitié, mais de la tristesse. Quinn était un garçon secret et mystérieux. Fallait-il y voir un lien avec l'engagement politique de ses parents ?

Son enfance n'avait pas dû être facile et les attentes avaient dû être nombreuses, à la fois de la part de ses parents et de celle du public. Les pièces du puzzle commençaient à se mettre en place.

— Heu... marmonna Quinn en m'observant, comme pour chercher mon accord.

— Pourquoi pas ? fis-je en haussant une épaule. En plus, on va rapporter tout un tas de desserts du restaurant.

Il sourit légèrement.

— J'adore leurs tartes.

— Et puis ma mère s'est démenée en cuisine pour nous préparer un véritable festin, ajoutai-je pour essayer de lui vendre l'idée.

Je ne voulais pas qu'il reste seul. Du moins, j'essayai de me convaincre qu'il s'agissait de l'unique raison.

— Je pense que ça va te plaire.

— Bon, d'accord, acquiesça-t-il. Comment faire l'impasse sur la promesse d'un excellent dîner ?

— Alors c'est entendu, conclut ma mère en posant la main sur mon épaule. Que dirais-tu d'accompagner ton ami à la maison ? On se retrouve là-bas.

Elle n'attendit même pas la réponse. Estimant que les détails étaient réglés, elle s'éloigna, fière d'elle. Je poussai un soupir et jetai un coup d'œil à ma tante qui épiait notre conversation depuis le comptoir. Elle m'adressa un bref clin d'œil avant de retourner vers la machine à café.

— Ma mère ne t'a pas vraiment laissé le choix, dis-je en prenant place sur la banquette. Ça te va si je fais la route avec toi ? Sinon, je peux toujours la rattraper sur le parking.

— En fait, je serais même ravi que tu m'accompagnes, avoua-t-il après avoir avalé son dernier morceau de tarte. Ce sera toujours mieux que d'arriver tout seul. J'imagine que tu as une grande famille ?

— Oui, assez, confirmai-je. Désolée si elle t'a mis dans l'embarras. Ça ne te dit peut-être rien d'être entouré de parents chahuteurs et bruyants qui parlent deux langues différentes.

— Non, aucun problème. Je suis seulement surpris, c'est tout. Ma famille est toute petite. Et on ne se réunit plus très souvent, désormais.

C'était une chose que j'avais du mal à imaginer, moi qui étais tellement habituée au joyeux chaos qui régnait dans ma famille !

— Écoute, je suis encore dégoûtant, dit-il en désignant son tee-shirt. Ça t'embête si je passe chez moi pour me changer ?

— Pas du tout.

Mon estomac se noua à la perspective de passer du temps avec Quinn. Et tout ça par le plus grand des hasards.

— Alors tu as finalement trouvé le temps de te remettre à ton hobby ? demandai-je en me rappelant notre conversation concernant la restauration de voitures.

Il pencha la tête pour sortir son portefeuille et un léger sourire flotta sur ses lèvres.

— On peut dire ça.

Quinn déposa un billet de dix dollars sur la table et nous nous dirigeâmes vers la sortie. J'adressai un petit signe de la main à ma tante avant de partir. Je savais déjà qu'elle ne manquerait pas de me questionner dès qu'elle le pourrait.

Je m'installai sur le siège passager de sa voiture et notai la propreté du plancher et du tableau de bord, ainsi que la douceur des sièges en cuir lustrés.

— J'ai l'honneur de monter dans ta voiture de collection. Je vois que tu en prends grand soin.

Une étincelle de fierté s'alluma dans ses yeux tandis qu'il quittait sa place de parking.

— Celle-là, c'est mon bébé.

Je bouclai ma ceinture de sécurité.

— Elle a un petit nom ?

Il lâcha un rire.

— Est-ce que ce n'est pas un peu pathétique de donner un nom à sa voiture ?

— Pas du tout, il faut la baptiser, dis-je en examinant les poignées vintage des portières. Laisse-moi le temps de lui en trouver un.

— Je ne te garantis pas que je m'en servirai, mais propose toujours.

Le visage de Quinn s'illuminait quand il parlait de sa voiture. La légère rougeur sur ses joues le rendait encore plus beau, comme s'il irradiait de l'intérieur.

— Ce sera mon nom à moi.

Son regard sembla s'adoucir.

Quinn était un conducteur prudent. Il gardait une certaine distance avec les autres véhicules et ne leur coupait jamais la route. Je me demandai si c'était lié à l'amour qu'il vouait à sa voiture ou s'il y avait une autre raison. Lui était-il arrivé quelque chose pour l'amener à une telle vigilance ?

Ce n'était pas le seul sujet sur lequel il faisait preuve de prudence, comme l'autre soir où il n'avait pas osé faire le premier pas. Il m'avait expliqué vouloir être certain que les choses n'arrivaient pas entre nous uniquement par facilité. Mais je ne pouvais pas non plus nier le courant qui passait entre nous maintenant ; avec nos jambes à quelques centimètres d'écart sur nos sièges, son regard s'était posé plus d'une fois sur ma cuisse ; sa pomme d'Adam montait et descendait par à-coups.

Je vis ses mains se crispier sur le volant et je remarquai les restes de graisse sous ses ongles. En dehors de ça, ses mains semblaient douces et ses ongles étaient courts et entretenus.

Je me souvenais du contact de ses paumes quand il avait touché mon visage dans sa chambre et ma poitrine se comprima. Je nous imaginai partir en *road trip* tous les deux, moi blottie contre lui avec son bras sur mon épaule et de la musique en fond sonore.

Je m'efforçai de chasser ces pensées et de commencer par apprendre à le connaître. Une occasion se présentait de passer du temps avec lui et j'avais bien l'intention d'en profiter.

— Alors, comment tu vis le fait d’être seul sans tes parents pour les vacances ? demanda-t-elle, le visage tourné vers la fenêtre, et j’eus l’impression qu’elle redoutait de croiser mon regard.

Peut-être craignait-elle de dépasser de nouveau les limites.

Je baissai les yeux sur son genou qui tressautait sans relâche et imitait les battements frénétiques de mon cœur. J’étais seul avec Ella dans ma voiture et une unique pensée m’obsédait : la serrer contre moi et l’embrasser comme un fou. Sa présence me donnait en quelque sorte l’espoir de pouvoir, un jour, éprouver de nouveau de vraies émotions.

Comme si je pouvais me débarrasser de tous mes soucis et les entasser dans un coin.

— Honnêtement ? Ça arrive tout le temps, répondis-je. J’ai l’habitude. Mais ne le répète à personne.

Je la vis froncer les sourcils dans ma vision périphérique.

La mère d’Ella me prenait pour un copain de son petit ami, et, si elle savait toutes les pensées salaces qui me traversaient l’esprit au sujet de sa fille, elle me ferait passer un sale quart d’heure. Avec une mère aussi intimidante, je n’osais même pas imaginer à quoi devait ressembler son père.

Quand j’étais petit, le mien me fichait une trouille d’enfer. Une seule phrase de sa grosse voix suffisait à imposer son autorité. J’avais hâte de terminer la fac et d’être débarrassé de l’influence de leur argent sur mes décisions pour pouvoir mettre les voiles loin d’eux.

J’aurais pu le faire à mes dix-huit ans. J’avais même tout prévu, mais c’est alors que ma vie était devenue un enfer. Sous le choc, en deuil, terrorisé, j’avais pris la décision de faire quelque chose pour Sebastian et ses parents. Les miens ne m’avaient même jamais demandé ce que je fabriquais et pourquoi, ils étaient simplement ravis que j’aie choisi une spécialité prestigieuse à la hauteur d’un fils de politicien.

Au fil des ans, je ne pouvais compter le nombre de fois où on m'avait demandé si j'avais moi aussi, comme mon père, des ambitions politiques. *Plutôt crever.* Je n'avais pas le moindre désir de ressembler à mon paternel.

— Tu as de la famille dans les environs ?

— Mon oncle et ma tante, répondis-je. Mais... c'est une longue histoire.

J'espérais qu'elle saisisrait le message ; je n'avais pas envie de m'étendre sur le sujet.

Elle dut comprendre l'allusion.

— Alors, tu les retapes où, tes voitures ?

Je m'engageai dans la longue allée qui menait chez moi. La taille de la maison était presque embarrassante. Mais ce n'était que la coquille d'un foyer vide. Tout cet espace, toutes ces pièces rien que pour les apparences. J'avais renvoyé la gouvernante chez elle pour le week-end. Inutile qu'elle reste me faire à dîner alors que sa famille l'attendait pour passer les fêtes. En plus, je préférais être seul.

— Je vais te montrer, dis-je en me garant.

Je contournai la voiture pour lui ouvrir la portière.

Ce simple geste parut la surprendre.

— Merci, dit-elle avec un petit sourire.

Elle releva les yeux vers la monstruosité qu'était ma maison.

— Impressionnant.

— Pas vraiment.

Nous entrâmes par la porte du garage sur le côté et j'allumai la lumière.

Des pièces de véhicule jonchaient le vaste sol en ciment. Des parties de moteur que j'avais abandonnées l'autre jour pour réparer les freins de ma voiture, le pot de peinture rouge pomme d'amour et son pinceau. Je m'approchai de la portière passager de mon dernier projet.

— Un jour, je conduirai cette beauté. Je suis dessus depuis des années.

Elle s'agenouilla pour inspecter le pot de peinture.

— Cette couleur est complètement dingue.

— Tu l'as dit. (Je ne pus retenir un sourire.) J'ai enfin trouvé le bon mélange.

Elle passa sa main sur le pare-chocs.

— Où est-ce que tu as appris à restaurer des voitures ?

— Avec mon oncle. Il m'a appris tout ce que je sais, répondis-je en m'assurant que le couvercle du pot était bien fermé.

J'avais prévu de rentrer et de continuer à peindre ce soir, mais mes projets avaient manifestement changé. Et probablement de la seule manière qui pouvait me faire plaisir.

— Il a son propre garage en ville.

— Comment se fait-il qu'il ne t'ait pas déjà enlevé pour travailler avec lui ? demanda-t-elle tandis qu'elle inspectait maintenant mon établi, les bougies et les écrous qui s'y trouvaient, avec un intérêt

qui semblait non feint.

— Ha, je crois qu'il a déjà essayé, répondis-je en déposant le pinceau dans le vidoir. Mais c'est pas vraiment à moi d'en décider, c'est plutôt à ceux qui paient mes études : mes parents.

Je tournai le robinet d'eau chaude et je suivis des yeux la peinture rouge qui s'écoulait dans la bonde.

— À la place, je fais des études pour devenir un homme d'affaires. Comme ça, ils sont contents et ils me laissent tranquille.

Je vis une brève lueur de colère passer dans ses yeux.

— J'espère que tu pourras un jour faire ce que tu aimes.

— Je compte bien m'en assurer, approuvai-je en m'approchant d'elle.

Ella se trouvait dans mon espace sacré, et je mourais d'envie de lui prendre la main pour lui montrer tous mes trésors et mes joujoux. Mais je fourrai mes poings dans mes poches pour me retenir. Elle devait probablement s'ennuyer à mourir ici.

Elle m'observait, l'ombre d'un sourire aux lèvres.

— Pourquoi tu me regardes de cette façon ?

— C'est que... je ne t'ai jamais vu comme ça, dit-elle en reposant une clé anglaise. Tu as des étoiles dans les yeux quand tu parles de voitures. C'est... fascinant.

Je me sentais à nu, découvert, comme si mon âme était exposée. Je me détournai en faisant mine de ranger un tournevis oublié dans un coin, puis je me raclai la gorge.

— Qu'est-ce qu'il y a de si fascinant ?

— Je vois bien que c'est ton plaisir, ta passion... expliqua-t-elle avant de pencher la tête pour m'observer. Peut-être même ta planche de salut.

— Je n'y ai jamais réfléchi sous cet angle, mentis-je.

Bien sûr que j'y avais pensé, un million de fois. Seulement, je ne savais pas que j'étais si facile à décrypter. Seule Ella devait avoir ce pouvoir. Elle voyait en moi, à travers moi. Elle mettait mes passions en lumière. Et elle ne réalisait pas à quel point notre conversation pendant le lavage de voitures m'avait encouragé à reprendre ce projet. À faire preuve de courage. Aussitôt arrivé le dernier jour de cours, mes doigts avaient commencé à me démanger.

— Mais, d'une certaine manière, c'est vrai.

Elle fit un pas vers moi avec une expression déterminée.

— Alors pourquoi ne pas t'y consacrer pour de bon ?

— Je... je ne sais pas, murmurai-je. C'est ce que j'avais prévu... mais tout est parti en vrille.

Je me détournai de nouveau. Tout ça devenait un peu trop réel. Ella, ici, chez moi, dans mon garage, au milieu de toutes les choses que j'aimais... J'espérais qu'elle comprenait que ça puisse faire beaucoup. Il fallait qu'on passe à autre chose.

— Mon père va être comme un gosse en voyant ta voiture, dit-elle. (Je soupirai de soulagement.) C'est un amateur.

— Je serai ravi de la lui montrer, répondis-je en croisant son regard, et je la remerciai en silence

d'avoir changé de sujet.

— Tu entres ? demandai-je en me dirigeant vers la porte.

En la précédant, je tendis la main vers elle et elle s'en empara spontanément. D'un geste naturel, je la guidai dans la cuisine et lui proposai un rafraîchissement.

Je m'appuyai contre le comptoir, une bouteille d'eau à la main. C'était au tour d'Ella de passer sur le gril.

— Alors, comme ça, tu n'as rien dit à tes parents au sujet de Joel ?

— Tu as remarqué, hein ? (Elle pencha la tête, les joues roses.) Je ne me sentais pas prête.

— Je crois que je peux le comprendre.

Ces derniers temps, mes conversations avec mes parents s'étaient réduites à des échanges de banalités.

— Mes parents sont très impliqués dans nos vies, et encore plus depuis... (Elle s'interrompt brutalement et secoua la tête.) Laisse tomber.

— Non, attends. (Je posai la main sur son bras. Elle me donnait l'impression d'avoir besoin de mon soutien.) Depuis quoi ?

— Je ne veux pas plomber l'ambiance.

Elle sourit, mais son sourire n'eut aucun effet sur l'expression de ses yeux.

— J'aimerais savoir.

Je n'avais jamais autant eu envie de la connaître. De la connaître vraiment. Elle était chez moi après tout, elle avait pénétré mon espace intime, et je me sentais aussi vulnérable qu'elle pouvait l'être à cet instant.

— Mon frère Christopher. (Sa voix était douce, comme si elle honorait son prénom.) Il a mis fin à ses jours quand j'étais au lycée.

Je ressentis une profonde déchirure dans les tripes, presque une lacération.

— Mince alors. Je suis désolé, Ella.

— Non, ça va, dit-elle en me fixant. Notre famille a surmonté l'épreuve en se serrant les coudes. Et moi aussi, autant que j'ai pu.

Sans réfléchir, je l'attirai contre moi et la serrai fermement. Elle hésita au début, puis glissa ses bras autour de ma taille. Elle avait la peau douce et chaude et elle sentait l'amande. À cet instant, j'avais l'impression qu'on était tous les deux dans une bulle, à l'abri, protégés, même si c'était moi qui étais censé la réconforter. J'avais moi-même envisagé de mettre un terme à ma vie, et voilà qu'un proche de cette fille était passé à l'acte. Au sens le plus fondamental, nous avions quelque chose en commun. Le deuil, le chagrin, la souffrance. Nous savions tous les deux ce que c'était de perdre un être cher.

Sauf que, dans mon cas, c'était *moi* qui avais tué la personne que j'aimais. Même si on pouvait peut-être considérer ça comme un accident, je restais le principal responsable. Que penserait-elle de moi si elle connaissait la vérité ? Ou si elle découvrait que j'avais voulu mettre fin à mes jours plus de fois que je n'ai de doigts pour les compter ? Est-ce qu'elle me comprendrait, ou bien prendrait-

elle ses jambes à son cou ?

D'un côté, je mourais d'envie de me décharger de mon fardeau et j'espérais que tout se passe pour le mieux. Ici et maintenant, pendant que je la serrais dans mes bras. Mais, en réalité, j'étais une poule mouillée. Je ne pouvais supporter l'idée de la perdre alors que je commençais tout juste à la connaître.

— Mes parents sont très protecteurs avec les jumeaux et moi. Nous avons toujours été une famille unie, mais, depuis cette nuit-là... C'est compréhensible, en fait.

Elle s'écarta pour me regarder.

— C'est une des raisons pour lesquelles je vis avec Avery. La première année, j'ai essayé de rester au dortoir, mais j'étais encore en plein deuil et je cherchais ma voie. Alors je suis revenue. Mais, récemment, j'ai décidé qu'il était temps de retourner vivre à l'école.

Moi non plus, la première année, je n'avais pu vivre nulle part ailleurs. J'avais choisi d'assister à mes cours et de rentrer chez moi me barricader dans ma chambre. Ce n'est qu'après que le père de Bastian m'eut parlé de sa chère fraternité que j'avais décidé de faire des projets plus solides. Si je comptais vivre la vie de son fils, je devais arrêter de dissimuler ma nature et me contenter d'agir comme si j'étais lui – de A à Z. Méthode Coué.

— Tu as peur de leur dire que tu as rompu avec Joel parce que tu ne veux pas les décevoir ?

— Oui, dans un sens, avoua-t-elle.

— Ça aussi, je peux le comprendre.

J'avais l'impression de n'avoir toute ma vie été qu'une immense déception pour mes parents. Rien de ce que je faisais ne suffisait jamais. Alors j'avais essayé de trouver ma voie tout en avançant de manière machinale, sans conviction. Mon père aurait aimé que son fils nourrisse des ambitions politiques. Mais, dès qu'il avait compris, et ce assez tôt, que je n'en avais absolument pas l'intention, il s'était mis à me traiter comme un invité dans sa demeure plutôt que comme un fils.

— Joel connaît ma famille. Mon père était son entraîneur et Joel jouait au foot avec mon frère, déclara-t-elle.

Je commençais à rassembler les pièces du puzzle. Elle avait eu du mal à quitter Joel parce qu'elle avait l'impression de s'éloigner de son frère.

Un peu comme moi j'avais été obligé de rayer Amber de ma vie tant mon cœur saignait chaque fois que je la voyais. Elle me rappelait trop Sebastian.

— Et j'ai réalisé que, si j'étais restée aussi longtemps avec Joel, c'était à cause de ce lien.

Je sentais son souffle chaud contre ma poitrine et mon cœur qui battait à tout rompre à l'intérieur.

— Récemment, j'ai vraiment compris que cette connexion ne suffisait plus.

J'hésitais à lui avouer que je n'appréciais pas Joel, qu'il l'avait trompée, mais elle n'avait pas besoin de se sentir encore plus mal. Il y avait amplement assez de culpabilité dans cette pièce pour une vie entière.

— Merci de m'avoir confié l'histoire de ton frère.

Je la serrai de nouveau, passai mes doigts dans ses cheveux. Je l'entendis retenir son souffle.

— Et de Joel.

Elle resta parfaitement immobile contre moi, les mains agrippées à mes épaules.

— Tu es mieux sans lui, tu sais.

— Ah oui ?

Elle se crispa en attendant ma réponse.

— Bien sûr. (Je l'écartai et lui fis un clin d'œil.) Ça t'embête si je prends une douche rapide avant d'y aller ?

— Je t'en prie, dit-elle en reculant d'un air théâtral exagéré. Tu pues le mécano à plein nez.

— Hé !

Je la rattrapai, la soulevai du sol et Ella partit d'un fou rire communicatif. Je ne pus m'empêcher de sourire jusqu'aux oreilles.

— Assure-toi seulement que mon implacable politicien de père ne t'entende jamais dire ça.

Je la portai jusque sur le seuil de ma chambre. Ella était une petite chose délicate, mais il se trouvait qu'elle possédait une poitrine à damner un saint. Et je rêvais de la voir un jour. Mon avant-bras était pressé juste au-dessous et je m'enjoignis de penser à autre chose avant qu'elle s'aperçoive que cette simple idée pouvait m'exciter.

Je la reposai et j'entrai dans ma chambre pour prendre une chemise et un jean propres dans ma penderie. J'allais faire un petit effort vestimentaire pour ce dîner dans la famille d'Ella.

Je consultai l'heure.

— Je t'aurais bien proposé de te mettre une raclée à Mario Kart, mais on n'a pas le temps.

Ella était en pleine contemplation des romans sur mon étagère.

— Ce sera pour une prochaine fois.

— Je reviens.

J'entrai dans ma salle de bains et refermai la porte derrière moi. Une fois sous la douche, je réalisai que j'avais laissé Ella seule dans ma chambre au milieu de mes affaires personnelles. L'idée qu'elle puisse tomber sur quelque chose que je n'étais pas prêt à lui montrer me fit accélérer la cadence.

Je sortis et me séchai. Ma nudité combinée à la présence d'Ella de l'autre côté de la porte fit affluer tout mon sang dans mon sexe.

N'était-ce pas exactement ce qu'Ella avait espéré, l'autre jour, dans ma chambre à la fraternité ? Si je sortais seulement vêtu de cette serviette, aurait-elle autant envie de moi que ce jour-là ?

Je ne m'étais pas senti prêt à franchir le cap et à tenter le moindre geste, mais aujourd'hui notre relation me paraissait plus intime. Elle s'était confiée à moi, elle m'avait fait suffisamment confiance pour me dévoiler sa vulnérabilité. Je me sentais plus proche d'elle, voire plus attiré par elle si c'était possible. Et, si je ne mettais pas un terme immédiatement à ce flot de pensées, j'allais sortir d'ici avec une gaule d'enfer.

D'une certaine manière, sa présence à mes côtés me procurait une sensation de légèreté, de liberté. Je commençais à me laisser convaincre d'apprendre à mieux la connaître. Je n'étais sorti avec

personne depuis très longtemps et je n'étais même pas sûr de savoir encore comment procéder. Comment la laisser entrer dans mon intimité. Mais Ella parvenait à me faciliter la tâche. Je m'ouvrais. J'étais impatient de passer le reste de la journée avec elle et sa famille.

J'entrai dans ma chambre et mes muscles se crispèrent aussitôt. Ella observait les photos encadrées posées sur ma commode, vestiges de mes années de lycéen.

Elle pointa du doigt celle de Sebastian et quelques autres joueurs.

— Qui sont ces gars sur cette photo ?

— Oh, de vieux copains de lycée, répondis-je en essayant de maîtriser ma respiration.

Je n'avais pas imaginé qu'elle puisse se focaliser sur tout ce qui concernait Sebastian.

— Et elle, c'est la fille du parking de chez Zach.

Les muscles de mon ventre se contractèrent.

Merde. Ce n'était peut-être pas une bonne idée de l'amener ici.

— Hum, fis-je en m'efforçant de paraître nonchalant.

Ce cliché était des plus communs : une poignée d'amis serrés les uns contre les autres lors d'une fête.

— Tu étais amoureux ? demanda-t-elle d'une voix si basse que je ne fus pas sûr d'avoir bien entendu.

— D'Amber ?

Je n'avais jamais réfléchi à la question. D'accord, j'en avais pincé à mort pour elle, mais la notion d'amour véritable me semblait exagérée.

Ella me tournait toujours le dos. Comme si elle ne voulait pas croiser mon regard en attendant la réponse. Étant donné qu'elle nous avait vus ensemble, elle devait se demander si j'éprouvais toujours quelque chose pour Amber.

Elle ne pouvait pas se tromper plus. Je n'éprouvais absolument rien pour Amber.

C'était pour *Ella* que j'avais des sentiments.

Et, ma parole, je ne savais pas comment réagir. Ella me fascinait. C'était une force si envoûtante que je ne pouvais y résister. Une vague puissante qui me submergeait, m'enfonçait sous l'eau et m'entraînait vers le fond, qui m'attirait sur une voie qui me terrifiait et me galvanisait tout à la fois.

— Non, je ne l'étais pas, répondis-je en m'approchant dans son dos. Je n'ai jamais été amoureux. Pour le moment.

Ses épaules se détendirent et elle desserra les poings, comme libérée de ses incertitudes.

— Regarde-moi, Ella.

Elle pivota et ouvrit de grands yeux en apercevant ma tenue. J'avais enfilé un jean sombre et laissé ma chemise ouverte sur mon torse en attendant de la boutonner. J'avais passé un coup de peigne dans mes cheveux et je vis ses yeux parcourir la courbe de ma mâchoire et de mon cou, puis mon torse. Une boule se forma dans mon ventre.

Oh mince, mima-t-elle du bout des lèvres.

Je me raclai la gorge.

— Pardon ?

— J'ai parlé tout haut ? fit-elle.

Je souris.

— Soit ça, soit j'ai lu sur tes lèvres.

— C'est que... je suis sûre que tu sais combien tu es sexy, Quinn, dit-elle en me regardant sans vergogne. Tu as un corps incroyable.

Les mots d'Ella firent bouillir mon sang comme personne. J'avais peloté des filles pour moins que ça. Et elle n'avait que quelques paroles à dire pour me mettre la fièvre.

— Toi aussi, Ella.

Elle secoua la tête comme si elle ne me croyait pas. Je m'approchai d'elle et je pris son visage entre mes mains.

— Je crois que tu ne réalises pas à quel point tu es belle.

Elle leva lentement les yeux jusqu'à les planter dans les miens, le souffle court. Je me sentis basculer, plonger – me noyer sans retenue dans ses yeux bleus comme l'océan.

Je passai mon pouce sur sa lèvre inférieure et, tout juste quand je me décidais à oublier toute prudence, son téléphone se mit à sonner – avec force et insistance – et transperça notre parfaite petite bulle.

ELLA

On pouvait compter sur ma mère pour ruiner une ambiance. Comme si elle savait que je ne lui avais pas dit la vérité au sujet de Joel, elle avait décidé de m'enquiquiner. C'était elle qui m'avait proposé d'amener Quinn à la maison, et maintenant elle devait être en train de taper du pied en se demandant où on était passés.

— On est en route, maman, lançai-je dans mon téléphone.

Quinn sortit de sa chambre, chemise boutonnée et chaussures noires aux pieds, prêt à partir.

— Je ne voudrais pas faire attendre tes parents... Allons-y.

Je regrettais le contact de ses mains sur mon visage. Le murmure de sa voix profonde. Et la vue de son torse sculpté.

Aucun homme ne m'avait jamais dit qu'il me trouvait belle, à l'exception de mon père. Cet instant entre Quinn et moi m'avait paru sincère, réel. Authentique.

Malgré mon désir grandissant de l'embrasser, à cet instant, j'avais eu la sensation que nous partagions quelque chose de plus profond. Comme si j'avais pénétré les barrières qu'il avait soigneusement érigées autour de lui. J'avais pu me glisser dans une minuscule fissure de sa façade.

Et ça ne faisait que confirmer l'attirance que j'éprouvais pour lui. Une attirance irrésistible.

Et, maintenant que nous étions de nouveau dans le bolide de Quinn, j'avais peine à croire que nous nous dirigions vers chez moi pour un dîner familial.

Quand Quinn s'engagea dans l'allée, je repérai tout de suite mon père en train de fumer un cigare avec mon oncle Roman et mon oncle Martin. C'était une tradition chaque fois que nos familles se réunissaient. Maman les virait toujours de la maison à cause de l'odeur.

Debout à côté du parterre de fleurs, ils entretenaient une discussion animée dans leur langue natale, probablement politique, économique ou professionnelle. Mon père était entrepreneur du bâtiment et

se plaignait que la jeune génération n'apprécie pas sa déontologie. Les débats restaient les mêmes d'une décennie à l'autre.

Nous sortîmes de la voiture et je présentai Quinn à mon père et à mes oncles.

— J'ai cru comprendre que tu étais dans la même fraternité que Joel ? demanda mon père.

L'évocation du nom de Joel ne sembla pas le déranger.

— Oui, monsieur.

Soumis à l'examen de mon père et de mes oncles, Quinn fit nerveusement tourner ses clés entre ses doigts. Je commençais à le croire quand il disait ne pas être habitué aux grandes réunions de famille. Les regards scrutateurs du public que lui valait sa position de fils de politicien n'avaient probablement rien à voir avec le jugement des membres d'une famille nombreuse.

Il avait mentionné l'existence d'un oncle et d'une tante, mais il n'avait pas semblé vouloir s'étendre sur le sujet. Je ne pouvais m'empêcher de me demander quel genre de parents préféreraient voyager pendant les fêtes plutôt que d'accorder du temps à leur unique enfant. Était-ce la raison de ces murailles que Quinn avait construites avec soin tout autour de lui ? Peut-être avait-il connu trop de déceptions pour laisser la porte ouverte à qui que ce soit.

Quand Quinn m'avait avoué, au Basia's Diner, qu'il passerait le week-end tout seul, j'avais eu un pincement au cœur. Son refus catégorique de m'embrasser, l'autre nuit, m'avait suggéré qu'il avait peut-être des projets avec quelqu'un d'autre.

Dans ce cas, pourquoi avait-il paru sur le point de m'embrasser, à peine une heure plus tôt ?

Le mystère restait entier et ne faisait qu'exciter un peu plus ma curiosité.

— Quinn est le receveur vedette des Titans, papa, annonçai-je, et Quinn baissa la tête, comme embarrassé par mon enthousiasme peut-être excessif.

Mon père me jeta un drôle de regard. Savait-il que je leur avais menti à propos de Joel ?

Le base-ball était le seul sport américain que mon père comprenait, avec le football. Le reste ne l'intéressait pas.

Mes frères surgirent de la maison munis d'un ballon de football et, dès qu'ils apprirent que Quinn jouait dans l'équipe de l'université, ils lui vouèrent instantanément une sorte de vénération. Les jumeaux jouaient dans l'équipe de football, de basketball et de base-ball, et soutenaient toutes les équipes de sport locales. Ils débitèrent même les statistiques des joueurs de la fac, au plus grand amusement de Quinn.

Christopher, lui, n'avait pratiqué que le foot, et c'était celui de nous tous que l'on avait le plus de chances de croiser dans le garage à réparer des voitures en compagnie de mon père. Ce dernier avait perdu son acolyte, et ni moi ni les jumeaux ne pouvions le remplacer.

Quinn échangea quelques passes avec mes frères tout en répondant à leurs questions concernant le planning de la tournée à venir.

— Allez, ça suffit avec le sport, intervint mon père. Viens me montrer cette beauté classique.

Il donna une petite tape dans le dos de Quinn puis se dirigea vers sa voiture pour l'inspecter de plus près.

— Je vais voir si ma mère a besoin d'aide en cuisine, dis-je en voyant l'excitation de mon père

monter à mesure qu'il approchait du véhicule. Ça ira ?

— Très bien, répondit-il, l'œil brillant.

Avant de me tourner vers la maison, j'ajoutai :

— Attends, je crois que j'ai trouvé.

Il fronça vivement les sourcils.

— Trouvé quoi ?

— Les noms de tes voitures.

— De *mes* voitures ? fit-il. Au pluriel ?

— Bien sûr. Il y en a bien *deux*, n'est-ce pas ? répliquai-je comme s'il était parfaitement insensé qu'il puisse remettre ma logique en question.

— Oui, je suppose.

Il semblait douter de mon équilibre mental.

— Celle-là, ce sera Furie, parce qu'elle est sombre et puissante, déclarai-je en désignant sa beauté noire dans l'allée. Et celle qui est dans ton garage, ce sera Flamme. Rouge et fouguese.

— Hmm, fit-il. (Il se frotta le menton en considérant les noms que j'avais choisis.) Adjugé.

J'étais fascinée par le mouvement de ses doigts sur sa mâchoire.

— Vraiment ?

— Ça me plaît pas mal. (Son regard tomba sur mes lèvres avant de remonter vers mes yeux.) Ça me plaît même *beaucoup*.

Le double sens s'infiltra dans mon esprit comme un baume, et Quinn se tourna pour rejoindre mon père et mes oncles. Je restai plantée là, en proie à une certaine ivresse, les yeux rivés sur ses fesses musclées et moulées dans son jean sombre.

Mon père était déjà en train de caresser la peinture noire du côté de la voiture, et je pénétrai dans la cuisine en réprimant un gloussement.

Ma mère était occupée à préparer les tables, qui étaient toujours au nombre de deux pour ce genre de dîner : l'officielle dans la salle à manger pour les adultes, et une plus petite, pliante, dans le salon pour les enfants. Mes cousins les plus âgés aidaient à installer les chaises pendant que leurs enfants jouaient dans le jardin avec des bulles et des épées en plastique.

— Qu'est-ce que tu fabriquais, *corka* ?

Mes parents avaient toujours mélangé l'anglais et le polonais, alors je comprenais la langue mieux que je ne la pratiquais. J'aurais pu la parler couramment avec de l'expérience, mais ils ne m'y avaient jamais poussée. Ce qui m'intéressait, c'était de paraître le plus américanisée possible devant mes amis.

Avery était la seule à me faire la leçon à ce sujet. Selon elle, j'aurais dû m'estimer heureuse et apprendre la langue. Mais je n'avais pas sa volonté ou son assurance. Moi, ce que je voulais, c'était être populaire et m'intégrer. Ce qui, avec le recul, semblait ridicule.

De toute façon, depuis la mort de Christopher, je ne rentrais plus dans le moule. Personne n'avait traversé les mêmes épreuves que nous et aucune de mes amies, en dehors d'Avery, n'avait semblé

véritablement prendre la mesure de ce que je vivais. Je me démarquais d'autant plus et je jurais dans le décor. C'est alors que j'avais décidé de me concentrer sur les autres et l'aide que je pouvais leur apporter, plutôt que sur ma popularité.

— On n'a pas mis si longtemps que ça, *matka*, dis-je. Il voulait se changer.

— C'est une délicate attention de sa part, approuva-t-elle avant de me jeter un regard entendu. C'est un très beau garçon. Assure-toi seulement de faire savoir à l'autre que c'est fini entre vous avant de passer au suivant, tu m'entends ?

Ma cousine Andrea se figea sur place et je sentis mes joues rougir.

— C'est la seule bonne chose à faire, insista ma mère en posant sa main sur mon épaule pour me forcer à la regarder.

J'avais du mal à croiser son regard brûlant.

— Et... tu ne serais pas fâchée si ça devait arriver ?

— Fâchée ? répéta-t-elle en haussant les sourcils. *Prosze*, je veux seulement que tu sois heureuse.

Je hochai la tête. Une vague de soulagement afflua dans mes muscles.

— Et là, tu as les yeux qui brillent pour ce garçon.

J'entendis mes cousins glousser entre eux dans la cuisine, où ils sortaient les couverts. Ma tante Karina n'était pas encore arrivée, et c'était tant mieux. Je me passais volontiers d'un regard scrutateur supplémentaire.

Nous fûmes bientôt tous réunis dans le salon et la salle à manger. Quinn et moi étions placés à la table des enfants, ce qui semblait le soulager. Les enfants ne vous disséquaient pas comme le faisaient les adultes, bien qu'ils soient d'une honnêteté à toute épreuve. Mes petites-cousines semblaient déjà amoureuses de Quinn, et l'une d'entre elles lui demanda de s'asseoir à ses côtés. Son jeune âge ne semblait pas l'empêcher d'avoir succombé à son charme.

Quinn aida la petite à couper sa *kielbasa* pour éviter à sa mère de quitter la table des adultes, puis essuya le jus de pomme qu'elle avait renversé. Je sentis mon cœur gonfler dans ma poitrine. Il était étonnamment doué avec les enfants, sans effort apparent. De l'autre côté de la pièce, ma tante Karina hocha la tête pour signifier son approbation.

Après avoir fait deux fois honneur à nos assiettes, nous retournâmes sur nos chaises pliantes, repus.

— C'était délicieux, dit Quinn en me poussant du genou. Tu manges tout le temps comme ça ?

— Pas tout le temps, mais souvent, oui.

Je réalisai que tout cela était normal pour moi. Quel genre de repas faisait-il, chez lui ?

— Quel est ton plat préféré parmi ceux que cuisine ta mère ? demandai-je en songeant qu'il devait bien y avoir quelque chose dont il devait être nostalgique.

— *Ma* mère ? (Il faillit s'étouffer avec son soda.) Je peux te donner mon plat préféré du restaurant qui me livre, ou te parler des spaghettis aux boulettes de viande que notre cuisinière prépare souvent.

Je me mordis l'intérieur de la lèvre.

— Oh, désolée.

— Pas de souci, dit-il. C’est comme ça que j’ai grandi. Je ne connaissais rien d’autre – sauf quand je dormais chez mon oncle et ma tante.

La lueur de nostalgie qui passa dans ses yeux ne manqua pas de m’échapper. Ou peut-être s’agissait-il de regret.

— Mon père a fait carrière dans la politique et, pour nous, ça impliquait un mode de vie différent, expliqua-t-il.

Avant que j’aie pu lui demander précisément ce qu’il voulait dire, il détourna la conversation :

— Comment dis-tu *merci* en polonais ?

Un déclic se fit en moi. J’avais essayé d’apprendre quelques mots à Joel afin qu’il puisse impressionner mes parents, mais il n’avait pas manifesté le moindre intérêt pour la chose. En plus, il connaissait déjà bien ma famille, par le biais de l’église et du sport.

Je me penchai vers lui pour lui murmurer le mot, et une boule de gratitude et d’admiration se logea dans ma gorge. Je le sentis frissonner quand mes lèvres s’approchèrent de son oreille.

— *Dziękuję*. Je vais le dire lentement : jin-ku-yeh.

— Jin-ku-yeh, répéta-t-il deux fois.

Dans sa bouche, le son était des plus doux. Puis il se racla la gorge :

— Monsieur et madame Abrams, jin-ku-yeh. Ce repas était délicieux.

Sa prononciation approximative réduisit la table au silence. Ma cousine Andrea m’adressa un coup d’œil pétillant et ma tante Karina semblait à la fois décontenancée et ravie. Elle mit sa main sur celle de ma mère.

— C’est très gentil de ta part, Quinn, dit ma mère. *Prosze bardzo*. Tu es le bienvenu.

Quinn sourit et se tapota le ventre.

— Seigneur, je crois que je n’ai *jamais* aussi bien mangé.

Le regard de ma mère s’emplit de tristesse. Elle avait saisi la sincérité de ses remerciements, tout comme moi. Elle devait déjà être en train de se demander comment elle allait pouvoir lui emballer les restes. Sans le savoir, il venait d’ouvrir les vannes : ma mère allait lui offrir des quantités infinies de nourriture et de pâtisseries. Elle allait me rebattre les oreilles avec ça.

— Reviens quand tu veux, ajouta mon père, ce qui me laissa sans voix. C’est entendu, fiston ?

Je savais que mon père avait apprécié la compagnie de Joel et le trouvait amusant, mais je compris qu’il voyait chez Quinn quelque chose de spécial. De la sincérité, de l’authenticité. Les mêmes choses que moi.

L’approbation de mon père signifiait beaucoup pour moi, bien plus qu’il pourrait l’imaginer. Même si Quinn et moi restions de simples amis. À sa manière, mon père me donnait la permission de tracer ma propre route, de choisir les gens dont je m’entourais. J’avais posé le pied en dehors de sa zone de protection, et il m’incitait à explorer le monde un petit peu plus par moi-même.

Nous nous gavâmes des tartes à la crème de ma tante Karina et des *pizelles* de ma mère recouvertes de sucre glace, tout en faisant une partie de Mario Kart avec mes frères dans notre salle de jeux située au sous-sol. Ensuite, j’aidai Quinn à porter ses quatre barquettes de restes, ainsi qu’un

assortiment de desserts.

Comme je m'en étais doutée, ma mère n'avait pas fait les choses à moitié. Mais je n'allais pas m'en plaindre : je savais que la déclaration de Quinn l'avait touchée tout autant que moi.

— Maintenant, je vois d'où tu tiens tes compétences au jeu, dit Quinn en déposant prudemment les barquettes sur la banquette arrière de sa voiture.

— Tu veux dire de mes frères ? Non, figure-toi que c'est moi qui leur ai appris tout ce qu'ils savent.

Quinn éclata de rire.

— Ça ne m'étonnerait même pas !

Il s'appuya contre sa voiture, les clés suspendues au bout de son doigt, et je cherchai quelque chose à dire pour prolonger sa visite. Je n'étais pas tout à fait prête à le laisser partir.

— Hé, c'est loin d'ici, Seymour Park ? demanda-t-il. Il y avait des jeux là-bas, quand j'étais au lycée. On traînait souvent près des chutes d'eau après les cours.

— Ce n'est pas loin du tout, juste après ce virage, répondis-je en pointant du doigt le bout de la rue. Tu peux même y aller à pied.

— Sérieux ?

Il se redressa et suivit des yeux la direction de mon doigt. Le parc était notre lieu de prédilection, à l'époque du lycée. Il comprenait un étang de pêche, de petites chutes d'eau ainsi qu'une aire de jeu et un terrain de base-ball.

— Ça te dirait...

Il baissa les yeux, soudain hésitant.

Mais je ne le laissai pas finir. Moi non plus, je ne voulais pas que la soirée se termine.

— Oui. J'adorerais faire une balade dans le parc, dis-je. Ne serait-ce que pour digérer.

Nous nous mîmes en route et il me prit la main pour entremêler nos doigts. Ma paume frémit à son contact. Je ne posai aucune question et laissai mon cœur me guider.

— Ella ?

Je retins mon souffle en sentant le pouce de Quinn caresser l'intérieur de ma main.

Je lui jetai un regard en biais, les joues rouges.

— Oui ?

Je n'étais pas sûre qu'il réalise à quel point sa caresse me troublait. Il semblait profondément perdu dans ses pensées.

— Est-ce que... heu... bredouilla-t-il, hésitant. Est-ce que ton frère Christopher jouait aussi aux jeux vidéo ?

— Un peu, répondis-je. Mais il préférait les jeux en solo, comme Skyrim.

— Désolé, je ne voulais pas être indiscret, dit-il d'une voix douce. Seulement... ta famille a l'air si soudée. Et je me suis demandé s'il trouvait sa place.

— Je pense à ça tout le temps. On était proches, vraiment, mais il avait une autre facette qu'il

gardait secrète. C'est... c'est la seule façon de le décrire. C'est difficile à expliquer.

— Je vois ce que tu veux dire, appuya-t-il.

Et je compris que Quinn partageait certainement ce trait de caractère avec Christopher.

Consciemment ou non, il gardait tout pour lui. J'espérais que ce ne serait pas un obstacle dans notre relation, même amicale.

— Est-ce que ça veut dire que tu... heu... ne te doutais pas du tout de... ce qu'il prévoyait de faire ?

— Je ne savais vraiment pas. Et c'est probablement ce qui me hantera pour le restant de mes jours.

Je sentis sa main se crispier dans la mienne. Peut-être que lui aussi déplorait quelque chose dans sa vie. Ou *quelqu'un*.

— La culpabilité et le regret sont des sentiments puissants. Ils peuvent détruire une vie. Mais il faut trouver le moyen de se pardonner pour pouvoir continuer à avancer.

Quinn s'arrêta et me regarda. La peine teintait son regard. À quoi pensait-il ?

— Je suis désolée si la conversation est un peu trop intense, dis-je, craignant d'avoir fait remonter des souvenirs douloureux pour lui.

— Non, c'est moi qui l'ai commencée, tu te souviens ? dit-il en reprenant notre marche. Et comment tu as fait pour... pour t'en remettre ?

— Je me suis fait aider. On l'a tous fait. Groupe de soutien, séances de psy et thérapie individuelle.

Ce n'étaient pas des choses dont j'avais honte. Sinon, comment pouvais-je aspirer à devenir psychologue un jour ?

— Je dois avouer que je suis quelqu'un d'assez optimiste. Un jour, il m'est venu à l'idée que Christopher était quelque part en train de nous regarder. Et nous gâchions notre temps à toujours être tristes, en deuil ou en larmes. Je pouvais presque l'entendre dire « Allez, passez à autre chose ! », alors c'est ce que j'ai fait.

— C'est... impressionnant. Vraiment.

L'intensité de la voix de Quinn me força à détourner le regard.

— Oui, enfin, la douleur ne s'efface jamais vraiment, alors il faut la... ranger quelque part. Et puis s'occuper, reprendre le cours de sa vie.

Il leva les yeux vers le ciel, plongé dans ses pensées, puis il balaya du regard le sommet des arbres, où les étoiles étaient si basses qu'elles ressemblaient à des décorations de sapin de Noël.

J'avais envie de changer de sujet autant que de lui demander ce qui le hantait. Je le voyais dans son regard. Mais peut-être qu'il n'était pas prêt à partager ses angoisses avec moi. Certaines personnes avaient besoin de temps. Moi, j'avais toujours été très ouverte, je voulais partager, aller au fond des choses. Je savais que c'était salutaire. Mais certains résistaient.

— Voilà, on y est, annonçai-je en désignant le panneau. Tu vois, ce n'est vraiment pas loin.

Nous entrâmes et suivîmes le sentier qui menait jusqu'à l'étang.

— Ça n'a pas été trop dur aujourd'hui ? demandai-je.

— De rencontrer ta famille ? (Nous arrivâmes au bord de l'eau et Quinn ramassa une pierre qu'il jeta à la surface.) En fait, j'ai trouvé ça super.

— J'en suis ravie, dis-je en laissant échapper un soupir.

L'étang était entouré par de grands pins qui donnaient une impression d'intimité, si l'on exceptait la présence de deux marcheurs sur le chemin. Je m'essayai à mon tour aux ricochets, mais le caillou s'enfonça directement dans l'eau. Les criquets entamaient leur chant nocturne, et la douce brise qui soufflait entre les feuilles ne fit rien pour rafraîchir ma peau surchauffée.

— Je peux déjà te dire que ma mère t'adore, annonçai-je en me mordant la lèvre.

— Ah oui ?

Il tourna son visage vers moi et sa voix s'adoucit :

— Et tu penses qu'elle, elle sent que j'adore sa fille ?

Ma respiration se bloqua au fond de ma gorge. Quelque chose avait changé entre nous. L'atmosphère était soudain lourde et chaude. Un sentiment impérieux s'empara de tout mon corps. Mon cœur martelait si fort mes côtes que je craignais qu'il puisse l'entendre.

Il s'approcha, plus près que ne l'autorise une honorable amitié, et son parfum épicé m'enveloppa. Oh, Seigneur, j'allais dépérir sur place si je ne goûtais pas très vite ces merveilleuses lèvres charnues.

Quand je me tournai vers son visage, son regard s'était voilé.

Une voix intérieure hurlait sous mon crâne. Puis les mots se frayèrent un chemin jusqu'à mes lèvres, où ils restèrent en suspens, cramponnés, comme si ma vie en dépendait.

Tente donc ta chance, bon sang. Prends le risque, Quinn.

Embrasse-moi et découvrons quelle est cette magie qui opère entre nous.

Mais c'était lui qui s'était retenu, l'autre nuit, et la balle était dans son camp.

— Je ne suis pas le seul à ressentir ça, n'est-ce pas ? bafouilla-t-il.

Il referma ses doigts sur ma nuque et son pouce caressa le creux de ma gorge.

— Je ne suis pas fou ?

Les mots tout prêts quelques instants plus tôt semblaient s'être envolés avec le vent. Je rêvais de cet instant depuis des jours. Peut-être même des *années*.

— Il y a quelque chose, Ella. Entre nous, murmura-t-il.

Ses lèvres n'étaient qu'à un souffle des miennes, et je fermai brièvement les yeux pour essayer de reprendre le contrôle de ma respiration hachée.

— Je ne sais pas ce que c'est ou ce qui pourrait arriver, dit-il en passant son pouce sur mon lobe d'oreille. Mais je sais une chose.

Je ne pouvais toujours ni bouger ni parler. J'étais paralysée, hypnotisée par ses yeux, ses lèvres, ses mots. Puis mes mains finirent par retrouver leur vigueur et glissèrent sur son torse et ses épaules. Il frémit sous mes paumes.

— Je sais que je veux sentir mes lèvres sur les tiennes, dit-il avec une conviction telle qu'elle me fit l'effet d'une envolée de papillons dans mon ventre. Tu le sais, toi aussi ?

Ses yeux me retenaient prisonnière et je ne pus que former le mot *oui* avec mes lèvres.

Puis il m'embrassa et la chaleur de sa bouche m'arracha un gémissement. Il fit remonter ses mains et agrippa mes cheveux pour me maintenir contre lui.

Nous restâmes ainsi, les lèvres scellées, le regard verrouillé, le souffle court. Comme si le monde avait arrêté de tourner, le temps que nous gravions le souvenir des lèvres de l'autre, de ses yeux et de ses mains dans notre mémoire.

Sa langue effleura mes lèvres pour demander la permission d'entrer. Je cédaï, aux anges.

Il grogna légèrement et sa langue emplit ma bouche pour en explorer chaque centimètre à un rythme langoureux.

Il avait le goût du plus merveilleux des desserts. Celui de la tarte à la banane et de la pâte frite mélangées. Mais, tandis qu'il caressait ma langue, j'étais certaine que la montée d'adrénaline n'avait rien à voir avec le sucre.

Je passai mes mains le long de ses bras puis sur sa taille, et je me pressai fermement contre lui. Je voulais être aussi près de lui que possible, au cas où ce serait ma première et dernière occasion de le faire.

Il écarta ses lèvres et les fit glisser sur ma joue et dans mon cou. Je sentis sa langue chaude contre ma peau quand il mordilla mon oreille.

Puis ses mains descendirent le long de mon dos pour s'emparer de mes fesses.

— Tu es tellement sexy, Ella, tu me fais perdre la tête.

Il me plaqua contre lui et mon corps tout entier se mit à palpiter. Nos silhouettes s'adaptaient si bien que je sentis son érection contre mon ventre.

Je ne pus retenir le petit bruit qui s'échappa de mes lèvres.

Il s'interrompit et releva la tête vers moi, les yeux sombres. Si sombres...

— Tu me rends fou quand tu fais ce bruit.

Puis il écrasa ses lèvres sur les miennes, avec force et insistance, et je m'agrippai à ses épaules. Sa langue parcourut le bord de mes lèvres et je finis par les entrouvrir pour intensifier notre baiser.

Ses mains quittèrent mes fesses et remontèrent dans mes cheveux.

— Est-ce que tu avais conscience de l'effet que tu me faisais, l'autre nuit dans la salle de bains ?

Il aspira ma lèvre inférieure dans sa bouche et la suçota avidement tandis que je gémissais contre lui.

— Ella, tu me rends complètement dingue.

Puis il m'embrassa de nouveau en faisant tourner sa langue à un rythme enivrant.

Ce baiser me fit chavirer. Je faillis me liquéfier sur place et me laisser mollement tomber par terre. Je savais que nous étions en public, mais je m'en fichais.

Aucun mec ne m'avait jamais dit qu'il me trouvait sexy et ne m'avait donné l'impression d'être aussi désirable.

Moi, j'étais la fille douce, mignonne et gentille.

Jamais magnifique, belle ou sexy.

Mais, avec Quinn, mon côté téméraire avait fait de moi la diablesse que j'avais rêvé de devenir. S'il avait voulu m'allonger sur l'herbe et arracher mes vêtements, je l'aurais laissé faire ; c'est dire à quel point j'étais excitée.

Mais mon instinct rationnel et raisonné me dictait que nous devions nous arrêter. À un moment ou un autre. Avant d'offrir un spectacle érotique à tout le quartier.

Pourtant, dans cet instant singulier et hypnotisant, baignés dans le clair de lune qui filtrait à travers les aiguilles de pin, je voulais ce dernier baiser fougueux – j'en avais *besoin*.

— **P**révention suicide, ici Gabriella.

— Gabby, dis-je d'une voix le plus assurée possible.

Même si je n'avais plus aucun désir de foncer droit dans un arbre ce soir, il m'avait été difficile de composer ce numéro. Mais Gabby était devenue une sorte de salut pour moi et, rien que pour ça, je lui vouais une reconnaissance éternelle.

— Daniel, dit-elle d'une voix teintée d'angoisse.

Peut-être qu'elle craignait que je tienne un fichu revolver contre ma tempe ou je ne sais quoi.

— Salut.

J'étais de nouveau allé m'asseoir au bord de la falaise.

— Salut. (Je l'entendis déglutir.) Comment tu te sens ce soir ?

— C'est un peu pour ça que j'appelle...

Cette fois, quand je baissai les yeux vers les eaux sombres en contrebas, je n'éprouvai pas l'envie de sauter.

— D'accord. Vas-y. Je suis là pour t'écouter.

— La dernière fois qu'on s'est parlé, je t'ai raconté ce qui s'était passé cette fameuse nuit, déclarai-je. La nuit qui a changé ma vie. Et changé celle de nombreuses personnes.

— Oui, bien sûr, je m'en souviens.

On aurait dit qu'elle buvait une gorgée d'une boisson. Du café, un soda, de l'eau.

Je ne savais rien d'elle. À quoi elle ressemblait, quel âge elle avait, où elle vivait. Seulement qu'elle avait cette voix si apaisante. Cette force tranquille qui me permettait de lui livrer mes tripes. De libérer mon âme. Quelque chose chez elle me paraissait si familier ! Mais c'était peut-être sa

douceur et ses conseils judicieux qui me mettaient aussi à l'aise.

— J'ai beaucoup repensé au pouvoir que j'avais dans les mains cette nuit-là, repris-je. Tu vois ce que je veux dire : je me déporte légèrement sur le côté, je heurte un camion, et c'est la vie de tout le monde qui s'en retrouve bouleversée.

— Et qu'est-ce que ça t'a fait ?

— Je me suis senti *impuissant*. (Je pris une profonde inspiration.) C'est fou, mais c'est exactement ce que j'ai ressenti. À cause de tout ce qui se passait en moi. Et dans cette voiture.

Il y eut un long silence pendant lequel Gabby pesa mes mots.

— Tu essayais seulement de raccompagner tes amis chez eux. Et tu cherchais à comprendre les sentiments que tu éprouvais pour une certaine fille. Les choses habituelles de la vie d'un adolescent, dit-elle. Tu vois, Daniel, c'est pour ça que tu es *quelqu'un de bien*. Tu n'as pas pu éviter ce qui est arrivé ; ce n'était qu'un accident. Tu n'essayais pas de faire du mal à qui que ce soit.

Ce coup-ci, quand elle me répéta que j'étais *quelqu'un de bien*, je ne tressaillis même pas. Je n'essayai pas de la contredire. J'y avais longuement réfléchi depuis qu'elle m'avait dit la même chose pour la première fois.

Elle marqua une pause et j'entendis sa chaise grincer.

— Si c'était ton meilleur ami qui avait pris le volant, en quoi les choses auraient-elles été différentes ?

— Peut-être qu'il aurait réussi à garder le contrôle, dis-je. De ses émotions et de la voiture.

— Tu ne pourras jamais en être sûr, répliqua-t-elle. Même avec quelqu'un qui semble équilibré, on ne peut jamais prévoir les autres facteurs qui peuvent entrer en ligne de compte. L'état des routes et l'état d'esprit, la conduite et les réactions des autres véhicules. Ce sont tous ces éléments réunis qui créent les circonstances. C'est ce qui rend la vie si mystérieuse, si fragile et si précieuse.

Je repensai au nombre de fois où j'avais conduit la voiture quand Bastian avait bu un coup de trop. C'était précisément pour ça que j'avais levé le pied question alcool et que j'étais devenu le chauffeur attitré. J'avais trop peur qu'il finisse par nous tuer. Et c'était moi qui, au bout du compte, l'avais fait. Et je n'avais même pas bu.

— C'est ça qui te préoccupe, le fait d'avoir perdu le contrôle de la voiture ? demanda Gabby.

— Ce qui me poursuit le plus, c'est sûrement de ne pas avoir compris ce qui s'était passé.

— Les doutes et les incertitudes hantent les nuits de beaucoup de gens, dit-elle. Qu'est-ce que tu veux dire exactement ?

— Ma passagère...

— La petite amie.

— Oui. Elle a dit qu'elle avait remarqué que le camion déviait vers notre voie quand on est entrés sur l'autoroute. Alors peut-être que c'était bel et bien *ma* faute. Je ne l'ai pas vu et je n'ai pas réagi à temps. Pendant plusieurs jours après ça, elle a été hystérique et m'a accusé d'avoir tué son petit ami.

— En période de deuil, il peut être normal de diriger sa colère contre quelqu'un. Même toi tu l'as fait : tu l'as dirigée contre toi et tu t'es replié sur toi-même, déclara-t-elle, et je réalisai qu'elle avait raison.

Malgré tout, je ne pouvais pas lui dire que mes parents avaient acheté le silence du chauffeur du camion et qu'il avait avoué sa culpabilité, parce que ça ne faisait pas la moindre différence. Je n'arrivais toujours pas à croire à tout ça.

— Tout s'est passé trop vite. J'étais sur l'autoroute, le camion était sur la voie à côté de moi, et on a fait un tête-à-queue.

— De quoi d'autre te souviens-tu, Daniel ?

— Je me rappelle avoir vu le camion dans ma vision périphérique. Mais je me rappelle aussi nos doigts entrelacés et l'effet que ça me faisait. Je me rappelle ma façon de conduire machinale, et puis boum.

Une boule se forma dans mon ventre et je sentis des larmes perler au coin de mes yeux et menacer de couler sur mes joues.

— L'impact. Nos têtes qui partent vers l'avant et la voiture qui se met à tourner. Le cri d'Amber quand on heurte la glissière... et le son du verre qui éclate... et du métal broyé.

Ma gorge se bloqua et j'essayai d'inspirer de l'air à travers mes dents serrées.

— Et puis le silence. Un silence sinistre et atroce. Quelques secondes qui m'ont paru des heures entières, murmurai-je, submergé par les souvenirs. Une respiration rauque... des gémissements. Amber et moi avons essayé de sortir de la voiture. Et ensuite le hurlement d'une sirène, des voix... des cris... le chaos.

— Et à quoi tu pensais à ce moment-là, juste avant l'arrivée des secours ? demanda-t-elle. La pensée précise qui a traversé ton esprit ?

— J'ai pensé... j'ai pensé...

Personne ne m'avait jamais posé cette question avant et, merde alors, cet instant avait été complètement dingue. Comme la seconde précise qui précède la tornade qui va tout détruire dans votre vie. Voilà comment m'était apparu cet instant.

— J'espérais... je *priais* pour que, le pire, ce soit d'avoir démoli la voiture de mon père.

Le silence retomba. J'observai mes mains tremblantes, le souffle court. Je venais de révéler mes souvenirs et mes sensations de l'accident. Une chose qui depuis près de trois ans me consumait, me détruisait et me rongait jusqu'au plus profond de mon âme.

Au bout d'une minute, Gabby reprit :

— Et est-ce que ce sentiment que tu as éprouvé dans la voiture – que les choses allaient peut-être finir bien – a disparu *complètement*, Daniel ?

— C'est pour ça que j'ai appelé ce soir, répondis-je. Parce que tu m'as posé une question la dernière fois qu'on s'est parlé.

— Oui, c'est vrai, acquiesça-t-elle. Je t'ai demandé ce qui te faisait tenir.

— Oui. Et, l'autre jour, j'ai compris ce que c'était.

Une pause.

— J'ai réalisé que j'avais encore une petite lueur d'espoir enfouie au fond de moi.

C'était ce que j'avais ressenti en pénétrant de nouveau dans mon garage pendant les vacances.

L'admettre à voix haute avait un effet libérateur et ôtait une couche du mélange de boue, de crasse et de ciment qui avait coagulé et formé une croûte au-dessus de ma tombe remplie de culpabilité.

— L'espoir de quoi, Daniel ?

— L'espoir de redevenir normal un jour, au moins un peu. D'éprouver de nouveau des sentiments autres que l'engourdissement.

Je pris une profonde inspiration pour me donner du courage. Ce que je n'avais pas été capable de faire depuis longtemps.

— L'espoir de pouvoir revivre un jour. Revivre pour de bon.

Je n'ajoutai pas que j'espérais aussi avoir Ella dans ma vie. Pour m'aider à oublier. Et pour me redonner goût à l'existence. Mais cette pensée était bien là, au premier plan de mon esprit.

— C'est fantastique, Daniel.

— Mais... comment vivre, alors que lui est mort ?

— Parce qu'il le *faut*, c'est tout. Pour toi. *Toi*, Daniel, expliqua-t-elle, et je commençais à la croire. Pour donner un *sens* à ta vie. Même infime. Et elle ne peut en avoir *du tout* si tu continues de tourner en rond comme un zombie.

Le poids du monde qui pesait telle une chape sur mes épaules s'alléga tout à coup. La voix de Gabby était devenue mon point d'ancrage dans la nouvelle vie à laquelle je pouvais peut-être m'ouvrir.

— Daniel ? Moi aussi, c'est ce que je te souhaite.

— Quinn est venu dîner pour Pâques dans ta famille ? s'exclama Avery, qui se pomponnait devant le miroir de la salle de bains. Mince, j'aurais adoré voir ça.

Je levai les yeux au ciel.

— Ma mère te passe le bonjour, d'ailleurs.

— Sa cuisine me manque. Je salive rien que d'y penser, dit-elle en faisant claquer ses lèvres. Est-ce que vous avez refait ces petits beignets à la purée et au fromage ?

— Des pirojkis ? On en a même refait une fournée ce matin, répondis-je en appliquant du mascara. Et je t'en ai rapporté rien que pour toi. Ils sont au frigo.

— Je savais bien que j'avais une bonne raison de t'aimer, toi ! s'exclama-t-elle, l'œil pétillant. Maintenant, parle-moi de Quinn.

— Il a été super. Il avait l'air vraiment heureux d'être là, expliquai-je en sortant mon poudrier. Je crois que ses parents étaient toujours en déplacement et qu'il a été élevé par des nounous et des cuisinières. Ça m'a déprimée d'apprendre ça.

— On a tous notre lot à gérer.

— Tu l'as dit, approuvai-je en pensant à la triste enfance d'Avery.

— J'ai demandé à Bennett de mener l'enquête, reprit-elle en fixant ses yeux sur les miens.

J'immobilisai ma main qui tenait le pinceau et une crainte sourde monta dans mon ventre.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je lui ai demandé de se renseigner sur Quinn auprès de Nate.

Nate passait son temps à la fraternité. C'était un peu l'équivalent masculin de Rachel, notre amie cavaleuse. Ils avaient tant de choses en commun que je me demandais pourquoi ils n'étaient jamais

sortis ensemble. Mais c'était peut-être précisément le problème. La notion de défi n'existait pas entre eux deux.

— Et ? insistai-je, redoutant presque d'entendre ce qu'elle allait me révéler.

Je serrais les dents si fort que j'avais mal aux maxillaires.

— Apparemment, Quinn est un type bien.

Elle m'adressa un clin d'œil dans le reflet du miroir et j'inspirai profondément.

— Il est du genre plutôt réservé. Étant donné qu'il vient d'une famille baignant dans la politique, il a l'air de croire qu'il a passé assez de temps sous les projecteurs pour toute sa vie, et il voudrait pouvoir devenir invisible pendant un temps.

— Ça correspond. C'est effectivement quelqu'un de secret et de solitaire, acquiesçai-je. La seule fois où je l'ai vu s'emballer un peu, c'était quand il parlait de ses voitures adorées.

— Bennett m'en a parlé, oui. Je crois qu'il a demandé à Quinn comment refaire la peinture de sa Jeep quand il a eu un accrochage l'année dernière. Et Quinn semblait vraiment s'y connaître sur le sujet.

— Il semble surtout *très doué*, ajoutai-je en essayant de réprimer la fierté dans ma voix. Il ne passe son diplôme que pour faire plaisir à son cher papa.

— C'est un sale type ?

— Je ne sais pas, peut-être, répondis-je.

Ses parents étaient souvent absents. Est-ce qu'en plus, quand ils étaient présents, ils n'étaient pas de bons parents ? Cette pensée me mit mal à l'aise.

— Alors, est-ce que Nate a parlé de... d'une fille ?

Je me mordis la lèvre et serrai le poing.

— J'allais y venir, t'inquiète pas, dit Avery en relevant ses cheveux en queue-de-cheval. Il n'a flirté qu'avec deux filles chez Zach. Mais toujours en toute discrétion.

Je lâchai un soupir et m'appuyai contre le lavabo, soulagée.

— Ça va mieux ?

Je hochai la tête. Jusque-là, mon instinct ne m'avait pas trompée.

— Sinon... (Avery croisa mon regard dans le miroir.) Est-ce qu'il s'est passé autre chose entre vous deux ?

Je haussai les épaules, tentant de garder un air nonchalant.

— On est allés se balader à Seymour Park et on a fini au bord de l'étang.

— Sans déconner ! Et tu ne m'as pas dit ça avant ?

Je me sentis rougir. Plutôt que de la regarder, je fis mine de nettoyer le meuble du lavabo.

Je sentis ses mains se poser sur mes hanches.

— Vous étiez seuls dans le parc ?

— On était seuls aussi quand on est allés chez lui pour qu'il se change, et il ne s'est rien passé.

— Et au parc ? insista Avery de sa voix impatiente.

— Il m'a embrassée.

Voilà. C'était dit.

— Merde alors ! Raconte-moi tout, coquine. Sans rien oublier.

Je pivotai et sortis de la salle de bains.

— C'était le meilleur baiser de toute ma vie.

Elle me suivit dans ma chambre, où je me jetai sur mon lit.

— Sérieux ? (Elle s'assit à côté de moi.) Alors, où est le problème ?

— Le problème, c'est que je ne sais pas ce qu'on fait. (Je me tournai sur le ventre et enfouis mon visage dans un oreiller.) Un instant, il me dit qu'il ne peut rien se passer entre nous et, celui d'après, il enchaîne sur une séance de pelotage en règle.

— C'est compréhensible, ça fait des semaines que ça monte.

— Tu as raison ! (Je n'avais pas été capable de penser à grand-chose d'autre tout ce temps-là.) Et il m'a dit des trucs incroyables. Je n'ai jamais... éprouvé ce genre de sentiments auparavant.

— Comme quoi ? demanda Avery. (Elle attrapa un oreiller et me donna un coup.) Parle, imbécile !

— Qu'il me trouvait sexy, marmonnai-je dans les draps. Aucun mec ne m'a jamais fait ressentir ça.

— Aucun ? s'étonna Avery en montant d'une octave.

— Aucun, avouai-je.

Je pris une profonde inspiration, me redressai et croisai les jambes devant moi.

— Je le savais, dit-elle, toute contente d'elle. Je sentais une attirance de folie entre vous deux.

— Quel genre d'attirance de folie ? demandai-je avec un petit sourire, prise d'un léger vertige. Tu veux dire du genre où, si j'arrachais mes vêtements, il me regarderait comme son dernier repas sur terre ?

— C'est exactement ce que je voulais dire, approuva-t-elle avant de détourner les yeux d'un air mélancolique.

Elle devait probablement penser à son canon de petit ami et à l'alchimie qu'il y avait entre eux.

— Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ? demandai-je en m'agrippant à mes draps comme une femme possédée. Peut-être que ce n'était qu'une impulsion. Peut-être qu'il n'était pas sérieux. Je n'imagine pas ne plus jamais pouvoir l'embrasser.

Je me levai d'un bond et me mis à arpenter la pièce. Je perdais la tête.

— Enfin, *merde*, quoi, tu as vu ses lèvres ?

— J'ai comme l'impression que quelqu'un est méga-accro ! s'exclama Avery dans un rire. Il n'y a pas de mal à prendre les choses comme elles viennent et à se laisser porter, Ella. Je sais que tu aimes tout planifier dans ta vie. Tu peux me croire, je connais ça.

Bennett et Avery avaient connu un début de relation en dents de scie à l'automne précédent. Avery, elle, ne cherchait qu'un coup d'un soir, tandis que Bennett voulait plus. Les choses s'étaient compliquées dans la tête d'Avery. Le résultat, c'était qu'elle était tombée éperdument amoureuse. Et Bennett aussi.

Elle remonta son jean sur ses jambes minces.

— En plus, tu pourrais prendre beaucoup de plaisir avec lui.

La seule idée de passer à l'acte avec Quinn me fit frémir des pieds à la tête.

— Je ne me suis jamais comportée comme ça.

Elle ferma sa braguette et me regarda.

— Coucher avec un mec qui n'est pas ton petit ami ?

Je hochai la tête et je me tortillai. La sensation des lèvres de Quinn dans mon cou. Son érection contre ma peau. *Nom d'un chien.*

— Je m'en serais doutée, dit-elle en enfilant un tee-shirt noir. Tu veux coucher avec lui ?

— Oh bon sang oui, confirmai-je un peu trop rapidement.

— Alors lance-toi, dit-elle, comme si c'était la chose la plus simple du monde.

— Même si ce mec a le potentiel de me détruire ?

Ma poitrine se comprima à cette pensée. Comment allais-je pouvoir me protéger de ce garçon dont les baisers me donnaient envie de lui tout entier ?

— Peut-être que c'est *toi* qui as le potentiel de le faire chavirer, lui... Tu n'as jamais pensé à ça ? demanda-t-elle en posant son doigt sous mon menton pour me forcer à le relever. Tu es belle et carrément sexy, et tu ferais mieux de commencer à t'en rendre compte.

— Je vais essayer, marmonnai-je en baissant de nouveau la tête.

Peut-être qu'elle avait raison. Peut-être que Quinn se protégeait lui aussi. C'était même évident. Il m'avait affirmé qu'il n'était pas avec Amber et qu'il n'était pas amoureux d'elle. Mais je savais seulement qu'il s'était passé quelque chose entre eux, même s'il ne voulait pas me dire quoi exactement. Il m'avait avoué, dans sa chambre à la fraternité, qu'il ne voulait pas *recommencer*. Mais recommencer quoi ? Est-ce que je lui rappelais Amber, d'une manière ou d'une autre ?

Nate avait confié que Quinn sortait rarement avec des filles ; qu'est-ce qui le retenait à ce point ? Au début, j'avais songé que je ne l'attirais peut-être pas, mais notre baiser dans le parc m'avait donné la preuve du contraire. Certes, il pouvait aussi avoir envie d'une fille sans pour autant vouloir sortir avec elle. Et peut-être que c'était le cas.

— Avery ? (J'allais lui poser la question, puisque j'avais toute son attention sur le sujet.) Qu'est-ce que ça fait, d'être amoureuse ?

Je ne l'avais jamais été. Je l'avais cru avec mon petit copain du lycée, mais, avec le recul, c'était une relation puérile et superficielle.

— L'amour, ça peut avoir l'air très compliqué. On ne le ressent pas au même moment ou alors on ne veut pas l'admettre en même temps, déclara-t-elle, le regard perdu. Mais une chose est sûre. Quand vous êtes ensemble, et que tu es certaine de tes sentiments et de l'honnêteté de l'instant, tu éprouves une sensation de calme en toi. De *tranquillité*. Tu te sens à ta place. Comme... par magie.

Elle s'approcha de la fenêtre et suivit la circulation des yeux.

— Et la seule idée d'être loin de lui te remue les tripes.

Puis elle se tourna vers moi.

— Et, quand il est dans la pièce, tout le reste devient flou.

— Tu t'entends ? dis-je en l'observant d'un air émerveillé. La différence qu'il peut y avoir avec l'année dernière !

— Comme tu dis, approuva-t-elle en secouant la tête. Je me demande si des extraterrestres n'ont pas pris le contrôle de mon cerveau ou quelque chose... Mais crois-moi : je ne m'attendais absolument pas à ce que ça m'arrive. Je ne croyais pas à l'amour et je ne voulais surtout pas y croire.

C'était bien vrai. Elle n'avait jamais cessé de lutter.

— Mais c'est drôle, l'espoir, reprit-elle. Il peut se manifester de différentes manières, même quand tu essaies de le repousser de toutes tes forces.

Le mot *espoir* me fit penser à Daniel et à notre conversation de l'autre jour.

— Tu te rappelles le mec dont je t'ai parlé qui appelle la hotline ?

— Oui.

Je faisais attention à ne pas révéler trop de détails au sujet de ceux qui m'appelaient. C'était contraire à l'accord de confidentialité que j'avais signé.

— Il a rappelé ?

— Oui, hier soir, répondis-je.

Elle ne connaissait ni son prénom ni son problème précis. Elle savait seulement qu'il me rappelait Christopher et qu'il croulait sous la culpabilité à cause d'un acte qu'il avait commis.

— On a parlé d'espoir, justement. Et c'était une conversation surprenante.

— Si je ne te connaissais pas, je dirais que tu craques pour lui aussi.

— Heu, non, Avery. C'est mon travail. On n'a pas le droit de s'impliquer personnellement avec les personnes qu'on aide.

Je ne craquais quand même pas pour Daniel, si ? J'avais beau louer son courage, sa résistance et sa détermination, c'était sans la moindre note romantique.

Je ne connaissais rien de lui, excepté le son de sa voix à travers chacune des émotions qu'il exprimait. Plus rauque quand il était au bord des larmes, pleine de dignité quand il faisait preuve d'optimisme. Il y avait une familiarité indéniable entre nous. D'une manière cathartique, il m'aidait à affronter certains sentiments que j'alimentais toujours au sujet de Christopher. Des sentiments que j'aurais pu traîner toute ma vie.

Et peut-être que, dans mon subconscient, je guérissais moi aussi de mes blessures.

— Je sais. Je te taquine, dit Avery en me poussant l'épaule avec espièglerie. C'est juste que tu as un de ces airs quand tu parles de lui !

— Je l'admire de s'accrocher comme ça. Il essaie de s'en sortir. Et, au fond, je le comprends. (Je me tournai vers ma commode et la photo de famille posée dessus.) À cause de Christopher.

— Je peux comprendre d'où te vient cette connexion avec ce mec. Et on dirait que tu lui fais beaucoup de bien, fit-elle remarquer en glissant ses pieds dans ses tongs.

— Mon supérieur dit que certaines personnes nous affectent plus que d'autres, selon la manière dont elles font écho à nos propres expériences et à nos émotions. L'important, c'est de garder la tête

froide et d'utiliser ce lien pour les aider.

— C'est logique, fit Avery en haussant les épaules. Tu devrais être fière de toi. Tu feras une super-psychologue, un de ces jours.

— Merci. J'espère aussi.

Je récupérai mon téléphone sur ma table de nuit et me rassis sur mon lit.

— En parlant de Christopher, reprit Avery avant de faire la grimace, comment tes parents ont pris la nouvelle pour Joel ?

— Oh, tu sais, ils sont très compréhensifs, répondis-je en faisant défiler mes messages.

J'avais fini par tout dire à mes parents après le dîner, quand nos invités avaient quitté la maison. Après le baiser passionné de Quinn. Je ne savais pas pourquoi j'avais craint qu'ils soient fâchés. C'était *moi* qui m'étais raccrochée à ce lien que Joel possédait avec Christopher.

— Mon père a même eu l'air soulagé, ajoutai-je. Il m'a dit qu'il n'était pas sûr que Joel soit le bon pour moi. Je me demande ce qui a pu lui faire penser ça.

Je savais qu'Avery se mordait la langue pour se retenir de répondre.

— Allez crache, bécasse, lançai-je. Tu as envie de dire quelque chose sur Joel. Alors vas-y !

Elle recula en direction de la porte, le visage froissé par la préoccupation. Je savais qu'elle avait des projets avec Bennett, mais elle n'irait nulle part avant de m'avoir dit ce qu'elle avait sur le cœur.

— Pitié, dis-moi que vous vous êtes toujours protégés.

— Bien sûr, toujours, je ne suis pas débile. (Je levai les mains dans un geste de frustration.) Pourquoi ?

Son dos heurta la porte.

— C'est quelque chose d'autre que Nate a dit à Bennett.

Je lâchai un petit gémissement et mon ventre se serra. Qu'est-ce qu'elle allait bien pouvoir me révéler ? Est-ce que Joel avait chopé une maladie vénérienne avec l'une de ces filles sur lesquelles je m'étais toujours posé des questions ?

— Il a dit que Joel était un sacré coureur quand tu n'étais pas là, souffla-t-elle. Il est sorti avec plusieurs filles pendant que vous étiez ensemble.

Je laissai ma tête tomber dans mes mains.

— Comment j'ai pu être aussi stupide ?

Je me demandai si Quinn aussi était au courant. J'avais dû passer pour une idiote. Pourquoi n'avais-je pas écouté mon instinct ? Je savais que quelque chose n'allait pas dans notre relation. Et, maintenant, il semblait bien qu'elle n'avait même jamais été réelle.

— Ne t'avise pas de te reprocher quoi que ce soit ! C'est exactement pour ça que j'hésitais à te le dire.

Le ton ferme d'Avery me tira de mes lamentations. Elle s'assit face à moi sur le lit.

— Ne va pas te reprocher quelque chose dont *il* est seul responsable. D'accord, tu étais peut-être trop confiante et fidèle, mais il t'a fait croire que lui l'était aussi.

— Peut-être, dis-je en me mordant la lèvre. Mais je pense que je n'ai pas accordé d'attention aux signes.

— On fait tous des erreurs. On doit seulement apprendre et retenir la leçon. (Elle écarta mes cheveux de mon front.) Si cette histoire avec Quinn va quelque part, j'ai le sentiment que tu sauras lui dire exactement ce que tu attends. Tu ne toléreras plus rien de ce genre. On a tous été naïfs à un moment ou à un autre.

Je m'adossai à mon oreiller, résistant à l'envie de me blottir en position fœtale.

— Mais toi qui me conseillais de vivre les choses au jour le jour avec Quinn ?

— C'est différent. Ça, c'est s'éclater sans avoir la moindre attente, expliqua-t-elle. À partir de là, si tu décides que tu veux une histoire plus sérieuse, j'espère que Quinn et toi vous vous mettrez d'accord sur certains points. Comme, par exemple, ce que ça signifie pour vous deux.

Je me tournai sur le côté et plaquai mes mains sur mon ventre.

— Après ce que tu viens de me dire sur Joel, je crois qu'il me paraît plus raisonnable pour le moment de prendre les choses comme elles viennent.

Avery déposa un baiser sur le sommet de mon crâne et me laissa à mes réflexions.

Je n'étais plus sûre de pouvoir me fier à mon jugement, désormais.

Mais enfin, de qui je me moquais ? Il fallait que je commence à suivre mon instinct, mon cœur. *À les écouter pour de bon.*

QUINN

Je n'avais pas revu Ella depuis notre baiser dans le parc, mais, après cette journée passée avec sa famille, je ne parvenais pas à penser à grand-chose d'autre.

Les bâtiments de commerce et de psychologie étaient situés aux deux opposés du campus, et je ne pouvais même pas l'apercevoir entre les cours. J'espérais qu'elle pensait toujours à moi comme je pensais à elle.

Pourtant, à travers nos conversations écrites ces deux derniers jours, Ella me semblait différente. Plus distante, voire froide. Comme si elle avait des soucis. Je ne voulais pas la brusquer.

Sauf que je devenais complètement dingue. J'avais l'impression que nous suivions constamment le modèle « Fuis-moi je te suis, suis-moi je te fuis ». Je me sentais enfin libéré, plein d'espoir, prêt à franchir le pas avec une fille merveilleuse, et maintenant c'était elle qui semblait mettre un frein à notre relation.

Peut-être parce que je n'arrêtais pas de me contredire. Pour commencer, je lui avais dit que je ne voulais me mettre en couple avec personne. Et puis j'avais cédé à mes désirs et je l'avais embrassée – presque brutalement – sous les pins du parc.

Cette fille me faisait un effet de tous les diables. Sa façon de m'embrasser... ses lèvres, son corps, ses petits bruits sexy. *Ma parole !*

J'avais dû semer une pagaille pas possible dans sa tête, et je ne savais plus comment m'y prendre. Un petit pas après l'autre, voilà ce qui me semblait être la meilleure solution. J'avais donc craqué et décidé de lui proposer quelque chose. Je mourais d'envie de la revoir. Je ne savais pas comment j'allais réagir si elle déclinait ma proposition. Je me pointerais devant sa porte ou je ne sais quoi.

MOI : *Je viens de finir l'entraînement. Ça te dit d'aller manger une pizza chez Luigia au Eaton Center ?*

ELLA : *Hmm... d'accord. Je viens de terminer mes révisions de psychopharmacologie à la*

bibliothèque. Je suis à quelques rues, je viens à pied. À tout' !

MOI : *Psycho-quoi ? ; -) À tout à l'heure.*

Quel soulagement ! Nous étions suffisamment près du campus pour que certains amis risquent de nous surprendre, mais peut-être était-il temps de savoir ce qu'on était en train de fabriquer tous les deux.

Enfin... si elle voulait toujours de moi.

Je me garai sur le parking du restaurant, assez loin des autres véhicules pour ne pas risquer d'abîmer ma peinture, et j'allai l'attendre devant l'entrée. Elle ne tarda pas à arriver, vêtue d'une jupe en jean, d'un haut ample et de sandales sexy qui laissaient apparaître ses orteils peints en rose. Elle portait un sac marron en bandoulière. J'en eus presque le souffle coupé. Ses cheveux retombaient en vagues délicates sur ses épaules, et des mèches rebelles bouclaient autour de son cou. Elle était incroyablement sensuelle.

— Salut, dit-elle d'une petite voix timide.

— Salut.

Mon regard avide parcourut malgré moi les courbes douces de son visage et s'arrêta sur son décolleté.

Elle détourna les yeux, les joues rouges. Je dus me retenir de l'attirer contre moi pour l'embrasser. Mais je n'étais pas sûr de ce qui se passait entre nous, surtout depuis qu'elle semblait faire machine arrière. Je décidai donc de m'adapter à sa conduite.

— Où est-ce que tu as garé Furie ? (Elle jeta un regard circulaire sur le parking.) Dans un champ quelque part pour que personne ne puisse la rayer ?

Il me fallut une seconde pour comprendre de quoi elle parlait, avant de me souvenir des noms qu'elle avait donné à mes voitures. Comme elle était adorable !

— Ce ne serait pas une mauvaise idée, soit dit en passant, dis-je avec un éclat de rire. Mais non, elle est juste là-bas.

Elle esquissa l'ébauche d'un sourire.

— Dans le coin le plus reculé du parking ?

Je penchai la tête sur le côté.

— Peut-être.

J'ouvris la porte de la pizzeria et je ne pus m'empêcher de poser la main au creux de son dos pour la guider à l'intérieur. Je compris aussitôt que ça ne la dérangeait pas, car elle frissonna à ce contact. L'air se chargeait d'électricité à la seconde où nos corps se retrouvaient à proximité l'un de l'autre. On ne pouvait pas le nier.

Nous nous installâmes à une table et mes genoux frôlèrent les siens. Mais elle ne fit pas le moindre geste pour s'écarter et j'y vis la preuve que je lui faisais encore de l'effet.

— C'est bon, tu as assez de place, espèce de géant ? fit-elle, l'œil pétillant et les joues colorées.

— « Espèce de géant » ? râlai-je. C'est nouveau.

Il était vrai que je devais pencher la tête et lui relever le menton pour atteindre sa bouche.

Elle étudia la carte en se mordant la lèvre. J'aurais voulu l'asseoir à côté de moi, pour la serrer, la nourrir, l'embrasser. Effacer cet air préoccupé de son visage.

Mais je ne voulais pas non plus lui laisser croire que je ne cherchais que le contact physique. J'aimais aussi beaucoup sa compagnie. Elle était drôle, intelligente, passionnée. De ma vie, je n'avais jamais rien ressenti de tel pour une fille, quelqu'un avec qui je me sentais suffisamment à l'aise pour lui ouvrir mon cœur, sans parler de la puissante alchimie qu'il y avait entre nous.

Je me sentais nu sous son regard attentif, même si elle ne savait rien de mon passé ou de ce que j'avais fait. J'envisageai de combler ce fossé et de tout lui révéler – mes secrets, mes désirs et mes besoins. De lui avouer le rôle que je jouais parfois pour satisfaire les autres personnes.

Cette perspective me terrifiait toujours, et il fallait d'abord que je me fasse lentement à l'idée. Si j'arrivais à la faire parler d'elle ce soir, peut-être qu'elle ne me poserait pas trop de questions.

Je voulais apprendre à connaître Ella et commencer à faire partie de sa vie. C'était un peu effrayant, mais peut-être que ça l'était pour elle aussi et qu'on pourrait surmonter nos peurs ensemble.

— Alors, ces révisions dont tu m'as parlé et dont je n'ai pas compris le nom ? demandai-je en jouant avec la salière et la poivrière.

C'était une mauvaise habitude que j'avais prise à force de manger tout seul. Ella semblait fascinée par le mouvement de mes doigts et par les petits éclats noirs et blancs que je semais sur la table.

— Ce n'est qu'un nom compliqué pour l'étude des traitements psychotropes, dit-elle en s'emparant d'un bout de pain dans la panière avant de le tartiner de beurre.

À l'approche du serveur, Ella posa les doigts sur mes mains pour les immobiliser, puis commanda une pizza moitié pepperoni, moitié champignons.

— Pour quelqu'un qui prend autant soin de sa voiture, je te trouve bien désordonné dans d'autres domaines, dit-elle en désignant les traînées de sel et de poivre sur la table.

— C'est une habitude nerveuse, je crois, répondis-je avec un haussement d'épaules.

Je me retins de la taquiner sur la façon dont elle nettoya mon bazar en quelques secondes avec une serviette en papier.

— Tu dois être une vraie maniaque.

— Oui, un peu.

Elle déposa la serviette roulée en boule dans son assiette.

— C'est peut-être pour ça que tu es aussi douée. Pour tes études, je veux dire.

Démêler le désordre qui régnait dans la vie des autres me paraissait terriblement délicat, mais, pour quelqu'un de plus organisé, qui avait la tête sur les épaules comme elle, c'était une fonction toute désignée.

— Tu as toujours voulu devenir psychologue ?

Je craignais qu'aborder ce genre de sujet ne lui rappelle trop son frère, encore une fois, et je ne voulais pas la bouleverser. Elle prit son temps avant de répondre, pendant que je sirotais ma bière :

— Oui, je crois.

Elle baissa le menton d'un air qui trahissait sa vulnérabilité, et ce simple geste m'attendrit.

— J'ai toujours aimé aider les gens.

— Je m'en étais aperçu, dis-je.

Elle possédait un côté apaisant, mais elle savait aussi prendre les choses en main et porter son propre fardeau. Elle donnait l'impression de pouvoir gérer toutes les situations, même les plus pénibles.

— Au lycée, Avery me charriait tout le temps en disant que je devrais m'écrire « consultation à toute heure » sur le front.

Elle rit et il me sembla voir directement au fond de son âme. Comme si, à cet instant particulier, je la connaissais mieux que personne, même si je savais que je me trompais du tout au tout. Pourtant, mince alors, je ne rêvais que de ça.

— C'était toujours à moi qu'on venait confier ses problèmes de couple et ce genre de choses.

— Un peu comme dans les dessins des Peanuts ?

— Comme le personnage de Lucy, tu veux dire ? Qui se prend pour une psy à cinq cents la séance ? (Elle se mordit la lèvre.) Ouais, c'est un peu ça. Dommage que je sois incapable d'appliquer mes propres conseils en matière de relations.

Il y avait tant d'émotion contenue dans ces mots que je me demandai à qui elle faisait allusion exactement. Si elle parlait uniquement de son crétin d'ex-petit copain ou si ça allait au-delà.

— Est-ce que tu étais au courant toi aussi ? demanda-t-elle sans préambule, avant de pencher la tête, le rouge aux joues. Que Joel voyait d'autres filles ? précisa-t-elle.

Je compris soudain pourquoi elle avait mis une distance entre nous. Peut-être qu'elle ne faisait plus confiance à son jugement – qu'elle ne faisait plus confiance aux autres tout court. J'espérais pouvoir l'aider à changer d'avis. Je voulais qu'elle me fasse confiance. Qu'on fasse tous les deux confiance aux sentiments de l'autre.

Jamais je ne lui ferais de mal. Si l'un de nous devait souffrir, se sentir abandonné, ce serait plutôt moi – mais c'était peut-être un risque que j'étais prêt à prendre.

— Je... j'avais des soupçons, répondis-je en m'efforçant de garder un visage neutre.

Je ne voulais pas qu'elle voie combien j'en voulais à Joel de l'avoir mise dans cette situation de doute.

— Mince, Ella, je suis désolé.

— C'est pour ça que tu avais toujours l'air de vouloir lui casser la figure ? demanda-t-elle en buvant une gorgée de son soda.

Une lueur de frustration passa dans son regard. Après tout, il faut croire qu'elle était au courant.

— On peut dire ça, oui. C'est un crétin, Ella. Tu mérites mieux.

— Je ne suis plus sûre de savoir ce qui est mieux, dit-elle avec une moue. Alors je ferais bien d'y aller au jour le jour.

Je hochai la tête et mordis dans mon bout de pain, qui sembla se bloquer au fond de ma gorge. C'était la façon d'Ella de me faire comprendre qu'elle n'était pas sûre de moi ni même de *nous deux*.

Il fallait que je me pose la question : est-ce que j'étais prêt à relever le défi ? Prêt à laisser une fille entrer dans mon intimité ? Même si ça ne signifiait pas pour autant qu'elle y resterait ?

— Et toi, sinon ? demanda-t-elle soudain pour changer de sujet. Tu as toujours joué au base-ball ?

— Je joue depuis longtemps, oui, répondis-je en prenant bien garde à ce que j'allais révéler, car Sebastian occupait une grande place dans ma vie sportive. J'ai commencé à la Little League et j'ai continué.

— Tes parents venaient assister à tes matchs ?

Elle détourna les yeux, comme si sa question n'était pas lourde de sens. Mais je comprenais sa curiosité. Peut-être que j'avais dit certaines choses qui l'avaient mise mal à l'aise au dîner de Pâques. Ma famille était bien différente de la sienne et elle voulait en savoir plus. Pour comprendre.

— De temps en temps. Ma mère plus que mon père.

Je ne lui précisai pas qu'en réalité mon père n'était venu que deux ou trois fois et que ma mère faisait plus office de chauffeur qu'autre chose. Mais mon oncle et ma tante venaient, eux, et les parents de Sebastian étaient toujours présents pour nous encourager.

— Des fois, mon meilleur copain et moi on s'entraînait pendant des heures avec une balle de tennis. On la faisait rebondir contre un mur du parc et on la rattrapait avec nos gants de base-ball. Et même entre nos deux jardins, dis-je avant de réaliser ce qui m'avait échappé.

Il était difficile de ne pas associer le base-ball à Sebastian.

Elle haussa vivement les sourcils.

— Ton meilleur ami joue aussi à l'université ?

— Non.

Je fus sauvé par le serveur qui nous apportait notre pizza. Je me servis aussitôt et m'efforçai de garder la bouche pleine pour m'épargner toute question supplémentaire sur Sebastian.

Quinn était aussi fermé que d'habitude au sujet de sa famille et de son passé. Il paraissait mal à l'aise chaque fois que je lui posais la moindre question. Il se retenait tellement que sa lutte me déconcertait.

Nous nous en tenions donc à des sujets moins risqués, comme les cours, le cinéma, la musique et, bien sûr, les jeux vidéo. C'était notre terrain d'entente. D'une certaine manière, même illusoire, ce centre d'intérêt créait un lien entre nous.

Ce qui n'était pas illusoire, en revanche, c'était notre attirance l'un envers l'autre. Chaque fois qu'il remuait sous la table, la chair de poule parcourait ma peau et envoyait une petite décharge dans mon épiceutre.

Au moment de quitter la pizzeria, Quinn proposa de me raccompagner à ma voiture.

J'étais garée sur le parking de la bibliothèque, mais il faisait encore jour et je pouvais aisément rejoindre ma voiture toute seule.

En percevant mon hésitation, il précisa :

— Je peux te raccompagner *à pied*.

Je fus incapable de résister à son air si innocent et vulnérable. En plus, je n'étais pas prête à le quitter déjà.

Après avoir appris l'infidélité de Joel, j'avais fait deux gros pas en arrière. J'avais décidé que de prendre les choses comme elles venaient valait mieux que de vivre en sachant que j'étais un sujet de moquerie aux yeux de mon petit ami et peut-être à ceux de son entourage. Je manquais visiblement de discernement quand il s'agissait de juger les gens, et je me contenterais de me prêter au jeu tout en m'occupant de mes besoins physiques en cours de route.

Ma colère avait érigé un mur protecteur tout autour de moi, du moins pour le moment. J'avais peut-

être besoin d'y aller doucement, de m'assurer d'avoir une confiance totale en la personne, contrairement à la dernière fois. Je ne savais pas exactement ce que Quinn souhaitait pour nous, mais, en attendant, vivre l'instant présent me convenait très bien. M'amuser un peu.

— Hmm, je ne sais pas, le taquinai-je. Ça risquerait de prendre autant de temps de marcher jusqu'à ma voiture que de rejoindre la tienne, garée toute seule au milieu de nulle part.

— Petite maligne.

Il me souleva dans ses bras, comme il l'avait déjà fait chez ses parents, et mes pieds quittèrent brièvement le sol. Le geste me semblait si naturel que, lorsque je perçus sa courte hésitation, je resserrai ses bras autour de moi.

Je sentis son souffle contre mes cheveux et son torse ferme. Son rythme cardiaque s'accéléra pour s'accorder au mien, au battement près.

Il me relâcha puis me prit la main et se dirigea vers sa voiture d'un pas décidé, comme investi d'une mission. Furie était garée dans la dernière rangée du fond et occupait deux places, comme d'habitude.

Quand nous arrivâmes à hauteur de la portière passager, il riva ses yeux sur les miens avec une intensité telle que je ne pus détourner le regard. Son expression se mua en quelque chose de plus délibéré qui dissipa tous les doutes que je nourrissais encore à son sujet.

Il inclina la tête sur le côté. Ses lèvres n'étaient plus qu'à un souffle des miennes, et son regard pénétrant semblait me dévorer tout entière.

Quinn était un paradoxe vivant. Alors qu'il était décontracté et innocent une seconde plus tôt, son intensité me laissait désormais interdite et menaçait de me faire fondre.

Je retins ma respiration lorsque ses doigts effleurèrent ma joue. Je fermai les yeux face à la vulnérabilité que je ressentais à cet instant précis.

Ses lèvres caressèrent les miennes avec une douceur telle que je fus momentanément transportée ailleurs – peut-être directement dans les étoiles. Il se passait quelque chose dans ce baiser. Quelque chose que ses lèvres essayaient de me communiquer et qu'elles n'avaient pas pu – ou pas voulu – exprimer auparavant.

J'eus un aperçu de ce qui se cachait au fond de lui – au-delà des taches dorées dans ses yeux, de la timidité de ses doigts, de ses réponses monosyllabiques.

Quelque chose de vrai et d'honnête, et je sentis mon âme mise à nu.

Mes genoux tremblèrent et je m'affaissai contre lui. Il me serra d'un bras passé autour de ma taille et, de son autre main, il tira légèrement mes cheveux en arrière pour m'embrasser plus fiévreusement encore. Ses lèvres étaient si chaudes, sa langue si douce et tendre, que mon cœur gonfla dans ma poitrine et menaça d'exploser dans un feu d'artifice.

Quand il s'écarta, il soutint mon regard quelques instants avant de m'ouvrir la portière. Je m'installai à l'intérieur, encore complètement chamboulée par notre baiser. Pourtant, le temps qu'il contourne la voiture pour s'asseoir derrière le volant, son comportement avait changé.

Son regard était sombre et brûlant de désir pour moi. Il effleura mon genou avec sa main et je sentis les muscles de mon ventre réagir avec anticipation. Je ne souhaitais qu'une chose, qu'il se jette

de nouveau sur moi.

Cette fois-ci, je décidai de ne pas attendre. Je me tournai sur mon siège et passai mes mains le long de ses bras jusqu'à son cou. Il pencha la tête pour l'appuyer contre mes doigts et murmura mon prénom dans un souffle.

Je caressai sa lèvre inférieure avec ma langue puis je l'aspirai dans ma bouche. Il gémit et m'attrapa par la taille pour me rapprocher.

Les petits bruits qui s'échappaient de ses lèvres suffirent à me déchaîner. J'écrasai ma bouche avide et gourmande contre la sienne. Il me plaqua contre lui et je grimpai sur ses genoux pour le chevaucher. Je n'avais plus conscience du volant dans mon dos ou du fait que nous nous trouvions sur un parking public.

Nous restâmes ainsi des minutes, des heures ou des jours, les lèvres gonflées, le souffle court. Mes mains goûtaient la fermeté de sa peau et de ses muscles sous son tee-shirt. Ma jupe était remontée sur mes cuisses et son érection se pressait contre ma peau nue. Je me félicitai soudain des vitres teintées dont la voiture était équipée.

Il rouvrit les yeux et approcha les doigts des boutons de mon haut. Il retira le premier sans me quitter du regard. Puis il continua et embrassa ma peau nue, laissant des flammes dans le sillage de ses lèvres.

Il écarta le tissu et effleura les bords de mon soutien-gorge noir. Ses pouces caressèrent mes tétons. Puis il dévora la peau de mon décolleté en s'emparant de mes seins à pleines mains, avant de descendre sur mon ventre. Haletante, je lâchai un petit râle.

Quinn se concentra sur l'agrafe frontale de mon soutien-gorge et la retira d'un doigt agile. Je sentis l'air frais glisser sur ma peau et je me mordis la lèvre en rejetant la tête en arrière – à moitié par pudeur, à moitié par excitation.

— Ella, tu es magnifique, murmura-t-il en m'observant avec émerveillement.

J'avais déjà entendu des mecs complimenter ma poitrine, mais cette fois c'était différent. Quinn, de nouveau, me donnait la sensation d'être sensuelle. Et puissante. Bourrée de féminité.

Ma poitrine toujours entre ses mains, il caressait mes tétons avec ses pouces tout en continuant de m'embrasser avec la tendresse qu'on accorde à une œuvre d'art fragile et délicate.

C'était intense. Hypnotisant.

Le temps s'écoula ainsi, avec nos doigts qui continuaient d'explorer et nos lèvres scellées, jusqu'à ce que le soleil plonge à l'horizon, au crépuscule du sommeil.

QUINN

Il restait deux heures avant mon prochain match. Allongé sur mon lit, je repensai à ma conversation téléphonique avec Gabby la veille au soir. Je lui avais parlé d'Ella.

Ella n'avait pas insisté au sujet du meilleur ami avec qui je jouais au base-ball. Quand elle finirait par le faire, je lui avouerais certainement que Bastian était mort, et j'avais besoin de me préparer à cette révélation.

— Qu'est-ce qui pourrait arriver de pire si cette fille te posait des questions ? avait demandé Gabby.

— Elle voudrait en savoir plus – comme peut-être quand et pourquoi c'est arrivé. C'est ce que je redoute le plus.

L'accident était survenu quelques jours après la fin de notre dernière année de lycée. La vision d'horreur – Sebastian allongé dans ce cercueil en bois, aux funérailles, vêtu de son costume noir et de sa fichue cravate en cachemire, les cheveux soigneusement peignés en arrière – ne venait qu'en second après l'image de son corps étendu, immobile et ensanglanté, sur le côté de la route.

Secoué par les tremblements et la nausée, avec la sensation que mon cœur avait été arraché de ma poitrine, j'avais bien failli gerber sur le cercueil.

Mon père m'avait jeté un regard noir en me voyant prendre la fuite – loin de Sebastian, de ses parents, de tout le monde. Mais mon oncle et ma tante étaient intervenus et avaient demandé à mes parents de me laisser partir. Après le cimetière, j'avais passé le reste de la journée assis au bord de la falaise, à me demander si j'allais sauter ou pas.

Comment expliquer ça à Ella ?

— En effet, elle voudrait sûrement en savoir plus, avait acquiescé Gabby. Et tu devras trouver le courage de lui dire. Qu'est-ce qui te fait le plus peur dans l'idée de le faire ?

— Les parents de mon meilleur ami semblent avoir cette incroyable capacité à me pardonner. Mais peut-être pas elle.

Je songeai que les parents de Bastian iraient tout droit au paradis ou bien qu'ils étaient doués pour maîtriser leurs émotions face à moi. De mon côté, il m'était difficile de m'éterniser avec eux. Leur présence à mes matchs les hissait au rang de fichus saints ou je ne sais quoi.

— Si ses parents t'ont pardonné, Daniel, avait ajouté Gabby, n'y a-t-il aucun moyen pour que toi tu finisses par te pardonner ?

— Je... je ne sais pas.

— J'ai le sentiment que si. Un jour. Et peut-être que cette fille saura te convaincre que tu mérites de vivre la vie à laquelle tu aspirés. Je pense que tu devrais lui donner sa chance. Je suis prête à parier qu'elle pourrait te surprendre.

Une nouvelle fois, ça m'avait fait du bien d'ouvrir mon cœur à Gabby.

Ou peut-être que ça me laissait seulement une impression de vide.

J'étais prêt à combler ce vide avec quelque chose de tout nouveau. De différent.

Quelque chose de mieux.

Si seulement je m'autorisais à laisser une telle chose arriver.

Je renvoyai la balle à Smithy et me positionnai derrière la quatrième base. Aucun membre de la famille n'était présent pour m'encourager, ce soir, et, à la septième manche, je commençai à éprouver un certain répit. J'avais été capable de me changer les idées pour un moment. Je ne vivais que pour mes attentes et celles de personne d'autre. Je ne savais pas ce que me réservait ce nouveau départ dans la vie, mais, pour la première fois depuis bien longtemps, j'avais envie d'essayer.

Essayer de vivre. D'accomplir des choses significatives. Pour moi et moi seul.

En dehors de Gabby, Ella était la seule à s'être autant rapprochée de moi ; elle était venue chez mes parents, elle connaissait des détails sur moi qu'elle était la seule à connaître, même si elle ne savait pas *tout*.

Pourtant, j'avais décidé d'y remédier. Mon cerveau commençait à s'habituer à l'idée de tout lui avouer. Surtout parce que, sans ça, je risquais de la perdre, ce qui était pire que tout. Si je ne saisisais pas ma chance, je ne serais jamais fixé. Et les regrets me pourrissaient déjà bien trop la vie.

Depuis notre dîner, Ella et moi nous étions envoyé des messages tous les jours. Évidemment, mes fantasmes étaient montés en puissance depuis notre séance torride dans ma voiture, qui avait embué les vitres autour de nous. Enfin merde, quoi ! Cette fille suscitait chez moi une véritable adoration et me donnait envie d'ériger un putain d'autel à son nom.

Pourtant, Ella continuait de mettre un frein. Je le sentais. Pas dans ses baisers, car c'était là qu'elle se laissait le plus aller à ses émotions. Non, c'était dans son *cœur*. Comme si elle avait décidé que nous ne serions que des « amis et plus si affinités » et que ça lui convenait parfaitement.

Sauf que ça ne me convenait pas du tout à moi. La pression s'était peut-être apaisée, mais pas

assez pour que je puisse vivre avec l'idée de n'être qu'un flirt pour elle. J'éprouvais le besoin intense de lui faire savoir que je ne pouvais pas passer cinq minutes sans penser à elle. Si seulement j'arrivais à l'exprimer avec des mots... Ils semblaient bloqués au fond de ma gorge, et l'unique façon que je connaissais de dépasser ça, c'était de lui *montrer* à la place. Avec mes lèvres, mes mains et mon corps.

J'espérais la revoir avant que l'équipe parte en tournée, dans deux jours. Ce matin-là, je lui envoyai un message.

MOI : *Furie a crevé hier soir.*

ELLA : *La pauvre. On dirait que ton bébé a besoin d'amour.*

MOI : *Absolument. L'amour d'une certaine brune avec de sublimes yeux bleus et des lèvres appétissantes.*

ELLA : *Je serais ravie de lui donner un peu d'amour.*

MOI : *Bientôt, j'espère ? Son propriétaire n'a plus qu'un match à jouer avant de prendre la route.*

Mes frères de la fraternité et les filles de notre sororité amie poussaient des cris dans les gradins ; McGreevy avait fait sortir un joueur du premier coup. Je tournai les yeux dans leur direction et j'aperçus Ella. Elle était donc venue. Sa présence me galvanisait et me donnait envie de donner le meilleur de moi-même dans ce match.

Elle était assise entre Tracey et son amie Rachel.

J'avais vu Joel se retourner et lui adresser un signe de la main. Ella avait crispé les mâchoires, comme si elle se retenait d'ouvrir la bouche, de lui dire ce qu'elle pensait ou de lui donner une gifle. Peut-être que je pourrais m'en charger pour elle.

Je ne m'étais pas demandé ce qui se passerait la première fois qu'Ella et Joel se reverraient. Mais Joel semblait inconscient, comme le gros imbécile qu'il avait toujours été. En plus, une espèce de blonde – sa nouvelle conquête, manifestement – était assise à côté de lui.

L'autre soir, au poker, il s'était de nouveau pris une cuite. Il s'était mis à parler sans la moindre pudeur des merveilleux seins d'Ella, en disant combien ils lui manquaient. J'avais littéralement pété un plomb. J'avais bondi, renversé ma chaise, et j'avais brandi le poing, prêt à lui démolir la tête. Brian avait dû m'attraper le bras pour m'en empêcher. Puis il m'avait entraîné dans une autre pièce pour parler un peu et jouer à Call of Duty.

Il ne m'avait pas franchement demandé ce qui se passait entre Ella et moi, mais j'avais l'impression que Tracey et lui avaient compris. Ainsi que tous les autres, probablement.

Je détestais voir Joel traiter Ella comme une simple plastique. Certes, elle possédait un corps d'enfer, mais elle incarnait aussi la perfection dans d'autres domaines.

Elle était époustouflante. Et j'en voulais plus.

Peut-être même que je voulais *tout*.

Le match s'acheva sur une chandelle en quatrième base. Je rattrapai la balle, la lançai à l'arbitre et me dirigeai vers les vestiaires pour me changer. Avant de quitter le terrain, je levai une dernière fois les yeux vers les gradins et croisai le regard d'Ella. Je pensais qu'elle m'attendrait sur le parking

avec les familles, les amis et les fans, mais cet espoir s'envola quand je constatai qu'elle n'était nulle part en vue.

À la place, je la retrouvai chez Zach, en train de boire une bière à une table du fond avec Tracey et Rachel. Quand elle m'aperçut, elle parut hésitante. Cette incertitude concernant notre relation et notre statut commençait à me tuer. À mon avis, elle était aussi effrayée et perdue que moi.

En plus, il fallait composer avec Joel, même si je me fichais pas mal de ce qu'il pensait. C'était plutôt une question de respect par rapport à Ella. Je ne voulais pas que les gens pensent qu'elle l'avait quitté pour se mettre avec moi. C'était très mal vu chez les filles – un système de pensée que je trouvais vraiment injuste. Les mecs pouvaient faire ce qui leur chantait, mais les filles récoltaient immédiatement une étiquette de nanas faciles et inconstantes.

Je commandai deux bières au bar, bien décidé à rejoindre Ella à sa table. Les autres pouvaient aller au diable. Nous étions amis avant tout et ce n'était pas comme si j'avais l'intention de la peloter en public, même si ce n'était pas l'envie qui me manquait.

Tandis que j'attendais mes boissons, je me retrouvai engagé dans une discussion avec des fans de base-ball. Ils se renseignèrent sur le programme à venir et demandèrent si nous allions garder la tête de la compétition. Quand je tournai de nouveau les yeux vers le fond de la salle, Ella n'était plus là.

Son amie Rachel s'était installée à une table dans le coin avec quelques-uns de mes coéquipiers. Je perçus son léger mouvement de tête quand mon regard balaya la bande.

Je levai un sourcil dans sa direction et elle désigna discrètement le parking. C'était sa façon de me dire qu'Ella était partie. *Merde*. Je lui adressai un petit signe de remerciement.

J'avalai ma bière en attendant de décider de ce que j'allais faire. Mon téléphone bourdonna et je lus le message.

ELLA : *Rentrée chez moi. Désolée, je ne me sentais pas d'être dans la même pièce que Joel.*

MOI : *Je comprends. Ce ne sera pas tout le temps aussi gênant. Je ne le permettrai pas.*

ELLA : *Je sais.*

MOI : *Ça m'a fait vraiment plaisir de te voir au match, Ella.*

ELLA : *Ça m'a fait vraiment plaisir d'être là.*

MOI : *Je regrette que tu sois partie. J'étais impatient de passer du temps avec toi.*

ELLA : *En fait, j'espérais...*

MOI : *Tu espérais quoi ? Peut-être la même chose que moi... ?*

ELLA : *Peut-être bien. Appartement 1A. Tu connais l'adresse. Je t'attends.*

J'eus toutes les peines du monde à me contenir sur mon tabouret. J'attendis bien deux secondes avant de me ruer vers la porte, presque aveuglé par l'impatience.

Je me garai dans sa rue et m'efforçai de ne pas courir jusqu'à sa porte. Je sonnai à l'interphone ; elle ne prit même pas la peine de demander qui était là et se contenta d'ouvrir la porte. Je décidai d'avoir une petite discussion à ce sujet un peu plus tard, avant de réaliser qu'elle m'avait probablement vu me garer par la fenêtre.

Dès qu'elle ouvrit, je pris son visage à deux mains et l'embrassai. J'étais incapable de me retenir

plus longtemps de la sentir, la goûter, l'êtreindre. Ses lèvres douces et souples semblaient n'attendre que moi. Son haleine sentait la menthe mélangée à la bière qu'elle avait bue chez Zach.

Je la repoussai à l'intérieur et refermai la porte avec mon pied.

— On est tout seuls ?

— Ou...

Aussitôt qu'elle ouvrit la bouche, j'en profitai pour glisser ma langue à l'intérieur, et elle agrippa mon tee-shirt. Je n'en avais jamais assez. Elle enfonça ses mains dans les poches arrière de mon jean et me plaqua contre elle. En une seconde, j'étais dur comme un putain de roc.

Elle poussa un gémissement lorsque je rassemblai ses cheveux derrière sa tête pour la pencher en arrière et l'embrasser plus facilement. Je la fis reculer en direction de sa chambre et, même si son lit occupait un coin de mon champ de vision, ce n'était pas de cette manière que j'avais envie d'Ella.

Son dos heurta la porte et je plaquai ses mains au-dessus de sa tête, dans un geste que nous avions déjà adopté auparavant. Elle ferma les yeux, leva la tête, et je tirai avantage de sa position pour dévorer sa peau. Douce et soyeuse, elle dégageait un léger parfum d'amande.

— On a une fâcheuse tendance à toujours finir plaqués contre une porte, dit-elle dans un souffle.

Je lui mordillai la peau du cou et fis glisser mes lèvres jusque sur sa clavicule, puis sur le gonflement de sa peau douce juste au-dessus des seins.

— Je fantasme sur ce que j'ai envie de te faire contre cette porte.

Elle se tortilla en collant ses hanches contre l'avant de mon jean.

— Continue comme ça et je vais jouir comme un ado en chaleur. (Je soufflai dans ses cheveux pour essayer de calmer les battements de mon cœur.) Tu vois l'effet que tu me fais.

Elle émit ce petit bruit guttural qui menaçait de me faire perdre la tête.

— Tu veux savoir ce que j'ai prévu de te faire ? grondai-je dans son cou.

— Oui, dis-moi, s'il te plaît, souffla-t-elle.

Mince alors, elle n'avait pas besoin de me supplier. Au point où j'en étais, j'aurais marché sur des charbons ardents si elle me l'avait demandé.

Je relâchai ses mains et glissai mes doigts sur la peau de son ventre qui apparaissait sous son tee-shirt. Je la sentis frissonner tandis que ma langue touchait son lobe d'oreille et la chair au-dessous. Elle empoigna une mèche de mes cheveux pour ramener mes lèvres sur les siennes. Avec tendresse et ferveur, cette fille savait comment s'y prendre pour faire totalement basculer mon monde.

Elle se mit à sucer ma langue et ce fut le point de rupture.

Je voulais la voir. La voir *en entier*.

Je soulevai son tee-shirt et elle leva les bras pour me faciliter la tâche. Je jetai le haut sur son lit et parcourus sa poitrine d'un regard avide.

Je caressai du pouce la bordure en dentelle de son soutien-gorge et ses mamelons durcirent sous le tissu. Je suçai un de ses tétons directement à travers et, lorsque je m'approchai de l'autre, Ella gémit et planta ses ongles dans mon dos.

Bon sang, c'était l'extase.

Elle m'arracha mon tee-shirt et fit glisser ses doigts sur mes bras et mon torse, avant de les approcher de la ligne de poils qui plongeait sous la boucle de ma ceinture.

— Quinn, murmura-t-elle dans un souffle.

Je fermai les yeux et savourai le contact de ses mains sur moi. Douces et chaudes.

Après avoir légèrement griffé mon ventre, elle prit une profonde inspiration. Qu'est-ce que c'était bon !

Je lâchai un souffle, tremblant, avant de rouvrir les yeux et d'écraser Ella contre moi. Notre baiser n'en finissait plus, téméraire et fougueux, presque dangereux. Je voulais laisser ma langue dans sa bouche pour l'éternité.

Elle retira une bretelle de son soutien-gorge, puis l'autre, sans quitter mon regard, comme s'il s'agissait d'un strip-tease privé. Elle tendit les mains dans son dos pour le dégrafer, tandis que mon sexe essayait de se libérer de mon pantalon de sa propre volonté.

Ella incarnait la perfection. Sa poitrine était ronde, avec des tétons roses et pointus que je désespérais de sentir dans ma bouche.

Je voulais montrer à Ella à quel point elle était magnifique.

— J'ai envie d'embrasser ton corps de rêve, dis-je en entortillant le bout de ses cheveux autour de mes doigts. Tu me laisses faire ?

Sa seule réponse fut un gémissement sourd, puis elle ferma les yeux et appuya sa tête contre le bois. Je caressai son ventre et remontai vers ses seins. J'éprouvai leur poids et leur générosité, taquinai ses tétons, puis j'en mis un dans ma bouche.

Je pris tout mon temps pour les sucer, les lécher, les mordiller, encouragé par les petites plaintes d'Ella, qui ne cessait de répéter mon nom. J'aurais continué rien que pour écouter ses implorations. Ses seins étaient exposés, les mamelons humidifiés par mes lèvres, et cette image d'elle resterait sans aucun doute gravée pour toujours dans ma mémoire.

Je pinçai son lobe entre mes dents et, soudain, je sentis ses doigts sur ma braguette. Elle m'empoigna à travers l'épais tissu et je me raidis contre sa main. Je voulais me déshabiller.

Mais pas encore. Peut-être même pas ce soir.

Je voulais prendre le temps de savourer cette fille. Lui montrer combien elle me plaisait. Je ne voulais pas lui donner de raisons de pouvoir jamais me comparer à Joel. Elle avait besoin de quelqu'un qui s'occupe d'elle, qui la protège et qui l'estime à sa juste valeur.

Ella était debout devant moi, elle me laissait la toucher, la goûter, et tout ce que je voulais, moi, c'était lui faire du bien. Qu'elle se sente spéciale. Exquise.

Je retirai sa main de ma braguette et m'agenouillai pour embrasser son ventre, dont la peau frissonna au contact de mes lèvres. J'ôtai un bouton de son jean et relevai les yeux vers elle. Son regard était empreint d'un désir tel que je dus faire un effort intense pour ne pas la jeter sur le lit et m'enfoncer profondément en elle. Me perdre en elle. La posséder pour qu'elle m'appartienne.

Mais elle ne m'appartenait pas. Pas encore.

— J'ai envie de te voir, Ella. En entier.

Elle glissa ses doigts dans mes cheveux, et c'était la permission que j'attendais. Je baissai son

pantalon sur ses hanches, et elle se chargea du reste d'un coup de pied. Je saisis sa cheville et j'observai brièvement le tatouage de libellule qui m'avait déjà intrigué auparavant.

Mais, ne voulant pas rompre le charme de l'instant, je ne posai aucune question et continuai. J'embrassai son mollet, puis son genou. Elle portait une petite culotte bleue que j'avais envie d'arracher avec les dents. Mes doigts remontèrent le long de ses cuisses et effleurèrent la bordure en dentelle.

— Tu es tellement sexy, Ella, murmurai-je. (Elle inspira un petit filet d'air par le nez.) Tu me donnes envie de te faire des trucs coquins.

— Est-ce que... ça fait partie de ce fantasme dont tu parlais ?

— *Putain oui*, répondis-je en me remettant à genoux pour toucher son point sensible à travers le tissu. J'ai envie de t'embrasser, Ella. Juste là.

— Oh mon Dieu, Quinn, souffla-t-elle, pantelante.

Je n'avais jamais autant désiré une femme auparavant. Les autres, je voulais seulement les baiser et me décharger. Mais Ella, je voulais la déguster. La dévorer. La *posséder*.

Je baissai sa culotte et l'aidai à la retirer complètement. Je croisai ses yeux agrandis et pétillants avant d'observer son corps fantastique, exposé rien que pour moi. Elle avait des hanches galbées et une poitrine incroyable. Rien à voir avec les silhouettes squelettiques des autres filles que j'avais connues. Son ventre n'était pas totalement plat et ça la rendait encore plus sexy.

Bourrée de féminité et de sensualité.

— J'espère que tu te rends compte de ta beauté, Ella, lui dis-je en embrassant ses cuisses.

Elles frémirent d'impatience, et savoir que je l'excitais à ce point me faisait encore plus d'effet.

Elle agrippa la poignée de porte et rejeta la tête en arrière.

Je replaçai mes mains sur l'arrière de ses cuisses avant de palper ses fesses divines. J'allais craquer. Je soutins son regard tout en tirant ses hanches plus près de ma bouche. Elle entrouvrit les lèvres et plissa les yeux avec anticipation.

— Regarde-moi, Ella, murmurai-je. J'ai envie que tu voies à quel point j'aime t'embrasser ici.

Elle rouvrit grands les yeux, comme si elle n'arrivait pas à croire les mots qui venaient de sortir de ma bouche. D'ailleurs, je ne savais pas non plus d'où ils m'étaient venus. Jamais je n'avais dit ce genre de choses à une fille jusque-là. Je n'en avais jamais éprouvé l'envie, je n'y avais jamais pensé.

Ella faisait ressortir cette passion inébranlable en moi. Je voulais sentir une connexion entre nous et, pour le moment, cette connexion consisterait dans le contact de ma langue sur sa peau nue. Gonflée, épilée, et prête à être goûtée. Je commençai doucement, en prenant mon temps pour caresser ses lèvres avant de donner des petits coups de langue puis de l'enfoncer dans son centre.

Le plaisir fit basculer sa tête en arrière et elle écarta les jambes pour me permettre un accès total. Une divine odeur musquée infiltra mes sens et je faillis la dévorer.

Je la savourai encore un long moment, accompagné par ses gémissements et ces petits bruits incroyablement excitants venus du fond de sa gorge. Elle agrippa mes cheveux quand je me mis à sucer son bouton et elle faillit jouir immédiatement.

Mais je m'écartai et je m'assurai qu'elle ne me quittait pas des yeux. Son regard était voilé, flou,

mais elle ne détournait jamais la tête. Avec ma langue, je continuai de caresser ses plis et je la vis se mordre la lèvre et inspirer intensément. Et puis je plongeai plus profond.

Enfin, je me concentrai de nouveau sur son centre nerveux, en alternant les coups de langue et les suctions pour l'emmener vers le sommet.

— Oh oui, Quinn, fit-elle d'une voix rauque. Oh Seigneur, ne t'arrête pas.

Ses genoux se mirent à trembler et elle s'effondra contre moi, mais je soutenais ses hanches contre la porte. Je léchai un peu plus lentement, pour la ramener sur terre en douceur, et je caressai sa peau avec tendresse.

— Tu es complètement incroyable, Ella.

Quand les tremblements cessèrent, elle planta solidement son regard dans le mien.

Et je pus jurer voir tout au fond de son esprit. Peut-être même de son âme.

Je déposai un dernier baiser sur sa perle rose.

ELLA

Je n'avais pas vu Quinn depuis quelques jours. Mais je sentais encore sa langue sur moi et je fantasmais à l'idée de recommencer. Peut-être qu'alors il me laisserait lui rendre la pareille.

J'avais perçu son excitation quand il m'avait donné du plaisir contre la porte, mais il avait mis le sien de côté et avait refusé quoi que ce soit en retour.

Au lieu de ça, il m'avait aidée à me rhabiller – ce qui m'avait donné envie de passer au deuxième round – et avait sorti les manettes de la Xbox. Je lui avais mis sa raclée à un jeu de course Sonic et, ensuite, nous avons regardé la télé blottis dans les bras l'un de l'autre.

J'avais failli m'endormir sous ses caresses et les baisers qu'il déposait sur mon front. Sa présence me rassurait. J'avais eu envie de lui demander de rester pour la nuit, mais je n'étais pas sûre de pouvoir me permettre de lui poser la question.

Je m'étais retrouvée nue devant lui, sans la moindre honte ni retenue. Je n'avais même pas éprouvé le besoin de cacher mon ventre ou mes fesses. Je n'avais jamais connu la passion et le respect avec lesquels il m'avait contemplée. Il m'avait demandé de le regarder pendant qu'il savourait mon corps et c'était, de loin, l'expérience la plus érotique de ma vie.

Pourtant, je ne savais toujours pas définir notre relation. Je vivais au jour le jour en prenant les choses comme elles venaient, j'essayais simplement d'en profiter, mais je n'avais jamais fait ça. Être avec quelqu'un pour le seul plaisir d'être avec lui – sans paramètre pour nous limiter ni cadre dans lequel nous enfermer.

Ce n'était pas commun, et, tout bien considéré, c'était aussi *libérateur*. Il n'y avait aucune attente définie relative à la fidélité ou à la communication, et Dieu sait que ce garçon savait faire des déclarations avec sa seule langue.

J'étais libre d'agir comme je voulais avec quelqu'un d'autre, mais, la vérité, c'était que je n'en avais pas envie. Et je savais, avec une certitude quasi absolue, que lui non plus.

Voilà précisément ce qui différenciait Quinn et Joel.

Même si Quinn n'avait aucune prétention ni revendication à mon égard, je savais dans mes tripes qu'il me désirait et, cette fois-ci, je me fiais à mon instinct. En revanche, quelque chose le retenait. Quelque chose qu'il devait résoudre concernant son passé. Quelqu'un ou quelque chose l'avait blessé, et j'avais envie de le protéger.

Le problème viendrait au moment de lui rendre sa liberté, où je redoutais de souffrir. Si on continuait comme ça, j'allais finir par tomber amoureuse de lui. *Folle amoureuse*. Si ce n'était pas déjà le cas.

L'équipe était sur les routes et comme, de mon côté, je partageais mon temps entre le travail et les cours, nous avions à peine le temps de nous envoyer des messages. Mais il rentrait aujourd'hui, et mon ventre se serra lorsqu'il m'envoya de ses nouvelles.

QUINN : *Salut, la plus belle. Tu as déjà des projets ? Sinon, ça te dirait d'aller au restaurant et au cinéma ?*

MOI : *Avec plaisir. Je serai prête dans une heure.*

Je sautai sous la douche en me demandant quelle tenue choisir. Je jetai mon dévolu sur un jean et un haut habillé avec mes chaussures à talons compensés. Ce serait la première fois que nous allions nous retrouver tous les deux en public, mais la ville était grande et les chances de croiser une connaissance étaient minces. À moins de fréquenter les repaires habituels des étudiants.

D'ailleurs, la question était-elle toujours d'actualité ? Tracey m'avait dit que tout le monde ou presque avait déjà compris notre manège. Même si je ne voyais pas très bien ce qu'ils pouvaient avoir compris que Quinn et moi ne savions pas nous-mêmes.

Avery, déjà rentrée du travail, était en train de se changer dans la chambre quand Quinn frappa à la porte.

— J'y vais, lança-t-elle en enfilant son tee-shirt, une lueur de malice dans les yeux.

— Tiens-toi bien, petite fourbe, lançai-je en cherchant une coiffure adéquate. J'arrive dans deux minutes.

J'entendis Avery accueillir Quinn. Je me décidai pour un chignon haut et désordonné.

— Alors ce serait donc un vrai *rencard* ? demanda Avery.

Pas de *bonjour*, rien.

Mais qu'est-ce qu'elle fichait ? Elle qui m'avait conseillé de vivre dans l'insouciance, voilà qu'elle posait une question tout sauf légère. Je savais qu'elle essayait seulement de prendre la température, mais bonjour les signaux contradictoires !

— Je crois qu'on peut dire ça, répondit Quinn.

Sa voix rauque fit naître un frisson qui remonta le long de ma colonne et me réchauffa de l'intérieur.

— Qu'est-ce que vous ferez quand vous finirez par tomber sur Joel ?

— Je sais pas, répondit-il. (Je lissai une mèche de mes cheveux et je tendis l'oreille, incapable de me retenir.) Cet enfoiré ne la méritait pas, de toute façon, alors on s'en fiche.

Mes mains se figèrent sur mes cheveux. Je ne m'attendais pas à cette réplique.

— Bonne réponse, approuva Avery.

Je la visualisai en train de croiser les bras comme un parent de substitution, une grande sœur ou je ne sais quoi.

— Et tu crois que toi, tu la mérites ?

Je retins mon souffle, stupéfaite, et m'affaissai contre le lavabo. Elle allait me le payer.

— Je ne suis pas sûr, répondit Quinn. Mais, ce que je sais, c'est que je vais faire tous les efforts possibles pour être digne d'elle.

Mince, qu'est-ce qui venait de se passer ? Soudain, le monde tournoyait autour de moi.

Moi qui essayais juste d'avancer à l'aveugle, de prendre les choses comme elles venaient, Avery venait de les rendre concrètes, de leur donner de l'importance.

Et je n'étais pas sûre de vouloir entendre ça ; c'était trop parfait. *Il* était presque trop parfait. Si ça ne marchait pas entre nous, il me faudrait du temps pour m'en remettre. Jamais Joel n'avait réussi ce que Quinn m'avait fait ressentir en une poignée de semaines.

Je fermai les yeux et j'inspirai une grande bouffée d'air. Il fallait que je sorte d'ici avant qu'Avery n'ajoute quelque chose pour me mettre mal à l'aise. Ou alors peut-être que je devrais la remercier ? Peut-être que Quinn ressentait lui aussi cette irrésistible attirance pour moi. Et peut-être valait-il mieux qu'on prenne une décision.

J'ouvris la porte de la salle de bains et je sortis. Quinn était sublime dans son jean, son tee-shirt noir et moulant et ses chaussures en toile.

Il ne portait pas son habituelle casquette des Titans et ses cheveux cuivrés étaient coiffés vers le haut, dans une sorte d'iroquois revisité. Comme s'il avait passé ses doigts dedans juste avant de frapper à la porte.

— Désolée, j'essayais de faire quelque chose de mes cheveux, dis-je avant de jeter un regard à Avery.

Elle haussa les épaules, comme si elle me mettait au défi de lui en vouloir.

— J'aime bien quand tu relèves tes cheveux, dit-il avec un regard pétillant. Ça fait ressortir tes pommettes.

Je sentis le rouge me monter aux joues.

— Merci.

— Je ne rentre qu'à cinq heures, annonça Avery avec un clin d'œil. Amusez-vous bien, les enfants.

Elle nous laissa tous les deux dans le salon. Je réalisai alors combien il m'avait manqué toute la semaine. J'avais envie d'annuler nos projets, de l'attirer sur le canapé et de passer la soirée à le caresser.

— Alors... heu... tu sais quel film tu veux voir ? demanda-t-il en frottant ses mains dans ses poches.

Il fallait vraiment qu'on se trouve une occupation autre que celle de s'embrasser comme deux ados victimes de leurs hormones. Faire de vraies choses, dehors, en public, pour voir comment on

appréhendait le monde ensemble. Pour voir ce que nous avons en commun, de quels sujets nous pouvions discuter, et avec quelle aisance.

— Je ne serais pas contre le nouveau *Star Trek*.

— Sérieux ?

Il se frotta la mâchoire, comme si cette déclaration le désorientait encore davantage à mon sujet.

— Les jeux vidéo. *Star Trek*... Tu as vraiment grandi dans une maison pleine de mecs, hein ?

— Peut-être, acquiesçai-je. Mais n'oublie pas que je suis l'aînée, alors c'est *moi* qui les ai influencés.

— Je vois.

Il m'ouvrit la portière de sa voiture et je me glissai sur le siège en cuir passager en lui demandant :

— Alors, est-ce que Furie tient le coup ?

— Plutôt, oui, répondit-il avec un sourire. Mais elle n'aime pas être garée sur le parking bondé d'un cinéma, où les gens pourraient la toucher. Alors elle te déposera peut-être devant l'entrée avant d'aller chercher une place à l'écart de la foule.

Je me contentai de secouer la tête en riant.

Au cinéma, nous fîmes le plein de popcorns, de caramels et de maxi-sodas. Une fois installés à nos places dans la salle bondée, j'ouvris la boîte de caramels et les versai dans le carton de popcorns.

Quinn se gratta le menton d'un air confus.

— Sucré-salé : c'est un incontournable pour regarder un film.

— Vraiment ?

— Bien sûr ! (Je piochai un caramel, l'accompagnai de deux popcorns et les fourrai dans ma bouche.) Je te garantis que tu vas adorer ça. Et tu ne pourras plus jamais regarder un film sans ce mélange.

— Si tu le dis...

Il porta ma main pleine à sa bouche, engouffra son contenu et garda mes doigts collés contre ses lèvres. Je retins mon souffle lorsqu'il passa sa langue sur mon pouce et suçà mon index, avant de relâcher ma main et de commencer à mâcher.

— Je suis d'accord, dit-il, la bouche encore pleine. Je ne pourrai plus jamais m'en passer.

Quinn planta son regard dans le mien. J'avais l'impression qu'un sac de plumes s'était percé dans mon ventre.

— Tu vas devoir venir voir *tous* les films à partir de maintenant. Pour que je n'oublie pas.

Muette de stupeur ne suffirait pas à décrire ce que je ressentis à cet instant. *Éberluée* s'approcherait un peu plus, ou peut-être *sidérée*, parce que mes lèvres n'arrivaient pas à former des mots cohérents.

Les bandes-annonces débutèrent. Il se tourna vers l'écran et chercha ma main pour entrelacer nos doigts. Puis il se pencha à mon oreille et murmura :

— J'espère que tu vas me nourrir comme ça pendant tout le film.

Je me raclai la gorge pour retrouver ma voix :

— Si je fais ça, on n'ira jamais jusqu'au bout.

— De toute façon, avec toi tout contre moi sans pouvoir te toucher, je crois que je n'arriverai pas à me concentrer, dit-il en déposant un baiser au creux de ma paume.

— Quinn... bredouillai-je.

Je ne savais même pas ce que j'allais dire ; ce n'était qu'une réaction verbale aux fourmillements qui submergeaient mon corps. À sa voix et à ses mots qui imprégnaient mon esprit. Et à leur signification.

Ces deux heures passées dans une salle obscure, les doigts entrelacés à ceux de Quinn, étaient plus intimes, plus réelles, plus irrésistibles encore que l'un de ses baisers. Un baiser que j'aurais malgré tout accueilli volontiers.

Le film toucha toutefois à sa fin et nous discutâmes des effets spéciaux tout en retournant à sa voiture, qu'il avait garée à Pétaouchnok. Il avait insisté pour venir me chercher à l'entrée, mais j'avais refusé.

Nos boissons et les popcorns nous avaient rassasiés et nous décidâmes de nous balader un peu plutôt que de dîner.

— Tu es déjà allée sur la falaise ? demanda-t-il.

— Celle qui surplombe la ville sur Magnolia Street ?

Il confirma d'un signe de tête.

— Seulement une fois ou deux, répondis-je. C'est très joli.

Au feu, il quitta l'artère principale et prit la direction de la falaise. Il se gara le long de la rambarde. Les voitures étaient autorisées, et on pouvait même profiter de la pelouse au sommet de la colline.

— En fait, je viens ici dès que je peux, dit-il, ce qui me parut parfaitement logique : cet endroit correspondait à sa nature paisible.

J'embrassai du regard le gazon, les arbres et la pente rocheuse qui menait à l'eau.

— Alors, comme ça, tu viens souvent ?

Il coupa le moteur et se tourna vers moi.

— Ça te surprend ?

— Je ne sais pas. (J'ouvris ma portière et il contourna la voiture.) Tu as l'air déjà bien occupé entre le base-ball, les cours et les activités de la fraternité.

— En ce moment, c'est une période chargée, mais ce n'est pas tout le temps le cas, expliqua-t-il en sortant deux épaisses couvertures de son coffre. Et, au cas où tu n'aurais pas remarqué, je ne participe pas beaucoup aux activités de la fraternité. Seulement quand je ne peux pas y échapper.

Nous prîmes la direction de la colline. Quelques personnes étaient éparpillées ici et là, principalement des couples. Quinn choisit un endroit retiré près d'un chêne et étala une couverture sous ses branches.

— Pourquoi ça, Quinn ? demandai-je en retirant mes chaussures avant de m'asseoir.

L'air nocturne était frais mais restait agréable. La vue sur la ville, avec le contour des immeubles et des voiliers baignés de lueurs scintillantes, était à couper le souffle.

En contrebas, l'eau était sombre et boueuse. Je remarquai l'intensité avec laquelle Quinn observait le littoral. J'étais curieuse de savoir ce que ce panorama lui évoquait. Tant de choses m'intriguaient chez lui !

— Ce que je veux dire, c'est : pourquoi intégrer une fraternité si tu ne t'impliques pas vraiment ?

— Je... heu... bredouilla-t-il.

Cette fois-ci, je n'avais pas l'intention de le laisser s'en sortir aussi facilement. Je voulais désespérément apprendre à le connaître, et je ne jugeais pas cette question trop personnelle. Il m'avait posé des questions bien plus intimes.

— C'est compliqué.

— Je veux bien admettre que ça ne te correspond pas. Ça n'a pas l'air d'être ton truc, dis-je en croisant son regard.

Il haussa les épaules et s'installa derrière moi en déployant ses jambes de chaque côté. Je ne pouvais plus voir ses yeux ni son expression, et je me demandai si c'était intentionnel de sa part.

— Est-ce que ce ne serait pas un vœu de ton père, que tu exauces uniquement pour lui faire plaisir ?

— Ouais, quelque chose comme ça, répondit-il, puis il soupira. J'attends avec impatience d'obtenir mon diplôme pour être enfin libre, mais il me reste encore un an. Et toi ?

— Moi, je me destine au plan quinquennal. Je n'ai pas pris tous les cours qu'il fallait pendant ma première année, alors je fais du rattrapage, expliquai-je. Je vais aller jusqu'à la maîtrise.

Il effleura doucement mes genoux, puis mes mollets et mon tatouage de libellule.

— C'est Bennett qui me l'a fait, expliquai-je.

— Ah oui ? Qu'est-ce que ça représente pour toi ?

— C'est en mémoire de Christopher. De notre enfance. Ce jour-là, Bennett m'a dit quelque chose... comme quoi les tatouages que l'on regrette le moins sont ceux qui ont une signification. Alors je suis heureuse de l'avoir.

Je sentis ses lèvres se poser dans mon cou et mes épaules s'affaissèrent.

— Et toi, tu as déjà pensé à te faire tatouer ? murmurai-je en tentant de maîtriser ma respiration.

Il passa son bras autour de moi et me serra fort. Je me sentais protégée, réchauffée. Il déposa de légers baisers sur ma nuque et je frissonnai.

— Mmm... tu essaies de me distraire.

— Ça fonctionne ? murmura-t-il.

Il resserra son étreinte et me plaqua contre lui. Il ne restait plus un millimètre de libre entre nos deux corps et je sentais son cœur battre dans mon dos.

— Plus ou moins. (Je posai ma tête sur son épaule et lui volai un regard.) J'essaie seulement d'apprendre à te connaître, Quinn.

— Je sais, souffla-t-il contre mes cheveux. Mais il n'y a pas grand-chose à dire. Pour le moment,

je vis sous la coupe de quelqu'un, et ça ne me plaît pas. Mais, un jour, j'espère pouvoir me libérer de son emprise et mener ma propre vie.

Il m'embrassa au sommet du crâne et y posa son menton. J'avais envie de rester toute la nuit ainsi lovée contre lui. Ses bras me faisaient l'effet d'un cocon, d'un bouclier. C'était nous contre le reste du monde. Comme si je lui appartenais.

Sauf que ce n'était pas le cas. La chaleur de ses bras ne m'offrait qu'un abri temporaire et fragile. Il me cachait certaines parties de lui, des parties qu'il ne voulait – ou ne pouvait – pas me dévoiler.

Avery m'avait conseillé d'établir des paramètres concernant mes attentes, si je devais en arriver là. Et, au train où nous allions, Quinn et moi, je serais bientôt prête à aborder le sujet.

Ou alors il faudrait que je prenne mes distances.

Mais ce soir... ce soir, je voulais seulement qu'il me serre contre lui.

— Après ton diplôme, tu vas travailler sur les voitures que tu aimes tant ?

Je le sentis se crispier brièvement. Un nouveau mur.

— Peut-être. Tu... m'as en quelque sorte aidé à me rappeler combien c'était important pour moi.

— Ah oui ?

Je tournai la tête sur le côté et ses lèvres chaudes glissèrent le long de ma mâchoire. Mes genoux se ramollirent aussitôt. Heureusement que j'étais assise contre lui.

— Oui.

Il leva mon menton et m'embrassa.

Il dessina le contour de mes lèvres avec le bout de sa langue, et j'ouvris la bouche avec un soupir. La sienne, humide et avide, m'entraîna dans un rythme lent et sensuel. Il m'ensorcelait totalement et, quand ses mains caressèrent mes hanches, je sentis une vague de chaleur liquide envahir mon ventre.

— Ella, murmura-t-il, tu me rends cinglé. Tes lèvres, ton odeur et ta peau...

Je caressai ses joues et sa nuque, et ses lèvres capturèrent de nouveau les miennes. Le ciel s'assombrit et la pleine lune finit par apparaître. Nos lèvres restèrent scellées jusqu'à gonfler, mais je n'aurais pu mettre un terme à notre baiser même si je l'avais voulu.

Quinn me retourna pour que je le chevauche et je perçus son érection dure comme un roc à travers son jean. Le tissu rêche créait un frottement qui me rendait folle. Je m'efforçais de garder en tête que nous étions en public, à l'abri d'un simple chêne. Mais, quand Quinn insinua ses doigts sous mon tee-shirt, je poussai un gémissement contre ses lèvres.

— Ella, je te trouve incroyablement sexy, dit-il. J'ai hâte de goûter ta peau de nouveau.

Je posai mon front contre ses lèvres.

— Je crois que c'est mon tour.

Il prit ma mâchoire dans une main pour relever mon visage.

— Tu n'imagines même pas ce que tu es en train de me faire en ce moment.

J'effleurai sa braguette et je l'entendis siffler entre ses dents.

Je posai la seconde couverture autour de nos épaules.

— Personne ne peut nous voir.

Il saisit mes doigts pour m'arrêter.

— Pas ici.

— Où est passé ton sens de l'aventure ?

Qu'est-ce qui me prenait, bon sang ? Nous étions dehors, à la vue de tous, pour l'amour du ciel ! Qui avait volé mon cerveau pour le remplacer par les pages d'un roman érotique ?

— On fera attention de ne pas faire de bruit.

Il lâcha un grognement sourd avant de dévorer de nouveau ma bouche. Il enfonça sa langue profondément pour me communiquer son désir, que j'étais impatiente de satisfaire.

Je déboutonnai sa braguette et baissai son caleçon pour faire jaillir son sexe. Même dans l'ombre, il restait sublime. Je passai mon pouce sur son extrémité humide et je l'entendis retenir son souffle.

— Déplie un peu les jambes, murmurai-je.

Il s'allongea et se hissa sur les coudes. J'avais un meilleur accès ainsi. Son sexe était chaud et ferme dans la paume de ma main. Je n'avais pas connu tant de garçons que ça, mais j'étais capable de me rendre compte qu'il était très bien membré. Le simple fait de l'imaginer en moi me fit instantanément mouiller ma culotte.

— Mince, Ella...

Il ferma les yeux et s'efforça de contrôler sa respiration.

— Je veux que tu fasses comme tu m'as demandé la dernière fois, dis-je. Ne me quitte pas des yeux.

Mon audace me surprenait moi-même. Avoir le pouvoir de faire jouir Quinn dans mes mains me procurait un effet grisant.

Je le caressai à un rythme régulier et il laissa sa tête retomber sur le côté. Son regard s'adoucit sans jamais me lâcher. De l'autre main, j'agrippai la base de son membre et je le taquinai avec mes doigts.

— Oh putain, Ella, je vais venir.

Je me penchai vers lui.

— Embrasse-moi. Je veux sentir tes lèvres quand tu vas jouir.

Il plaqua ses lèvres sur les miennes et, avec sa langue, il imita le va-et-vient de mes doigts. Il se libéra en grognant dans ma bouche, les lèvres tremblantes.

C'était la chose la plus excitante que j'aie jamais vécue.

C'était comme si j'avais absorbé son excitation et qu'elle avait enflammé toutes les terminaisons nerveuses de mon corps.

C'était le genre de connexion que je n'avais jamais connue mais que j'avais toujours désirée avec quelqu'un. Elle plantait des racines entre nous.

— Ella, bon sang, dit-il, en essayant de reprendre son souffle. C'était incroyable.

Cette semaine, Ella était venue assister à bon nombre de mes matchs quand elle n'avait pas cours, pas de révisions ou de bénévolat à effectuer au centre psychiatrique.

Nous avons adopté une routine confortable : je venais la voir chez elle et nous partageons notre temps entre les jeux vidéo, les rires et les câlins. C'était Ella qui faisait la conversation pour nous deux ; le son de sa voix me rassurait. Sinon, il nous arrivait de ne pas parler du tout.

Nous n'avions pas encore véritablement couché ensemble, mais les choses se précisaient. Nous passions notre temps à nous tripoter et à nous embrasser.

Je savais que je ne pouvais pas franchir le cap avec elle avant d'être sûr de moi. Sûr de pouvoir lui donner tout ce qu'elle méritait et de pouvoir tout lui dire.

En plus, cette expérience pourrait être le point de non-retour, me faire basculer. Il deviendrait alors très difficile pour moi de la quitter si elle décidait, une fois que je lui aurais tout avoué, qu'elle ne voulait pas de moi. J'éprouvais pour Ella des sentiments que je n'avais jamais ressentis pour aucune fille.

J'avais dormi deux fois avec elle et le réveil, le lendemain matin, était devenu un de mes moments préférés. Je la regardais dormir dans mes bras, belle et sensuelle. Sa poitrine dévoilée, la courbe de son cou semblaient appeler mes baisers. Je posais mes lèvres sur sa peau et elle émettait ce petit bruit qui me rendait fou.

Nous ne parlions pas de l'évolution de notre relation ou de ce que nous représentions l'un pour l'autre, mais je me rendais bien compte que la question lui brûlait les lèvres. Elle avait envie de savoir. Elle *méritait* de savoir. Je m'efforçai de tâter le terrain, de me faire à l'idée. Parce que Ella m'avait apporté quelque chose que je n'avais pas connu depuis longtemps, ou peut-être même jamais.

Le bonheur. Elle me rendait heureux. Elle me donnait l'impression d'être quelqu'un de normal. De complet. Comme si tout était possible.

Et peut-être même l'*amour*.

Elle possédait une philosophie de vie bien à elle – qu'elle appliquait à son quotidien, à ses relations, à ses rêves. Même quand elle n'avait pas conscience de toucher à des sujets qui signifiaient beaucoup pour moi. C'était une de ses qualités intrinsèques, qui la rendaient si spéciale et qui avaient sur moi un effet apaisant.

L'autre soir, j'avais vraiment failli tout lui déballer. Mais quelque chose me retenait encore. Probablement une panique incontrôlable. La peur de la faire fuir. Car alors il ne me resterait plus qu'à m'efforcer de retrouver un semblant de normalité, moi qui avais trouvé un certain équilibre à ses côtés, dans son sourire, son parfum, sa peau.

Un équilibre qui me permettait d'oublier que j'avais tué mon meilleur ami parce que sa petite copine me faisait du rentre-dedans.

Gabby, la fille de la hotline, m'avait aidé à me voir d'un œil neuf, même si je ne lui avais parlé qu'une poignée de fois. Elle m'avait donné la sensation que peut-être j'avais de la valeur. J'avais toujours vécu dans l'ombre de Bastian et pensé que je ne valais rien sans lui. Mais peut-être qu'Amber m'avait vraiment aimé pour ce que j'étais et s'y était mal prise. Elle était humaine aussi, après tout. Je ne devais pas l'oublier.

J'arrivai devant la porte d'Ella, un sac contenant deux sandwiches sous le bras. Demain, j'assistais à une nouvelle cérémonie consacrée à Sebastian. Ses parents avaient fait don d'un nouveau tableau d'affichage en son honneur.

Ils avaient sollicité ma présence – et mes parents, bien évidemment, avaient insisté – et plus la date approchait, plus je me sentais mal. J'allais voir des gens que j'aurais voulu éviter. Peut-être pour toujours.

J'avais envisagé de supplier Ella de m'accompagner, mais alors je serais bien obligé de tout lui avouer. Et, pour l'instant, je vivais au jour le jour. Une heure après l'autre.

Quand elle ouvrit la porte, mon cœur fit un bond dans ma poitrine. Sa tenue simple, short en jean et haut blanc immaculé, n'enlevait rien à sa beauté. Ses jambes n'en finissaient pas et sa poitrine gonflait le tee-shirt en coton.

— Salut, bébé. Tu es sublime, déclarai-je, et ses joues prirent la couleur de ses lèvres.

Je glissai les doigts sur sa nuque pour l'attirer vers moi et y déposer un baiser délicat.

Quand j'embrassais Ella, j'avais l'impression d'être à ma place, d'être chez moi. Il n'y avait pas d'autre façon de le décrire. C'était naturel, enivrant. Seulement, je n'étais pas sûr d'être le bon pour *elle*.

Ella grignota son sandwich à la dinde et au fromage, et je l'aidai à terminer. Sans un mot, nous nous installâmes sur son canapé et récupérâmes les manettes sans même nous concerter.

Nous avons passé la majeure partie de l'autre nuit à construire une maison dans Minecraft. Nous nous étions mis d'accord sur le nombre de chambres, sur l'emplacement des salles de bains, sur le jacuzzi dont il fallait équiper notre terrasse. Mon esprit avait très vite formé mille idées à ce sujet.

C'était comme si nous avions bâti ensemble la maison de nos rêves sans qu'aucun de nous en souffle mot. Mais il y avait bien une connexion, une unité dans notre façon d'envisager ensemble notre avenir.

— Tu veux mettre ça où, espèce de géant ? demanda Ella en effleurant mon genou.

— Que dirais-tu d'ici, espèce de petite idiote ? raillai-je en secouant la tête.

Ella avait décidé qu'il fallait ériger des montagnes russes juste devant notre maison imaginaire, ce que j'approuvai totalement, à l'évidence. C'était peut-être sa manière de me dire qu'on pourrait s'amuser tous les deux. Comme si elle savait que je me mettais un frein et qu'elle me laissait le temps de prendre ma décision.

— Prêt à l'essayer ? demanda-t-elle en faisant frémir ses sourcils.

— Oh que oui, acquiesçai-je avec un clin d'œil. J'adore les montagnes russes.

Nous pénétrâmes dans notre parc d'attractions imaginaire.

Ella se mit à couiner, pour le plus grand plaisir de mes oreilles.

— On pourrait peut-être en faire pour de vrai, un de ces jours.

— Des montagnes russes ? (Je lui donnai un petit coup de genou jusqu'à ce qu'elle me regarde.) Tu n'as qu'à me dire quand et je suis ton homme.

— Le rendez-vous est pris ! s'exclama Ella, les joues roses.

Elle était si jolie que mon cœur se serra dans ma poitrine. Je ne désirais rien de plus que tenir cette promesse.

Après deux tours supplémentaires, je reposai la manette et attirai Ella sur mes genoux. Quel plaisir de la tenir dans mes bras ! Elle fit glisser ses lèvres sur ma joue et murmura mon prénom dans mon oreille. Des feux d'artifice explosèrent dans mon ventre, comme si j'étais sur de véritables montagnes russes et que je m'agrippais à elle de toutes mes forces.

Elle se leva, me prit la main et m'emmena vers sa chambre.

— Tu restes encore cette nuit ?

Je hochai la tête et elle afficha un sourire coquin. Elle savait exactement comment produire l'effet recherché.

Je retirai son haut et l'attirai sur le lit. Je passai avec légèreté ma langue dans son cou et sur sa clavicule, et je sentis ses tétons durcir à travers son soutien-gorge. Elle gémit et se tortilla, ce qui fit dresser mon sexe.

Je baissai ses bretelles le long de ses bras, retirai l'agrafe puis le sous-vêtement délicat, que je laissai tomber par terre. J'enveloppai sa chair douce dans ma main et attirai son mamelon dans ma bouche.

— Quinn, fit-elle d'une voix rauque. Enlève ton tee-shirt. Je veux te sentir.

Je m'exécutai et me laissai retomber dans ses bras. Je saisis sa lèvre inférieure entre mes dents, la mordillai et la léchai. Elle poussait des petites plaintes sous moi et je plongeai ma langue au fond de sa bouche. Cette fille me renversait totalement.

J'enfouis une main dans ses cheveux et, de l'autre, je saisis sa hanche. Sa poitrine me faisait l'effet de coussins fermes contre ma peau nue et je mourais d'envie de la déshabiller entièrement. Mes doigts s'insinuèrent entre nos corps pour retirer le bouton de son short. Puis je m'écartai et je m'y pris à deux mains pour l'ôter en même temps que sa petite culotte blanche en dentelle.

Je savourai la vue entre ses cuisses. Chaque fois que j'avais le privilège de la voir nue, mes poumons se vidaient et je priais pour que vienne le jour où je pourrais m'enfoncer au plus profond d'elle.

Mais pour l'instant j'avais besoin de la toucher, de lui montrer l'effet qu'elle me faisait. Je caressai son ventre et je sentis ses muscles se crisper au contact de ma main. Puis je fis glisser mes doigts sur le triangle de poils parfaitement épilé avant de les poser sur ses plis humides.

— Tu es toute mouillée, Ella...

Les bras levés au-dessus de la tête, elle gémit contre son oreiller. Puis j'enfonçai un doigt à l'intérieur et elle souleva les hanches. Elle avait tellement envie de moi que, l'espace d'un bref instant, j'envisageai de me laisser aller et de la posséder.

Mais cette fille méritait mieux que ça.

J'enfouis un deuxième doigt au fond d'elle et je les recroquevillai vers le haut, dans l'espoir de toucher le point magique qui la ferait frémir contre ma main. Ma langue remonta à l'intérieur de ses cuisses jusqu'à sa perle sensible.

— Pitié, Quinn. (Je perçus le plus pur abandon enflammer son regard quand elle le planta dans le mien.) J'ai besoin de te sentir en moi.

Je fus pris d'un vertige en entendant Ella me supplier de lui faire l'amour.

— Non, Ella. (Je luttais pour retrouver ma voix.) Pas ce soir.

— Pourquoi pas ? souffla-t-elle, pantelante. J'ai envie de toi. Maintenant. Comme ça.

Je retirai mes doigts, ce qui lui arracha un grognement. Je remontai le long de son corps et posai mes genoux de chaque côté de ses cuisses. Elle écarquilla les yeux avec anticipation.

— Ne te méprends pas, Ella. J'ai envie de toi. Furieusement envie de toi. (Je pris son visage entre mes mains.) Le jour où je pourrai enfin me plonger en toi, ce sera le jour où je serai certain que tu es à moi. *Rien qu'à moi*. Et, jusque-là, je ne pourrai pas me contenter de moins.

Sa poitrine montait et descendait, mais elle ne dit rien et resta bouche bée.

— Tu comprends, Ella ?

— Oui, murmura-t-elle, le regard voilé. Je sais qu'il y a des choses que tu retiens. Et je... je veux te connaître tout entier.

Je fermai les yeux, saisi par le mélange d'honnêteté et de peine contenu à l'intérieur des siens.

— Oh, Quinn.

Elle agrippa mes cuisses et je rouvris brusquement les yeux, pour la regarder intensément. Ses iris d'un bleu vif. Ses cheveux ondulés et lumineux. Sa peau douce et veloutée. On aurait dit un fichu ange.

Elle prit ma mâchoire dans sa main.

— Je serais *honorée* si tu partageais tes secrets avec moi.

Honorée ? Bon sang ! Je reculai vivement et je m'assis au bord du lit, submergé par une vague de chaleur, les yeux brûlants de larmes. Si elle savait... Elle serait *tout* sauf honorée de savoir que j'avais tué mon meilleur ami.

Merde. Qu'est-ce que je faisais là avec cette fille qui méritait tellement mieux que moi ?

Je me pris la tête entre les mains et j'envisageai de m'enfuir de sa chambre. De sa vie.

— Hé, dit-elle en s'agenouillant devant moi. Quinn...

Elle écarta mes mains de mon visage et planta ses yeux dans les miens.

— Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais je sais que c'est important. Ça te terrifie. Tu as peur de tout partager avec moi.

— Je... zut. Je ne mérite pas quelqu'un comme toi, bredouillai-je. Tu ne devrais pas... être avec un type comme moi.

Ella s'immobilisa sans me lâcher des yeux. Le seul signe de vie résidait dans les siens, qui s'embuaient rapidement. *Merde !* J'essuyai une larme sur ma joue et je détournai les yeux, rouge de confusion. Ou peut-être de honte.

— Si, fit-elle en essayant de me forcer à la regarder. Tu... tu es la meilleure personne que je connaisse.

— Non, répliquai-je en secouant la tête avec insistance. Ce n'est pas vrai.

— *Moi* je pense que si, Quinn.

Ses mots déclenchèrent quelque chose tout au fond de moi. Il me semblait avoir déjà entendu des paroles similaires prononcées par quelqu'un d'autre.

— Et, quand tu seras prêt à tout me dire, je serai là.

Submergé par un flot d'émotions, je l'attirai contre moi pour dévorer littéralement ses lèvres. Elle saisit des mèches de mes cheveux et me chevaucha pour se coller contre moi. J'aspirai avidement sa langue dans ma bouche et un gémissement s'échappa de sa gorge. Notre baiser s'enflamma, passionné, impatient, débordant de sentiments inexprimés.

Tant de mots inexprimés.

À travers ce baiser, j'essayai de tout lui transmettre. Absolument chaque foutue pensée.

Je la suppliai de me pardonner. Puis je suppliai Sebastian de m'absoudre. Afin que je puisse être avec cette fille magnifique. Et lui donner tout ce qu'elle méritait.

Ella glissa des mains pressantes vers mon short et ôta le bouton du haut.

— Non, Ella.

J'interrompis ses tentatives avec ma main.

— Tu n'as pas à faire ça maintenant.

— Bon sang, Quinn ! gronda-t-elle. J'en ai envie. Laisse-moi faire.

Avant que j'aie pu protester et lui dire à quel point j'étais indigne d'elle, mon membre se retrouva dans ses mains chaudes et le contact me laissa pantelant.

Elle appuya sur mes épaules pour que je m'allonge, puis retira mon short. Elle se mit à genoux, m'empoigna fermement et effectua des cercles avec sa langue autour de mon extrémité. Et ma parole, si j'étais déjà dur avant, l'afflux soudain de sang me rendit aussi dur qu'un putain de bloc de marbre.

Elle pompa avec ses lèvres chaudes, alternant d'une manière experte les coups de langue et les

succions, et je m'effondrai contre l'oreiller, emporté par l'érotisme absolu de l'image qui s'offrait à moi. Une nouvelle fois, je m'abandonnai à elle. À cette déesse qui voulait apprendre à me connaître, me donner du plaisir et profiter de ma compagnie.

Autant que j'avais envie de la sienne.

Ses immenses yeux bleus rivés sur les miens, elle lécha toute la longueur de mon sexe, l'attira entre ses lèvres pulpeuses, et je fus sur le point d'exploser.

— Oh, Seigneur, Ella, lâchai-je dans un gémissement, tandis que le liquide blanc jaillissait pour dégouliner le long de mon membre et sur mon ventre.

Ella s'éloigna momentanément, avant de revenir avec un gant humide. Elle tamponna le linge chaud sur mon ventre et je caressai sa joue du bout des doigts.

— Tu es incroyable, Ella.

Ce soir, il s'était passé quelque chose entre nous. Quelque chose de puissant. D'impétueux. De profond. Nous étions à deux doigts de nous déclarer nos intentions et nos sentiments les plus profonds, et nous en étions parfaitement conscients.

Nous nous trouvions tous deux au bord de la falaise, prêts à faire le grand saut.

Et ça dépendait principalement de moi.

Ella grimpa sur le lit et chercha son haut. Je le lui pris des mains et le jetai par terre.

— J'ai envie de sentir ta peau contre moi toute la nuit.

Je l'attirai dans mes bras, dos à moi, et je sombrai dans un sommeil paisible, enveloppé par son parfum d'amande.

Je me réveillai en sueur. Le corps de Quinn était étroitement emmêlé au mien, à tel point que je n'aurais su faire la différence entre nos membres et le drap entortillé.

Je fis glisser mes bras prisonniers de son corps, les étirai au-dessus de ma tête et roulai sur le dos.

— Bonjour, fit-il d'une voix rauque et profonde.

J'avais envie de rester dans cette position toute la journée.

— Bonjour, répondis-je en déposant un baiser chaste sur ses lèvres.

Il joignit les doigts derrière ma nuque et prolongea le baiser. Il enfouit brièvement sa langue dans ma bouche avant de s'écarter, me laissant le souffle court.

— Alors, tu prends la route ce matin ?

Je savais qu'il allait passer deux jours chez ses parents, et il me manquait déjà. Mais il se comportait de nouveau de manière étrange. Il disait qu'il avait des choses à régler chez lui. Et, plutôt que de me donner envie de le supplier de se confier à moi, comme je l'avais fait la veille au soir, ce genre de réponse me fit hésiter.

J'essayais encore et toujours de vivre au jour le jour, sur les conseils d'Avery, même si je savais que nous avions dépassé ce stade. Pourtant, nous ne pourrions aller plus loin, sur le plan émotionnel, sans qu'il me fasse suffisamment confiance pour me laisser pénétrer son intimité. Je n'arrivais pas à imaginer ce qu'il pouvait bien me cacher.

Puis, sans prévenir, mes pensées se tournèrent vers Daniel. Il estimait que son secret était énorme. Si terrible, en fait, qu'il voulait mettre fin à ses jours. Il se jugeait plus bas que terre et se trouvait même méprisable, et cette idée me faisait mal au cœur.

L'accident de Daniel n'était la faute de personne. Un simple petit coup de volant, l'oubli de vérifier une dernière fois la circulation devant lui. Des études montraient que les hommes avaient

tendance à vouloir dissimuler leur faible estime de soi et leur solitude, ce qui menait souvent à des degrés aigus de dépression ou même au suicide.

Cette idée me fit bondir du lit. Quels que soient les cadavres que Quinn avait dans le placard, il fallait qu'il commence à comprendre que vivre valait beaucoup mieux que simplement survivre.

— Je serai là à ton retour, dis-je en enfilant un short de sport et un tee-shirt. Et alors peut-être qu'on pourra... parler.

Il ne me posa pas la moindre question et se contenta de hocher la tête, comme s'il savait que c'était inévitable. Et, à ma manière, peut-être que j'étais en train de lui poser un ultimatum. Nous avions besoin de tout mettre à plat.

Parce que, avec ce qui se passait entre nous, je ne me sentais pas de rester dans l'incertitude plus longtemps. S'il n'était pas sûr de moi, alors très bien. J'allais devoir l'accepter. Mais, d'après ce qu'il m'avait dit hier, je soupçonnais le problème d'être lié à lui plutôt qu'à moi.

Après le départ de Quinn, je filai sous la douche. Avery et moi retrouvions Rachel pour faire un peu de shopping et passer un moment ensemble. Le temps était ensoleillé et nous décidâmes de nous rendre à Vine Street à pied pour la rejoindre.

— Alors, cette nuit avec Quinn ? demanda Avery.

— Comme un rêve éveillé, répondis-je. Il me fait vraiment craquer.

— Est-ce que vous avez enfin fait du frotti-frotta ? fit-elle avec un petit sourire en coin.

— J'en ai tellement envie ! répondis-je. J'ai essayé de prendre les choses telles qu'elles viennent, comme tu me l'as conseillé. Mais il se retient et je ne sais pas vraiment pourquoi.

— Je comprends tout à fait ce genre de logique, dit-elle. (Je hochai la tête et la laissai poursuivre.) Il faut qu'il se sente suffisamment en confiance – qu'il se sente prêt – pour partager certaines choses avec toi, quelles qu'elles soient, expliqua-t-elle en me prenant le bras.

— Je sais, répondis-je avec frustration. Mais c'est agaçant, parce que j'ai l'impression que c'est la seule chose qui nous empêche d'avancer.

— Moi, je peux t'affirmer que ce type est fou de toi, dit Avery en traversant la rue. Alors ce n'est qu'une question de temps.

Rachel se tenait devant une nouvelle boutique qui s'appelait Threads et, après l'avoir brièvement serrée dans nos bras, nous nous tournâmes vers la vitrine. Elle contenait d'immenses chrysanthèmes en papier dont les couleurs pastel étaient éclipsées par celles, plus vives, des vêtements vintage exposés.

— Je meurs d'envie d'entrer ici depuis que la boutique a ouvert, déclara Rachel avant d'entrer.

Après que le gérant nous eut saluées, nous parcourûmes les portants alignés contre le mur. Les prix étaient raisonnables. J'étais probablement plus *girly* que mes deux copines, que je voyais rarement en jupe ou en robe. Rachel trouva son bonheur sur un portant de tee-shirts et en empila quelques-uns sur son bras avant de se diriger vers les cabines d'essayage. Avery choisit deux jeans slim, et je lui emboîtai le pas avec deux hauts scintillants.

— Alors, est-ce que tu as enfin réussi à mettre ce mec dans ton pieu ? demanda Rachel par-dessus la porte de la cabine.

J'enfilai un top noir à paillettes.

— Pas encore, mais j'y travaille.

— Il est avec moi en cours de marketing, le jeudi.

Nous sortîmes pour examiner notre reflet dans le miroir à trois panneaux.

— Il reste assez dans son coin. Il y a bien deux filles du cours qui lui tournent autour, mais il ne les calcule pas.

Je comprenais cette logique, à présent. S'il ne leur parlait pas, c'était parce que, d'une certaine manière, il ne s'estimait pas digne de leur attention.

— En fait, quand j'y réfléchis, reprit-elle en tirant sur son tee-shirt, je ne l'ai jamais vu avec qui que ce soit.

— Oh, il est à fond sur Ella, lança Avery depuis sa cabine. Tu devrais voir comment il la regarde.

— C'est bon à savoir, dis-je de la voix la plus décontractée possible, malgré le frisson qui me parcourait de haut en bas.

Il ne semblait remarquer aucune autre fille que moi. Mais ça ne signifiait pas pour autant que nous allions finir ensemble, surtout s'il ne se laissait pas aller.

Je repensai à ce qu'il m'avait dit la veille : il ne coucherait pas avec moi à moins que je ne lui appartienne. Nom d'un chien ! Je m'étais liquéfiée sur place. Personne ne m'avait jamais dit ce genre de choses auparavant. Si c'était possible, ça ne faisait qu'attiser encore un peu plus mon désir.

— Je ne sais pas quel est le problème de ce mec, mais il a effectivement l'air d'en pincer pour toi, reprit Rachel. Et j'ai bien l'intention de connaître tous les détails salaces une fois que tu l'auras laissé te faire ton affaire.

Ce qu'elle ne savait pas, c'est que c'était l'inverse : j'attendais qu'il me laisse m'occuper de lui.

Parfois, quand je retournais dans la maison de mon enfance, c'était comme si je remontais le temps ; les brochures et les tracts éparpillés sur le comptoir de la cuisine ; mes parents occupés à se préparer pour le prochain événement ou une énième collecte de fonds ; les conseillers qui mettaient au point leur stratégie pendant la campagne électorale ; les diverses personnalités réunies autour de la table de la cuisine, accueillies dans notre foyer comme des amis proches ou des membres de la famille.

Comment était-il possible de se sentir totalement seul quand on était entouré d'une foule pareille ?

La situation n'avait pas toujours été aussi trépidante et mouvementée. Les choses étaient plus calmes pendant mes jeunes années. Je pouvais encore trouver des souvenirs tendres dans ma mémoire, avant que mes parents ne deviennent plus engagés – à l'époque, leurs ambitions politiques n'en étaient qu'à leurs débuts. C'était encore de la vraie politique de terrain, et notre implication dans la communauté ne ressemblait pas à une mascarade.

Quand la campagne électorale était devenue notre quotidien, ma vie avait commencé à se dégrader. Nous étions sans cesse sur les routes ou entre deux aéroports, l'horizon se brouillait et les villes se mélangeaient. Je me raccrochais aux enfants des autres politiciens, parce qu'ils semblaient piger le truc. Me piger, moi.

C'était précisément la raison pour laquelle Sebastian et moi nous entendions si bien. Du moins au début. Il aurait fait un très grand homme politique. Il avait le charme, les compétences, et maîtrisait l'art de la mystification. Il savait comment vous monter le bourrichon et, d'un simple haussement de sourcils, comment vous faire redescendre.

Il pouvait s'approprier une pièce rien qu'en y posant le pied – et tout le monde gravitait autour de lui comme la Lune autour de la Terre. Moi y compris.

J'avais perdu ma virginité avec la fille d'un sénateur, sur la banquette arrière du Range Rover de papa. Rien de romantique là-dedans. Nous étions tous les deux seuls, les hormones en ébullition, et

nous n'avions fait qu'assouvir un besoin. À cette époque, Sebastian avait déjà abusé de la vertu de plus d'une fille consentante.

Ce matin-là, en entrant dans la maison silencieuse de mes parents, je réalisai que nous étions seuls rien que tous les trois. Pourtant, j'aurais volontiers accueilli une quelconque distraction. Mes parents étaient devenus des étrangers pour moi.

Ma mère avait déjà revêtu son cardigan impeccable et ses perles blanches. C'était rare de la voir porter autre chose qu'une jupe. Elle était toujours en représentation, comme si une putain de caméra la suivait partout et faisait un reportage sur sa vie politique ou je ne sais quoi.

Pouvait-on encore s'étonner que je sois devenu parano à l'idée de m'ouvrir facilement aux étrangers ?

— Bonjour, mon chéri, dit-elle en posant une tasse fumante devant mon père, qui était vêtu de ses chemise et cravate habituelles. Je t'ai sorti ton plus beau costume pour l'occasion.

Je marmonnai un acquiescement et me dirigeai vers ma chambre. Mais mon père mit sa grosse main sur mon épaule au passage.

Je me retournai et distinguai une lueur d'agacement au fond de ses yeux. C'était la même impatience que je percevais chaque fois que je ne faisais pas exactement ce qu'on attendait de moi.

— J'espère que tu auras changé d'attitude quand il sera l'heure de se rendre à la cérémonie.

— Oui, c'est ça, répondis-je en m'écartant.

— Est-ce qu'il t'arrive de penser aux autres et pas seulement à toi-même, de temps en temps ? gronda-t-il. (Mes épaules s'affaissèrent.) C'était ton meilleur ami. Ces gens, eux, ont perdu leur enfant, cette nuit-là.

Je serrai les poings et envisageai un instant de m'en servir contre lui.

— Tu te fiches de moi ? Tu crois que je ne le sais pas ? (Je pivotai pour lui jeter un regard meurtrier.) Tu crois que je ne suis pas hanté par cette pensée chaque jour qui passe ?

— Ne t'avise pas de hausser le ton avec moi, jeune homme, répliqua mon père, la lèvre tremblante.

— Ou alors *quoi*, papa ? Qu'est-ce que tu vas faire ? le défiai-je. Tu vas arrêter de payer mes cours ?

— Ne joue pas au plus malin.

Il avait parlé plus bas, ce qui signifiait que sa colère avait baissé d'un cran. En lui tenant tête, je l'avais déstabilisé. Il ne savait pas où tout ça risquait de le mener. *Tant mieux.*

— Tu ne peux pas me punir plus que je me suis puni moi-même, dis-je. (Ma colère se dissipait et prenait la forme d'une flaque à mes pieds, rapidement remplacée par de l'auto-apitoiement.) Enfin merde, papa, je songe presque toutes les nuits à me jeter du haut d'un pont.

La mâchoire de ma mère tomba et elle plaqua sa main sur sa bouche. Je devais admettre que le spectacle me plaisait. Sa stupeur, son choc. Ça signifiait peut-être qu'elle se souciait encore de moi.

Sinon, j'avais réussi à détruire sa façade parfaite.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? demanda-t-elle d'une voix grave et horrifiée.

Qu'est-ce qu'il y a de si grave pour que tu veuilles salir notre nom ?

Je ricanai. On en revenait toujours à ça : la fichue réputation de la famille.

— J'ai ôté la vie à quelqu'un, cette nuit-là, vous ne comprenez pas ? lui lançai-je au visage, ce qui me fit un bien fou. Comment me voient les gens, à votre avis ? Comme un gamin pathétique ou comme un meurtrier ?

— Tais-toi immédiatement, *Daniel Joseph*.

Elle n'utilisait mon deuxième prénom que lorsqu'elle était des plus sérieuses. Quand c'était important.

— C'est Jacob Matthews le responsable, celui qui conduisait le camion. Il a avoué et nous nous sommes occupés de lui.

Je me pliai en deux comme si j'avais reçu un coup de poing dans le ventre. L'air n'entraît plus dans mes poumons. Je m'appuyai contre le mur, haletant.

— D... dites-moi ce qui s'est passé cette nuit-là, demandai-je. La nuit où tous les adultes se sont réunis avec les parents de Sebastian. Qu'est-ce que vous vous êtes dit ?

— Je n'ai pas l'intention de revenir là-dessus, intervint mon père, comme s'il avait du mal à avaler sa salive. Ce qui est fait est fait.

— Alors vous ne voyez aucun problème à ce que votre fils – votre fils unique – se trimballe toute cette culpabilité. Au point d'avoir envie de mettre fin à ses jours. C'est *dégueulasse*, papa.

— Surveille ton langage, murmura-t-il, plus par habitude qu'autre chose.

Je laissai échapper un rire amer.

— C'est ça, c'est tellement plus important de ne pas proférer de grossièreté que de dire la vérité.

Mes parents échangèrent un regard. Le même regard que j'avais vu d'innombrables fois, dès qu'ils essayaient de déterminer si j'étais suffisamment mature, suffisamment *digne* d'être mis au courant de leurs informations inutiles. Puis ils hochèrent imperceptiblement la tête, comme s'ils avaient décidé que oui. Qu'ils permettaient l'accès à leur vie et à leur logique foireuses à leur pathétique rejeton.

Bon sang, comment avais-je pu supporter tout ça pendant si longtemps ?

— Daniel, reprit ma mère, Jacob Matthews a admis s'être endormi au volant.

Mon corps s'affaissa, ma vision se brouilla, comme si j'étais propulsé dans un fichu épisode de *La Quatrième Dimension*. C'était la première fois que j'entendais cette version de l'histoire. Merde alors ! J'avais la sensation de tomber, de dégringoler sur le versant d'une montagne géante.

— Il avait peur, reprit ma mère. Il s'est excusé auprès des parents de Sebastian, il a signé le plaidoyer de marchandage ainsi que d'autres documents légaux, et ça s'est arrêté là.

Je remuai les lèvres, confus.

— Vous voulez dire que... vous avez payé des gens pour que le grand public n'en entende plus jamais parler ?

— Nous avons fait ce qu'il fallait pour protéger nos familles, murmura-t-elle.

Je vis ses mains trembler quand elle s'agrippa au rebord du comptoir.

— Nous n'avons pas besoin de ce genre de publicité, ajouta-t-elle.

Mon père fit un pas vers moi et, pour la première fois depuis longtemps, je n'éprouvai pas le besoin de me recroqueviller. Je me sentais mort, engourdi, désincarné, presque en état d'apesanteur. Comme si j'avais été éviscéré et que mes tripes reposaient sur le sol sans que je puisse rien y faire.

— Tu n'as aucune raison de te sentir coupable, fiston.

Je levai les yeux vers lui. Je percevais le malaise que j'avais provoqué chez lui en lui jetant ce regard, mais il ne détourna pas la tête.

— Vous ne comprenez pas ? (Ma voix était faible, abattue.) Tout ce temps, j'ai été persuadé que vous l'aviez payé parce que c'était bel et bien *ma* faute. Vous ne pensiez pas que je méritais de connaître cette information ?

Je passai mes mains dans mes cheveux. Ma haine montait de nouveau en flèche.

— Vous êtes mes parents, bon sang !

Un son étouffé et déformé jaillit des lèvres de ma mère :

— Je... je ne savais pas que tu souffrais autant.

Les larmes se mirent à couler abondamment sur ses joues.

Mais je ne pouvais pas les retenir ni les sécher. Pas maintenant, et peut-être jamais.

Il était trop tard.

Je quittai la pièce, me ruai dans ma chambre et claquai la porte derrière moi.

Je m'allongeai sur mon lit et rivai les yeux au plafond, le corps secoué de sanglots. J'avais passé de nombreuses années dans une prison que je m'étais créée tout seul.

Mes pensées dérivèrent naturellement vers Jacob Matthews. Est-ce que ce petit arrangement l'empêchait de dormir la nuit, lui aussi ? Est-ce que, à sa place, j'aurais accepté ce qu'on m'offrait ? Matthews savait peut-être aussi bien que moi qu'on ne pouvait jamais échapper très longtemps à ses propres démons.

Au fond de moi, je me demandais aussi si Matthews n'avait pas eu les mains liées, s'il ne s'était pas senti forcé d'avouer. Si quelqu'un n'avait pas trouvé des éléments compromettants pour faire pression sur lui. J'avais assisté à de tels agissements d'innombrables fois lors des campagnes électorales.

Selon Gabby, c'était le genre d'incertitude que j'entretiendrais jusqu'à la fin de ma vie. Et il n'y avait rien que je puisse faire, à part essayer de tourner la page, d'avancer. Essayer de faire quelque chose de ma vie.

Je me relevai, enfilai mon costume, et bientôt on frappa à ma porte.

— C'est l'heure d'aller à la cérémonie, Daniel.

La voix de ma mère était toute petite. Remplie de regrets. Et d'incertitude.

Je ne pouvais qu'espérer qu'elle avait compris. *Vraiment* compris. Et qu'elle me comprenait moi aussi.

Compris qu'elle m'avait autrefois tenu dans ses bras, qu'elle avait murmuré des paroles apaisantes dans mes petites oreilles, et que cela m'avait donné la force de croire que tout était possible dans la vie. Et puis progressivement, avec le temps, elle m'avait lâché, m'avait retiré son soutien. Tout avait

été creux. Vain. Faux.

Et, la nuit de l'accident, mes espoirs, mes désirs, mes rêves avaient été emportés. Avaient disparu.

Et elle comme mon père, ils n'avaient rien fait pour me prouver le contraire. Ils n'avaient tenu compte que d'eux-mêmes. De leur réputation, de leur statut politique.

C'était tellement mal, tellement injuste !

À ce moment-là, j'avais décidé que jamais je ne laisserais quelqu'un de proche se sentir aussi petit, aussi insignifiant. Aussi dévalorisé.

Le temps de nous garer sur le parking bondé, j'avais le ventre noué. Je réalisai que bon nombre de camarades du lycée avec qui j'avais coupé tout contact seraient présents. Y compris Amber.

À cet instant, je regrettai qu'Ella ne soit pas à mes côtés.

J'aperçus la masse de cheveux roux d'Amber depuis la voiture de mes parents, et je savais que je devais lui adresser quelques mots avant de me dégonfler.

— Je vous retrouve à l'intérieur.

Je la rattrapai.

— Amber, attends.

Elle se retourna et fronça les sourcils.

— Salut, Quinn. (Elle fit signe à ses parents de continuer sans elle.) Quoi de neuf ?

Elle était sublime avec sa cascade de boucles rousses et ses lèvres rouges et pulpeuses. Je pris alors conscience que, à l'époque, nous n'étions que deux adolescents parmi tant d'autres qui avaient eu un béguin presque innocent. Je n'étais pas le premier et je ne serais pas le dernier. Un jour, elle finirait par se trouver un mec qui éprouverait pour elle ce que moi j'éprouvais déjà pour quelqu'un d'autre.

J'avais fait des erreurs. Comme tout le monde. Et l'heure était venue de les réparer. Ici et maintenant.

— Écoute, je suis désolé. (Elle entrouvrit les lèvres, surprise.) Je suis désolé de t'avoir repoussée. Cette histoire m'a démolie. J'étais étouffé par ma propre culpabilité. Mais je suis prêt à m'en débarrasser et à avancer.

— J'en suis ravie, dit-elle, et un sourire flotta sur ses lèvres. Moi aussi j'ai éprouvé ma part de culpabilité. À cause de mon attirance pour toi alors que j'étais avec quelqu'un d'autre.

— Tout ce temps, j'ai pensé que tu te servais de moi pour te rapprocher de Sebastian. Tu sais, c'était le roi, le boss, les filles faisaient la queue pour lui.

— Il le savait aussi.

Nous échangeâmes un sourire au sujet de notre ami disparu, et ça me fit du bien. Dommage qu'il ne soit pas là pour qu'on puisse le taquiner. Mais peut-être qu'il nous entendait et qu'il était quelque part, prêt à me donner un coup dans l'épaule ou à me faire une clé de bras comme il le faisait si souvent.

Je ne pouvais lui en vouloir d'avoir autant de charisme, sauf quand il en abusait – comme si j'avais redouté ce qui pouvait arriver s'il continuait sur cette voie. J'avais toujours espéré que la

réalité le rattrape un jour. Mais pas de cette manière. Et pas de mes propres mains.

Avec le recul, j'étais jaloux de Sebastian. J'avais espéré que ce qu'il possédait, sans savoir quoi précisément, finirait par déteindre sur moi. Que je finirais par devenir aussi beau et aussi lumineux que lui. Que je développerais un charme aussi magnétique que le sien.

Mais peut-être suffisait-il qu'une seule personne me voie de cette manière. Que pour elle je représente la lune, les étoiles, l'univers tout entier.

— En tout cas, Quinn, reprit Amber, me tirant de mes pensées, je t'appréciais pour toi-même. D'accord, Sebastian était une superstar, il était beau, séduisant, doué dans tous les domaines. Mais toi aussi, à ta manière plus discrète. Et c'est ce qui faisait ton charme.

Je fermai les yeux. Gabby avait raison. La lumière brillait en moi aussi. Depuis tout ce temps. Seulement, je ne m'en étais pas rendu compte.

— Merci, Amber. (Je lui pris la main et la serrai.) J'espère qu'on va pouvoir tout recommencer et devenir amis.

— Seulement amis ? fit-elle en haussant un sourcil.

Je hochai la tête et baissai les yeux, en espérant ne pas la faire souffrir une nouvelle fois.

— Je devrais pouvoir y arriver, dit-elle avec un sourire.

C'était un sourire sincère, qui démêla le nœud dans mon ventre.

— Allons-y.

Elle me prit le bras et nous gravâmes les marches qui menaient à l'entrée du bâtiment. Cette fois-ci, je relevai le menton et les choses m'apparurent différemment de la manière dont je les avais perçues deux ans plus tôt. Les gens me saluèrent et me donnèrent une tape dans le dos. Je ne décelai ni pitié ni dégoût dans leurs yeux. Je réalisai aujourd'hui que ce que j'avais vu à l'époque n'était que le reflet de mes propres émotions.

Nous nous glissâmes au premier rang à côté de nos parents, mais pas avant d'être passés devant la famille de Bastian. Je regardai ses parents droit dans les yeux.

Je vis leur chagrin, leur peine et leur pardon briller dans leur regard.

Je leur témoignai à mon tour la profondeur de mes émotions. C'était un lieu où nous étions liés, connectés par le deuil d'un être cher.

Je m'installai sur le siège libre à côté de ma mère, juste devant l'estrade, et je resserrai ma cravate, prêt à affronter la suite. C'est alors que je sentis deux petites mains me saisir les épaules.

Je me retournai et me retrouvai nez à nez avec ma tante Gabby. Oncle Nick était assis à côté d'elle, et il ne me quittait pas des yeux.

— Nous sommes venus te soutenir. On a pensé que tu en aurais besoin, me murmura tante Gabby à l'oreille. Je t'en prie, arrête de nous tenir à l'écart. On veut t'avoir dans nos vies, Daniel.

Je hochai la tête et la laissai m'étreindre, pendant que mon oncle posait la main sur mon épaule. Je sentis une larme chaude couler dans mon cou et sur ma main, et je relevai les yeux vers elle.

Je réalisai alors que ces larmes étaient les miennes.

ELLA

Allongée sur le canapé, j’essayais de mettre de l’ordre dans mes idées à propos de Quinn, quand je reçus un message sur mon téléphone. J’avais mal dormi la nuit précédente, comme si une ombre menaçante planait au-dessus de moi. Au-dessus de mon cœur.

QUINN : *Je pars de chez mes parents et je rentre. Je peux passer ?*

Mon pouls s’accéléra. Je mourais d’envie de le voir, ne serait-ce que pour le serrer de nouveau contre moi. J’aimais sentir le contact de ses bras. Je craignais de ne jamais rien recevoir d’autre de sa part. Qu’il ne soit capable de me montrer ses émotions que par ses caresses et avec son corps – et jamais par ses paroles. Que me revienne la décision difficile de prendre mes distances avant que mes sentiments ne deviennent plus profonds encore.

MOI : *Avec plaisir. J’ai encore deux heures avant d’aller travailler.*

QUINN : *Je ne vais pas tarder.*

Je coiffai mes cheveux ondulés, y appliquai de la laque, puis j’enfilai ma tenue de travail : une simple jupe noire, un tee-shirt lilas uni et un gros collier.

À son arrivée, Quinn glissa ses doigts autour de ma taille sans perdre une seconde et posa son front contre le mien.

— Tu m’as manqué.

Mon cœur menaça de jaillir hors de ma poitrine.

— Toi aussi.

Je m’écartai et me dirigeai vers la cuisine.

— Tu as faim ou soif ?

Il me tira par la main pour m’asseoir à côté de lui sur le canapé.

— Seulement soif de *toi*.

Puis il posa ses lèvres sur les miennes, et je sentis une vague chaude et réconfortante au creux de ma poitrine. Une sensation qui me disait que j'étais là où je devais être.

J'enfouis mes doigts dans ses cheveux, et les siens effleurèrent mes cuisses.

— J'aime bien ta jupe. Tu as de belles jambes.

Il remonta le long de mes cuisses puis sous le tissu en coton. Je lâchai un soupir et il déposa un baiser dans mon cou.

— Alors, comment s'est passé ton séjour ? demandai-je entre deux souffles, en espérant qu'il allait s'ouvrir mais en espérant aussi qu'il ne le fasse pas, pour que ses mains poursuivent leur chemin jusqu'à ma culotte.

Ses doigts s'immobilisèrent sous mes jambes, et il écarta ses lèvres de ma joue pour me regarder.

— Bien.

On aurait dit que je lui avais jeté un seau d'eau glacée en pleine figure. Il s'adossa contre les coussins et posa les mains sur ses genoux. L'atmosphère de la pièce avait changé subitement, pour devenir étouffante. Je tentai de déglutir, mais c'était comme si la peur avait remplacé ma salive et que je ne pouvais la dépasser. Elle imprégnait ma peau et saturait mes os.

Il paraissait distant, isolé, et je sentais la détresse irradier de tout son être.

Nous y étions. Le moment où il allait enfin me dire quelque chose. Peut-être même tout. C'était comme un bloc de pierre coincé entre nous. Un bloc qu'il fallait pousser sur le côté afin de pouvoir accéder au chemin qui s'ouvrait au-delà.

Je serrai les dents et tentai de maîtriser ma réaction. Rien de ce qu'il allait me dire ne pourrait vraisemblablement me faire réagir aussi gravement qu'il l'imaginait. J'avais presque envie de le cajoler comme le ferait une mère avec son petit, et de lui dire que tout se passerait bien.

— Écoute... commença-t-il.

— Attends, le coupai-je en redressant les épaules pour rassembler mon courage. Quinn, j'adore être avec toi. Je veux que tu saches que j'ai une envie folle d'aller plus loin... Enfin, au cas où tu aurais envie d'aller plus loin.

Je baissai la tête, soudain embarrassée et inquiète, comme si je redoutais d'avoir franchi une limite.

Je l'entendis déglutir péniblement.

— Je suis presque sûr que ça ne va tenir qu'à toi d'aller plus loin, murmura-t-il.

Je lui pris la main, entrelaçai nos doigts et lui accordai toute mon attention.

— Ella, si je suis rentré chez moi hier, c'était à cause de mon meilleur ami du lycée... commença-t-il avant de fermer les yeux. Il... Ses parents ont fait don d'un tableau d'affichage de base-ball en sa mémoire.

— Oh. (J'attendis de voir s'il allait ajouter quelque chose. Au bout de plusieurs secondes, je demandai :) Il est décédé ?

Il hocha la tête en tortillant le plaid plié sur l'accoudoir du canapé.

— Je suis désolée, dis-je. Ça s’est passé au lycée ?

Il planta son regard dans le mien.

— Juste après le diplôme.

J’éprouvai une pointe de mélancolie pour ses parents et ses proches. Pourquoi des choses aussi insensées arrivaient-elles ? Quand il s’agissait de jeunes, dans leurs meilleures années, ça paraissait pire encore.

S’agissait-il du grand secret qu’il renfermait ?

— Il doit beaucoup te manquer.

— Oui, répondit-il.

Sa voix était devenue rauque et je ne pus réprimer un frisson. Je ne me souvenais pas de l’avoir jamais entendu comme ça, et quelque chose me titilla au fond de mon esprit. Une réminiscence. Mais je n’arrivais pas à mettre le doigt dessus.

— J’ai beaucoup de regrets.

Des regrets. C’était donc de ça qu’il s’agissait. Il éprouvait des remords au sujet de quelque chose qu’il avait dû lui dire avant sa mort. Peut-être qu’ils s’étaient battus. Ou alors il regrettait de ne *pas* avoir eu l’occasion de lui dire certaines choses.

— De quoi... de quoi est-il mort ?

Ses traits se déformèrent, et son visage exprima l’accablement le plus total. Mon cœur bondit dans ma poitrine.

— D’un accident de voiture.

— Oh, fis-je.

Soudain, les pièces s’assemblèrent dans mon cerveau. Une alarme résonna. Mais je ne savais toujours pas ce que j’étais censée me rappeler.

— Est-ce qu’il... Est-ce qu’il était seul ?

Il secoua violemment la tête, les yeux rouges, le regard hanté.

— On... on était ensemble à une soirée. J’étais le conducteur attitré.

Je sentis mon estomac se nouer tandis que je tentais de me rappeler où j’avais déjà entendu ça.

La suite jaillit de sa bouche dans un méli-mélo de mots, de soupirs et de malaise :

— Je reconduisais Sebastian et sa copine Amber chez eux. Elle était à l’avant et lui sur la banquette arrière, ivre mort. On a accroché un camion, on a fait un tête-à-queue et Sebastian... Il est mort sur le coup.

Soudain, ce fut comme si le son avait été coupé. Je n’entendais plus rien et je ne voyais plus rien non plus, seule demeurait cette sensation de déjà-vu, la même conversation qui s’était jouée deux semaines plus tôt au téléphone, à la hotline. Le récit précis qui me hantait, la même voix qui me troublait... et tout se mit en place dans ma tête.

Cette voix poignante, déchirante et débordante d’émotions était maintenant *ici*, en face de moi. Je bondis sur mes pieds et reculai, ne sachant si je pouvais me fier à mon cerveau ou s’il me jouait des tours.

Les lèvres comme glacées, je ne savais pas ce qu'exprimaient les traits de mon visage.

Tout ce que je voyais, c'était la réaction de Quinn à *ma* propre réaction. Une lueur de peur brillait dans ses yeux grands ouverts. De terreur, plutôt. Puis elle fut bientôt remplacée par autre chose. Chagrin, regret, abattement.

À son tour, il bondit sur ses pieds et recula.

— Oublie ça...

Sa voix semblait provenir de l'intérieur d'une boîte de conserve. Comme si son cerveau ne parvenait pas à envoyer les bonnes informations jusqu'à ses lèvres.

— Oublie *tout* ce que je t'ai dit.

Puis il passa la porte et disparut. Comme *envolé*.

Et je restai plantée là, le regard errant entre le mur, le plafond, la fenêtre, et mon cerveau n'arrivait à former qu'une seule pensée : Quinn était *Daniel* ?

Le son revint d'un seul coup dans la pièce – en même temps que ma respiration – et je hoquetai, je crachotai, je faillis même vomir juste là, sur mon plancher.

— DANIEL EST QUINN !

Je me ruai à l'extérieur.

— Quinn ! appelai-je, même si je savais qu'il était parti depuis longtemps.

Je jetai un coup d'œil des deux côtés de la rue, les joues inondées de larmes.

Il fallait que je le retrouve. Que je m'explique. Il pensait qu'il m'avait dégoûtée, exactement comme il l'avait toujours redouté. *Merde !*

Je rentrai pour enfiler mes chaussures et attraper mon sac et mon téléphone. Il me restait une heure avant de prendre mon poste à la hotline. J'allais le retrouver avant ça, m'excuser et lui expliquer que j'étais sous le choc.

Je pourrais peut-être lui expliquer sans avoir à violer la confidentialité de l'organisme pour lequel je travaillais bénévolement. Je risquais de m'attirer beaucoup d'ennuis en ayant entretenu une relation intime avec l'un de mes interlocuteurs.

N'existait-il pas une sorte de loi interdisant de faire des cabrioles avec un « patient » ? Comment diable aurais-je pu deviner qu'il s'agissait de Daniel ? C'était une coïncidence inouïe.

Je filai directement à la fraternité. Je n'y étais pas allée depuis des semaines. La voiture de Quinn n'était nulle part en vue, mais je me ruai tout de même à l'intérieur. Joel était en train de jouer au poker avec deux autres types. Une blonde, assise sur ses genoux, lui coulait des baisers dans le cou.

Quand Joel m'aperçut, les yeux faillirent lui sortir de la tête.

— Ella ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

Je devais être dans un sale état, et le fouillis de mes émotions devait se lire sur mon visage. C'était ce que je ressentais dans ma tête et par-dessus tout dans mon cœur.

— Est-ce que... Quinn... est passé au cours de la dernière demi-heure ?

— Quinn ? répéta Joel. Pourquoi tu cherches Quinn ?

J'ignorai sa question et regardai Brian.

— Alors ?

— Je t'ai posé une question, Ella, insista Joel en repoussant la blonde de ses genoux.

— Non, je t'en ai posé une la première, répliquai-je d'une voix presque agressive. Alors réponds à ma putain de question.

Il se leva.

— Tu couches avec Quinn ?

— Va te faire foutre, Joel, rétorquai-je, et certains de ses copains se mirent à siffler.

Exaspérée, je me dirigeai vers la sortie. Mais, au dernier moment, je fis volte-face et affrontai Joel une nouvelle fois.

— Non, et tu sais quoi ? lançai-je, maintenant que j'avais remis un semblant d'ordre dans mes idées. J'aurais *préféré* coucher avec Quinn plutôt qu'avec toi pendant tous ces mois.

Il éclata de rire.

— Tu veux te faire Quinn ? Je suis sûr qu'il saurait même pas où viser.

— Tu vois, c'est là que tu te trompes, répliquai-je en serrant les poings. C'est un homme comme tu ne le seras jamais, Joel.

Je balançai mon poing en arrière pour prendre de l'élan. Je voulais me décharger de ma peine sur quelqu'un. Joel incarnait le candidat idéal. J'avais envie de balayer cet air étonné de son visage.

Jimmy bondit de son siège pour me retenir.

— C'est sûrement *lui* que je devrais immobiliser pour te laisser lui en coller une, mais tu causerais plus de dégâts à ta main qu'à son visage.

— Il n'est pas venu, Ella, déclara Brian d'une voix apaisante. On ne l'a pas vu depuis qu'il est parti chez lui il y a deux jours.

— Merci. (Je m'effondrai contre Jimmy.) Si vous le voyez, dites-lui que je le cherche et que... je suis désolée.

Je remontai dans ma voiture et passai devant chez Zach, devant la pizzeria où nous avons dîné l'autre soir, puis devant le cinéma, en espérant repérer son véhicule. Je lui envoyai deux messages, mais il ne répondit pas. J'essayai de me convaincre qu'il avait peut-être seulement besoin de se calmer.

Je me garai sur le parking d'une pharmacie et je fis une dernière tentative.

MOI : *Je t'en prie, laisse-moi t'expliquer.*

Et puis l'heure arriva pour moi d'aller travailler. Je ne savais pas comment j'allais pouvoir tenir pendant les trois heures suivantes, mais je ne savais pas quoi faire d'autre. Je m'assis à mon bureau en me demandant ce que j'avais fait pour arriver jusque-là – mon esprit jouait pêle-mêle les conversations que j'avais eues avec Daniel au téléphone.

Sa voix qui ressemblait à celle d'un animal blessé quand il s'était mis à pleurer. L'espoir que j'avais perçu en lui la dernière fois qu'on s'était parlé.

Cet optimisme était-il lié à notre rencontre, ou était-ce présomptueux de ma part de penser que ma

seule présence pouvait changer la donne alors que ses problèmes étaient si profondément enracinés ? Je n'étais pas aussi bête. C'était la base de la psychologie.

Lors de ce week-end férié, dans la maison familiale de Quinn, je lui avais tout raconté au sujet de Christopher. Avait-il ressenti la même connexion, sans pour autant comprendre exactement la réalité de la situation à ce moment-là ?

Je revis mentalement les photos dans la chambre de Quinn. *Oh, Seigneur*. Sebastian et Amber étaient présents sur ce cliché de groupe. Et aussi dans la voiture au cours de cette nuit fatidique, avec Quinn au volant.

Amber. C'était elle, la fille sur le parking de chez Zach. Et Quinn avait éprouvé quelque chose pour elle. Pas étonnant que j'aie décelé un lien aussi fort entre eux quand je les avais vus s'enlacer. Ils avaient vécu une expérience tragique ensemble, une expérience qui change une vie.

Ma tête tournait, comme des roues sur de la glace.

Quand mon supérieur passerait ce soir, j'allais devoir lui expliquer que je m'étais liée d'amitié sans le vouloir avec l'un de mes interlocuteurs. Plus que liée d'amitié. Que j'étais tombée amoureuse de Daniel. De Quinn.

Daniel était-il son véritable prénom ? *Daniel Quinn*.

Le témoin lumineux de ma ligne se mit à clignoter. Je n'avais pas le cœur à décrocher. Quels conseils serais-je en mesure de donner ce soir, alors que je n'arrivais même pas à démêler mes propres problèmes ? J'allais devoir faire un effort extrême pour m'extraire de mes pensées. Il s'agissait de mon avenir, après tout.

— Prévention suicide. (Je pris une profonde inspiration.) Gabriella à votre écoute.

— Gabby.

Sa voix était rauque et empreinte d'amertume.

Aussitôt, je me mis à paniquer et à craquer. Mes mains tremblaient, les battements de mon cœur résonnaient dans mes oreilles. Que faire ? Révéler mon identité ? Jouer le jeu jusqu'à pouvoir lui parler en personne, ou parler à mon supérieur ?

Oui, voilà. J'avais besoin de quelqu'un, d'un supérieur, pour me conseiller. Je devais suivre les règles. Avouer mon erreur. Et réagir de manière professionnelle.

— Allô ? fit-il.

— Daniel, dis-je en manquant de lâcher mon verre d'eau. Désolée... heu... (Ma voix était un peu éraillée.) Je... je t'écoute.

Je perçus un bruit familier en arrière-fond, mais que je ne parvenais pas à situer précisément.

— Heu... tu te souviens de notre conversation à propos de l'espoir ? demanda-t-il d'un ton légèrement incertain.

Il y eut une longue pause. J'essayai de remuer les lèvres. Il avait forcément remarqué que quelque chose n'allait pas chez moi, ce soir. Je déglutis pour avaler ma peur.

— Oui, bien sûr.

— Je crois que j'ai trop espéré.

La peine dans sa voix me donnait envie de tendre la main vers lui. De lui dire qu'il se trompait. Que tout irait bien. Mais je n'arrivais pas à formuler le moindre mot ; je foirais mon rôle en beauté, et il le savait.

— Tu sais quoi ? fit-il d'une voix grave. Je... ET PUIS MERDE !

— Non, attends !

Mais la ligne avait été coupée.

J'en avais assez d'attendre que quelqu'un me dise quoi faire. Je devais décider par *moi-même* ce qui avait de l'importance dans ma propre vie. Au diable les règles !

Je devais faire ce qui était juste. Et, cette fois, ça ne signifiait pas me montrer professionnelle et respecter la procédure.

Je devais retrouver Quinn, et je pense que je savais exactement où il avait pu se rendre. J'ignorai le témoin lumineux de ma ligne, je me levai, j'attrapai mon sac et je plaquai une main sur mon abdomen. Simuler un mal de ventre ne serait pas si éloigné de la vérité.

Je passai la tête par la porte du bureau de ma collègue.

— Je crois que j'ai une intoxication alimentaire. Il faut que j'y aille avant de vomir.

À en juger par son expression compatissante, elle était convaincue.

Je n'attendis pas sa réponse. Je filai à ma voiture, une phrase tournant en boucle dans mon cerveau :

*Il faut que je te retrouve, Quinn. Avant que tu t'effondres*¹.

¹. En anglais : *before you break*.

J'observai les eaux troubles, assis au bord de la falaise. Quelque chose n'allait pas chez Gabby ce soir. Peut-être avait-elle ses propres problèmes. Je ne savais rien d'elle, et elle connaissait tout de moi. Tout ce qui avait de l'importance.

J'étais certain d'avoir gâché sa soirée en lui raccrochant au nez, mais, à cet instant, j'avais décidé que je n'avais plus besoin d'elle. C'était sur *moi* que je devais compter. Je devais absolument me reprendre et recommencer à vivre.

Même si ça signifiait vivre sans Ella. Je n'avais pas besoin d'une fille dans ma vie, même si Ella m'avait apporté tant de choses. Je serais très bien tout seul. En plus, jamais je ne pourrais oublier l'expression de son visage quand je lui avais ouvert mon cœur et mon âme.

J'avais alors aussitôt pris la décision de passer mon diplôme, puis de parler à mon oncle pour travailler avec lui, afin de pouvoir un jour ouvrir mon propre garage. Je me souvenais d'avoir rebattu les oreilles de Sebastian avec ça au cours de notre dernière année de lycée, et même lui m'avait encouragé à poursuivre dans cette voie. Il ne s'était pas moqué de moi. Il n'avait pas réagi comme s'il s'agissait d'un choix de carrière inférieur. Il savait que j'étais doué dans mon domaine.

J'avais réalisé que, depuis l'accident, j'avais été à la recherche de la vérité. Concernant sa mort. Concernant mes sentiments. Concernant la vie en général.

Et ce que j'avais découvert au sujet de la vérité, c'était qu'elle n'était ni constante ni objective. Elle était compliquée et changeante, et parfois inaccessible. Finalement, je n'allais pas mettre fin à mes jours dans ces eaux agitées en contrebass, mais j'avais vraiment besoin de trouver le moyen de couler des jours heureux.

Des phares apparurent au coin de la rue, mais j'étais dissimulé par le chêne. Le même arbre à côté duquel je m'étais assis avec Ella. Ses lèvres, ses bras, ses rires me manquaient. Avec elle, je me sentais vivant. Étant donné que je n'avais plus envie de mourir, je devais peut-être la remercier pour

ça aussi. Gabby n'avait pas été la seule à me venir en aide.

J'entendis des pas sur la pelouse derrière moi et je me retournai. Ella. Elle avait dit qu'elle devait aller travailler et je ne m'attendais pas à la voir débarquer. Les cils mouillés de larmes, elle paraissait soulagée. Comme si on venait de retirer le poids du monde de ses épaules.

Mais ça n'avait aucun sens. Était-elle heureuse de m'avoir retrouvé ?

Tout à l'heure, dans son appartement, elle m'avait jugé plutôt monstrueux. Alors pourquoi venir ici ? Pour soulager sa propre conscience ? Pour se sentir mieux, *elle* ?

Je lui tournai le dos.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Elle fit un nouveau pas vers moi et pencha la tête pour me regarder de l'autre côté de l'arbre. Ses traits étaient maintenant empreints de souffrance.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé au visage ?

— Tu n'as pas vu l'autre type, dis-je.

Même si Ella et moi ne finissions jamais ensemble, au moins, cogner Joel m'avait procuré une douce vengeance. Il n'avait fallu qu'un coup violent en pleine face pour lui briser le nez et le mettre à terre, après qu'il m'eut frappé par surprise au front.

— Tu devrais me remercier. Joel a enfin eu ce qu'il méritait.

Je l'entendis retenir son souffle, puis elle s'agenouilla à côté de moi. Elle tendit la main vers mon visage, avant de s'arrêter net. L'air abattu, elle serra les poings sur ses genoux.

Mais, ma parole, fallait-il qu'elle soit aussi belle ? Ses yeux m'avaient manqué, bleus comme l'océan, profonds et puissants, et pourtant paisibles et familiers.

Elle les baissa sur mes mains, dont l'une était rougie et fendue au niveau des articulations. Elle tendit de nouveau le bras vers moi, mais j'enfonçai mes mains sous mes cuisses. Inutile de me torturer en sentant sa peau contre la mienne.

— Je... je suis désolée, dit-elle, et sa voix se brisa sur le dernier mot.

Quelque chose se rompit en moi aussi. Un morceau de mon cœur semblait s'être arraché pour ne laisser qu'un organe atrophié, si insignifiant qu'il ne suffirait certainement pas à Ella, de toute façon.

— C'est bon, répondis-je d'une voix dure. C'était un risque et j'ai choisi de le prendre. Ça n'a pas marché, tant pis.

Le dernier morceau de mon cœur se rétractait maintenant dans le recoin le plus sombre de ma poitrine. Je ne pouvais pas lui laisser ce dernier morceau. Il fallait que je sauve quelque chose pour l'avenir auquel je voulais me destiner : accorder mon attention aux choses que j'aimais.

Comme mes voitures par exemple, mon oncle et ma tante, et l'idée d'être libre. J'avais besoin qu'elle libère ce qu'elle avait dans le cœur avant de sortir de ma vie. De partir le plus loin possible pour que je puisse faire une croix sur elle.

Encore une démonstration du terrain glissant qu'était la vérité.

— *Daniel*, dit-elle d'une voix si douce que je ne fus pas sûr d'avoir correctement entendu.

Ma tête se redressa d'un coup et je croisai son regard.

— C'est ton vrai prénom... ?

Je hochai la tête, sans savoir où elle voulait en venir.

— Daniel, répéta-t-elle, plus sûre d'elle. (Je me détestais d'aimer entendre mon prénom dans sa bouche.) Je... je suis Gabby.

Au début, sa phrase ne fit aucun sens. C'était comme si j'étais sous l'eau, et que tout était flou et sombre. Et puis les pièces commencèrent à s'assembler et je refis surface. J'inspirai une bouffée d'air et recommençai à respirer normalement.

Ella était *Gabby*. Gabriella. La fille à laquelle j'avais livré mon âme. Pas étonnant qu'elle m'ait toujours paru aussi familière. Aussi rassurante, aussi remarquable.

Mais ça signifiait également qu'elle m'avait dupé. Qu'elle avait joué avec moi tout ce temps. Je me redressai si brusquement que mon dos heurta le tronc derrière moi. La peau en feu, j'accueillis volontiers cette sensation de brûlure.

— Va-t'en ! m'exclamai-je. Tu m'as menti. Est-ce que c'est une sorte de saloperie de plaisanterie pour toi ?

— Non, Quinn, s'il te plaît. Je te jure que non. (Elle s'approcha de moi, le regard empli de désespoir.) Je ne savais pas jusqu'à ce soir, quand tu m'as parlé de Sebastian et d'Amber. C'est là que j'ai fait le rapprochement.

Comment était-ce possible, bon sang ? La coïncidence était trop grosse. Je savais qu'elle faisait du bénévolat dans une sorte de centre psy, mais je n'aurais jamais deviné qu'il s'agissait de la hotline. *Merde*. Je lui avais confié des choses profondes, sombres. Des choses que personne ne devrait confesser sans rester dans l'anonymat.

— C'est pour ça que j'ai réagi de cette manière, Quinn. (Elle s'agrippa à mon bras, mais je me dégageai d'un coup sec.) Pas parce que tu baissais dans mon estime.

— Laisse-moi tranquille, maintenant.

Je commençai à descendre la colline en direction de l'eau.

— Tu ne comprends pas, Quinn ? lança-t-elle dans mon dos.

Quand je jetai un bref regard par-dessus mon épaule, je vis qu'elle s'était laissée tomber à genoux dans l'herbe.

— J'ai tellement d'estime pour toi... je te trouve *incroyable*.

L'in vraisemblance de sa déclaration me fit stopper net l'espace d'une seconde. J'étais furieux, gêné, minable, et il fallait absolument que je prenne mes distances.

Quand j'ouvris la bouche, je crois que je ne m'étais jamais entendu parler d'une voix aussi calme :

— Je t'en prie. Pitié, laisse-moi tout seul.

Elle n'insista pas. Elle se contenta de me laisser partir.

ELLA

Je regardai Quinn – Daniel ou je ne sais qui diable il était – s'éloigner dans la nuit obscure. Quand je l'avais rejoint sur la colline, je m'attendais à trouver un Daniel complètement perdu, affolé. Comme celui à qui j'avais parlé au téléphone.

Mais quelque chose était différent chez *ce* Daniel. Il avait grandi et guéri, et il m'avait paru presque engourdi, insensible à ma présence. Peut-être résigné. Et c'était pire que tout.

Je ne voyais pas comment résoudre cette situation. Je ne voyais pas comment les choses pourraient jamais s'arranger entre nous. Je comprenais maintenant l'existence de ces règles dans les établissements de santé mentale. Parce que la relation est essentiellement à sens unique. Le blessé d'un côté, le soignant de l'autre.

Malgré tout, il y avait toujours un échange. Quand on s'imprégnait de la souffrance de quelqu'un, il était presque impossible d'en ressortir intact. Et, parfois, il suffisait d'une personne pour vous transformer *à vie*.

Parce que l'on tenait le psychisme de cet individu – son essence même – dans le creux de sa main. Et il était impossible de s'en sortir indemne.

Je compris à cet instant ce que je *devais* absolument faire, sans qu'il soit utile de me poser de questions.

Je devais à mon tour placer mon âme entre les mains de Quinn et le forcer à prendre une décision. Me rejeter ou m'accepter. Alors, peut-être qu'il comprendrait. Et peut-être que l'on pourrait guérir *ensemble*.

Je me relevai, défroissai mes vêtements, et je descendis la colline en silence. Quinn se tenait au bord de l'eau. Pendant un bref instant, je me demandai s'il n'avait pas l'intention d'y entrer. Ou peut-être qu'il aurait préféré que ce soit *moi* qui le fasse à sa place. Je n'arrivais pas à mesurer la colère et la déception qu'il éprouvait en ce moment même.

Il entendit les brindilles craquer sous mes pieds et je vis son dos se raidir. Mais il ne se retourna pas pour autant. Je ramassai le premier bâton que je trouvai et remuai les galets à mes pieds, tout en me préparant à ce que je m'apprêtais à dire.

Je m'approchai de lui par-derrière et je laissai les mots couler.

— La nuit où Christopher a mis fin à ses jours, commençai-je, et il pencha légèrement la tête en direction de ma voix, j'étais censée rentrer plus tôt d'une soirée en compagnie de mes amis de lycée.

Je n'avais jamais formulé la suite à voix haute devant qui que ce soit, sauf devant ma psychologue, à l'abri de son petit bureau, penchée au-dessus d'une boîte de Kleenex. Quinn restait immobile, comme s'il anticipait la suite de ma confession. Je réalisai alors à quel point il avait dû être difficile pour lui de se livrer comme il l'avait fait avec moi au téléphone.

— Mais il y avait un mec, à la fête, qui venait d'un autre lycée, repris-je dans un souffle. Je l'avais déjà vu, je le trouvais cool et vraiment mignon.

Je pivotai et m'éloignai dans l'autre sens, même si Quinn ne s'était toujours pas tourné vers moi. C'était pénible d'admettre que l'on avait fait une chose aussi futile pendant que son frère était allongé, seul, en train de mourir.

Ou son meilleur ami, endormi sur la banquette arrière de sa voiture.

— Alors je suis restée une heure de plus, rien que pour pouvoir lui parler au coin du feu, murmurai-je. Et, pendant que je flirtais, que je m'amusais, que j'étais tout émoustillée par l'attention qu'il me portait, mon frère était en train de se suicider.

Je retournai au bord de l'eau et je remarquai la raideur des épaules de Quinn.

— J'aurais pu rentrer plus tôt, arriver à temps, le convaincre de ne pas faire ça, continuai-je d'une voix plus forte, en me servant de la colère qui s'était accumulée en moi. N'importe quoi d'autre que draguer un mec que je n'ai jamais revu ensuite.

Quinn finit par se retourner, planta ses yeux dans les miens et fit un pas vers moi. Quelque chose couvait dans son regard. La tristesse, la compassion, l'empathie. Je ne savais pas.

— Je n'ai jamais raconté ça à personne, repris-je d'une voix ferme, pour le convaincre que je lui faisais confiance. Absolument personne. Sauf à la psy qui m'a aidée à m'en sortir après coup.

Il se rapprocha encore. Et encore un peu. Il s'arrêta à un souffle de moi, et j'avais envie qu'il me serre dans ses bras. Pourtant, j'attendis. Je n'étais pas sûre de ce qu'il ressentait : s'il commençait à comprendre que nous n'étions pas si différents ; ou s'il était toujours désorienté et fâché.

— On a tous des moments qu'on voudrait effacer dans nos vies, dis-je. Nos actes peuvent changer le cours de celle de quelqu'un sans même qu'on en ait conscience.

Désormais nez à nez avec Quinn, je pouvais sentir son souffle court contre mes cheveux. Son regard était doux, sincère et prévenant, et tout à coup je réalisai que j'avais eu la chance de rencontrer les deux parties distinctes d'un tout. La partie Daniel et la partie Quinn avaient fusionné pour devenir le mec le plus incroyable que j'aie jamais rencontré. Et il se tenait juste devant moi.

Même si, après cette soirée, je risquais de ne plus jamais fréquenter Daniel Quinn.

— Tu es tellement philosophe, Ella, murmura-t-il.

Puis un grondement monta dans sa gorge. Un grondement de souffrance, de frustration, de solitude.

— Comment tu as fait pour reprendre le dessus, pour avancer ? Pour devenir la personne forte que tu es aujourd’hui ?

Il se laissa tomber sur le sable, ramassa un galet et le jeta dans l’eau.

Je m’assis à côté de lui, mais je me retins de le toucher. Je ne savais pas ce qu’il attendait de moi à cet instant précis – physiquement parlant. Alors, à la place, je choisis de devenir son ancre émotionnelle encore une fois.

— D’abord, il faut se confier à un professionnel... que tu n’as pas *embrassé*. Et je peux t’aider à trouver le bon.

Il acquiesça mais garda le silence.

— Ensuite, tu dois t’autoriser à ressentir toutes les émotions. La colère, le deuil, le choc, la tristesse. Ne les fuis pas, ne les laisse pas te paralyser, ne te contente pas de survivre en faisant un geste après l’autre. Et ne deviens pas quelqu’un *d’autre*. Que tes intentions soient nobles ou non.

Il se prit le visage entre les mains.

— Bon sang, comment tu fais ça ?

J’enfouis mes doigts dans le sable.

— Comment je fais quoi ?

— Lire en moi aussi facilement, murmura-t-il. Me voir comme je suis réellement.

— Ce n’est pas à sens unique, Quinn. (Il releva la tête, les yeux brillants.) Tu me fais sentir des choses que je n’ai jamais connues, tu mets le doigt sur des choses chez moi que personne n’a jamais vues. Et je t’en remercie.

— Tu n’as pas à me remercier, murmura-t-il. C’est facile d’être avec toi, Ella.

Le nœud qui s’était logé dans ma poitrine se desserra légèrement.

— Tu as l’air bien dans ta peau, dit-il, et tu me donnes l’impression que c’est peut-être possible pour moi aussi.

— Ça n’a pas toujours été le cas, répondis-je. Des fois, j’ai encore besoin d’affronter mon chagrin et de le laisser m’anéantir, me réduire en pièces encore et toujours. Mais je sais que la vie est belle et que j’ai de nombreuses raisons de lui être reconnaissante.

Il ferma les yeux, comme si mes paroles étaient pour lui impossibles à assimiler.

— Pendant ces soirées que tu as passées au téléphone avec moi, tu faisais déjà un travail sur toi, annonçai-je. C’est comme ça que je sais que tu as changé. Je vois la différence dans tes paroles, dans le ton de ta voix.

— Quand même... dit-il d’une voix rauque. J’ai peur, si je commence... si je commence *vraiment* à m’autoriser à ressentir des choses, d’être incapable de m’arrêter.

— Non, ce n’est pas comme ça que ça marche. Tu traverseras cette épreuve et tu en ressortiras de l’autre côté.

Je tendis timidement la main, passai mon bras sous le sien, et il me laissa faire.

— Tu réapprendras à vivre une vie normale. Je te le promets. Tu as déjà commencé, dis-je en posant ma tête dans son cou pour inspirer son parfum. Ce sera une nouvelle normalité, mais ce sera

une normalité quoi qu'il en soit. Un genre de normalité façon *Daniel Quinn*.

Un bref sourire flotta sur ses lèvres et nos regards se croisèrent longuement. Alors je sus, sans doute possible, que tout irait bien. Que nous surmonterions cette épreuve *ensemble*.

Il se rapprocha et sa cuisse effleura la mienne.

— Comment tu fais pour vivre avec des « et si » ?

— Aucun de nous ne saura jamais si nos actes auraient changé quelque chose. Ou ne serait-ce que retardé l'inévitable, répondis-je. On ne saura *jamais*. Et on doit apprendre à vivre avec ça.

Il hocha la tête et me jeta un regard plein de tendresse.

— Je commence à y croire.

— Si tu n'avais jamais appelé la hotline, je n'aurais pas encore vu cette facette si tendre de toi, dis-je en caressant sa joue du bout des doigts, et il ferma les yeux de soulagement. Pour ce que ça vaut, Daniel Quinn, c'est un *honneur* de te connaître. Avec toutes tes facettes.

Il rouvrit les yeux et j'y perçus de nouveau une lueur de panique.

— Tes sentiments n'ont pas changé pour moi ?

— Oh, si. (Son visage se ferma et je lui donnai un petit coup de genou.) Maintenant, ils sont encore plus forts.

Il retint son souffle, pencha la tête. J'effleurai la base de sa nuque et il frémit. Il porta ma main à sa bouche, posa les lèvres au centre de ma paume.

Son baiser me fit frissonner des pieds à la tête.

— Et pour moi ? demandai-je prudemment. Est-ce que tes sentiments ont changé ?

— Des fois, quand je suis allongé dans mon lit, la nuit, je fantasme sur Ella. (Il me caressa la joue.) Mais je meurs aussi d'envie de parler à Gabby. Et, maintenant, j'ai les deux.

— Quinn... murmurai-je, submergée par une vague d'affection.

— C'est un joli prénom, Gabriella, dit-il en passant ses doigts dans mes cheveux, comme pour dissiper mes inquiétudes. Pour une jolie fille.

Il approcha son visage du mien et posa délicatement ses lèvres sur ma pommette. Je ne pus m'empêcher de frémir sous ses caresses quand ses doigts prirent le relais sur ma peau.

— Est-ce que j'ai le droit d'embrasser Gabby ? demanda-t-il, le nez contre mon oreille.

Toutes les terminaisons nerveuses de mon corps se mirent à palpiter contre lui.

— Je t'en prie, murmurai-je. Elle en a tellement envie.

Quand je sentis enfin ses lèvres sur les miennes, je poussai un soupir contre sa bouche. J'étais si heureuse d'être de nouveau au contact de sa peau ! Sa langue chercha la mienne, et je m'abandonnai à son baiser passionné.

Puis je m'écartai pour reprendre mon souffle.

— Pour ta gouverne, Daniel embrasse mieux que Quinn.

— Ah oui ?

Il plissa le front, et je me rendis compte que j'avais appris à aimer la petite ligne qui se formait

entre ses sourcils.

— Oui, affirmai-je en embrassant son oreille. Parce que, maintenant, je peux le sentir *en entier*.

Il m'attira sur le sable et nos baisers continuèrent jusqu'à ce que nos langues et nos lèvres soient enflées et meurtries. Mais nos yeux restaient ouverts, et nos cœurs gonflés d'amour.

Lorsque nous arrivâmes au Hartford Memorial Cemetery, Ella serrait son bouquet de marguerites jaunes contre elle. Elle paraissait anxieuse, même si elle m'avait confié être venue ici le mois précédent pour l'anniversaire de Christopher. Sa nervosité était peut-être liée à ma présence, cette fois-ci.

Depuis notre soirée sur la falaise, je me sentais incroyablement proche d'Ella. Nous avions accroché à de nombreux niveaux différents. Je n'en revenais toujours pas d'avoir rencontré quelqu'un comme elle, sans parler de son rôle à la hotline.

Quand Ella avait dit que c'était peut-être le destin, je m'étais contenté de me mordre la langue. Mais, après réflexion, je pensais qu'elle avait probablement raison. Et peut-être que, si je n'avais jamais appelé la hotline, Ella aurait tout de même eu une influence positive sur moi et m'aurait incité à devenir une meilleure version de moi-même. C'était comme si j'avais été en train de me noyer et qu'Ella était arrivée à la rescousse pour me sauver. Pourtant, elle ne serait pas d'accord avec ce résumé. Elle dirait que je m'étais sauvé tout seul et qu'elle n'avait fait que m'encourager.

Et elle aurait raison. C'était le cas. Mais, ce qui était sûr, c'est qu'elle avait joué le rôle de catalyseur.

Et peut-être aussi – seulement peut-être – que j'avais légèrement contribué à la sauver, elle aussi.

— Tu es prête, beauté ? demandai-je en écartant ses cheveux de son cou.

Je me retins de déposer un baiser sur sa peau douce – sinon on ne sortirait jamais de la voiture.

Elle m'adressa cet adorable sourire qui me faisait fondre de l'intérieur.

— Allons-y.

Elle me guida à travers les rangées de tombes jusqu'à trouver celle de son frère. Elle caressa les inscriptions gravées dans la pierre, puis elle s'agenouilla et je l'imitai.

— Salut, Christopher. Je voudrais te présenter quelqu'un de très spécial. Il s'appelle Daniel Quinn.

J'avais perdu ma voix. La situation était soudain devenue très réelle, très personnelle. Je serrai la main d'Ella.

— Salut, Christopher.

— Tu l'adorerais, tu sais, Chris. (Elle essuya une larme sur sa joue et je sentis mes yeux me brûler.) Et devine quoi ? J'ai trouvé un mec qui peut jouer avec moi pendant des heures à Minecraft.

Sa remarque me fit sourire.

— Elle m'a pratiquement forcé, Chris.

Une vingtaine de minutes s'écoulèrent pendant qu'Ella parlait à Christopher de ses études, de la hotline, de leur famille, de la façon dont on s'était rencontrés.

Puis, sur le chemin de la sortie, en route vers notre prochaine destination, je sentis la tension monter. Je n'étais pas allé là-bas depuis les funérailles, et je ne savais pas trop comment j'allais réagir. Mais Ella était à mes côtés. Elle me donnait la force, l'espoir et la motivation nécessaires pour affronter mes démons de plein fouet.

Le trajet jusqu'au Lakeside Cemetery se déroula dans un silence confortable. Ella me tenait la main et fredonnait tout bas les chansons qui passaient à la radio. Elle m'inspira l'envie de mettre mes écouteurs et de travailler dans mon garage en fin de journée. Ella ne cessait d'insister pour que je répare Furie afin de pouvoir l'emmener faire un tour.

Mes parents étaient absents pour le week-end, et Ella avait prévu de passer la nuit chez moi. Sa présence me procurait un bonheur incomparable.

Je pris une profonde inspiration en m'engageant dans l'allée du cimetière. Je connaissais le numéro de la rangée et celui de l'emplacement, mais il ne m'était pas venu à l'esprit que l'herbe aurait autant poussé autour de sa tombe, ni que l'arbre planté juste à côté aurait grandi si vite.

— Tu veux que je t'attende dans la voiture pour te laisser un peu tout seul ? demanda Ella.

J'avais envie de lui répondre : *Non, je t'en prie, j'ai besoin de toi.* Mais je devais en effet affronter ça tout seul.

Elle passa son pouce à l'intérieur de mon poignet, sur le tatouage que Bennett m'avait fait chez Raw Ink le week-end précédent. Il était des plus simples : une balle de base-ball avec le numéro 7 de Sebastian gravé à l'intérieur. Ça représentait néanmoins un pas énorme pour moi ; j'avais réussi à lui rendre cet hommage sans pour autant l'associer à un sentiment de culpabilité.

Les choses s'apaisaient. J'arrivais enfin à respirer plus librement.

Je hochai la tête.

— Accorde-moi dix minutes tout seul.

Aussitôt que je distinguai son nom gravé dans la pierre, ainsi que ses dates de naissance et de mort, je sentis mes jambes céder sous moi. Les souvenirs affluèrent dans ma tête et mon sang se mit à battre dans mes oreilles.

Je revis le moment où on avait descendu son cercueil dans le sol, scellé pour l'éternité, et je me souvins que cette idée m'avait totalement bouleversé. Je m'agenouillai et je laissai tous les souvenirs

défiler devant mes yeux.

Ce jour-là, aucun de mes camarades d'école n'avait semblé capable de croiser mon regard. Peut-être par compassion, peut-être par pitié. Ils avaient bien raison : j'étais fichtrement pitoyable. Perdu, brisé, je ne savais même pas comment j'avais réussi à aller jusqu'au bout de cette journée.

Comment j'avais réussi à passer les suivantes.

— Bastian, je t'aimais comme un frère, lui dis-je. Je suis vraiment désolé. Désolé que tu ne sois plus des nôtres. Je ne t'oublierai jamais, aussi longtemps que je vivrai. Tu seras toujours à mes côtés.

Des frissons remontèrent dans mon dos et secouèrent mes épaules, jusqu'à ce que ce chaos d'émotions se transforme en flot de sanglots. Mon corps entier se mit à trembler, submergé par les images du passé.

Je laissai ma mémoire me revenir. Comme Ella m'avait encouragé à le faire.

— Mais je dois avancer, maintenant. Ne serait-ce que pour t'honorer *toi*, repris-je, pantelant. Parce que, pour l'instant, je fais seulement ce qu'il faut pour m'en sortir.

Je plongeai ma tête entre mes mains et me penchai en avant.

— C'est super-dur d'essayer d'être toi. Tu étais doué, Bastian. Et moi, je dois apprendre à m'améliorer *moi-même*.

La chaleur corporelle d'Ella irradiait dans mon dos et je l'attirai sur mes genoux, puis je l'entourai de mes bras pour la serrer contre moi.

— Merci, lui dis-je à l'oreille, et encore, et encore.

Le regard fermement rivé sur la tombe de Sebastian, Ella laissa couler une larme sur le dos de ma main.

— Merci, Sebastian, murmura-t-elle. Pour avoir amené Quinn dans ma vie.

Chez Quinn, nous nous préparâmes des hamburgers et nous les dégustâmes sur la terrasse en buvant les margaritas qu'il nous avait concoctées, avec du sel sur le rebord du verre. Installée entre ses jambes sur une chaise longue, je profitais de la vue avec lui.

La propriété de ses parents se prolongeait dans les bois et, de notre place, on avait l'impression d'être au beau milieu d'une oasis isolée du reste du monde. Même si Quinn avait grandi dans la solitude au sein de cette maison, les jardins remplis de buissons d'hortensias, de cornouillers luxuriants et de saules pleureurs étaient impressionnants. Alignés à l'extrémité des terres se trouvaient d'énormes pins qui faisaient office de clôtures entre les différentes demeures.

Entre nous et l'extérieur. Pour rien au monde je n'aurais voulu être ailleurs. Ce soir constituerait peut-être le début de nouveaux souvenirs pour Quinn. Pour nous, ici, ensemble.

Quinn m'embrassa sous le chant des criquets, le hurlement des coyotes et le vol des lucioles qui illuminaient le ciel nocturne. Je léchai le sel sur ses lèvres, goûtai la tequila sur sa langue. Je me sentais totalement détendue, en paix, le cœur à l'abri dans ses bras protecteurs.

Mais je ne lui appartenais pas complètement. Pas encore. Pas plus qu'il ne m'appartenait. En tout cas, pas selon les conditions qu'il avait fixées avant de me faire sa confession. Et que je lui fasse la mienne.

Mais, s'il voulait me posséder ici et maintenant, sur cette chaise longue, je n'opposerais pas la moindre objection.

Il me prit ma margarita des mains et la posa à côté de la sienne sur la table basse. Puis il me fit pivoter pour me placer face à lui.

— Avant de partir demain matin, dit-il en effleurant mon menton avec son nez, ça t'embête si on passe chez mon oncle et ma tante ?

— Je serais ravie de les rencontrer, répondis-je, flattée par sa demande.

Je savais ce qu'ils représentaient pour lui et, maintenant qu'il commençait à se pardonner à lui-même, peut-être qu'il les laisserait revenir dans sa vie.

Il prit mon visage entre ses mains et plongea au fond de mes yeux. Des ailes battirent dans ma poitrine, comme un oisillon qui sortirait du nid pour la première fois.

Il caressa mes lèvres sous son pouce et dit :

— Gabriella Abrams ?

J'étais perturbée par ses lèvres, ses yeux et son souffle, et ma voix vacilla légèrement :

— D... Daniel Quinn ?

— Je suis mordu. Sacrement mordu, murmura-t-il contre mes lèvres, et une étincelle traversa mon corps. De cette fille... qui a complètement bouleversé mon monde avec ses lèvres pulpeuses, son esprit brillant, sa générosité.

L'oisillon déployait maintenant ses ailes, plongeait en piqué et remontait en flèche, se cognait contre mes côtes et jaillissait hors de ma poitrine.

— J'ai envie d'être avec elle, ajouta-t-il, et son souffle chaud se mêla au mien. Je veux tout faire avec elle.

Ce garçon – cet homme – me demandait la lune. J'étais bien décidée à nous propulser dans les cieux, hors de l'univers.

— Je...

Je m'éclaircis la voix en essayant de refouler les larmes qui me montaient aux yeux :

— Je suis mordue aussi...

Il ferma les yeux comme pour mieux savourer mes paroles. Ses longs cils projetèrent une ombre sur ses joues et ses lèvres rouges restèrent parfaitement immobiles, prêtes à m'accueillir.

— De ce garçon dont les baisers, le courage et la tendresse me font chavirer. En plus, je le trouve incroyablement sexy et j'ai envie de lui comme je n'ai jamais eu envie de personne, murmurai-je.

Il rouvrit les yeux et les planta dans les miens.

— Moi aussi, je veux tout faire avec lui, ajoutai-je.

Ce furent les derniers mots que nous échangeâmes pendant un long, un très long moment.

Car il se releva subitement, et me souleva avec lui. J'enroulai mes jambes autour de sa taille et je m'agrippai à son cou. Il dévora ma bouche en enfonçant profondément sa langue à l'intérieur.

Il ouvrit la moustiquaire d'une main et nous pénétrâmes dans l'entrée. Il fit une pause devant sa chambre, équipée d'un grand lit double, plus ferme et plus luxueux que celui dans lequel je dormais.

Il me plaqua contre le mur, traça la courbe de ma mâchoire avec sa langue puis remonta jusqu'à mon lobe d'oreille, qu'il pinça entre ses dents. Son corps était si étroitement pressé contre moi que son gémissement résonna à travers tout le mien et que je faillis me liquéfier sur place.

Son érection appuyait contre mon ventre et un râle sonore monta dans ma gorge. Je m'agrippai à ses cheveux et j'enfonçai mes hanches contre lui. Son regard s'assombrit et une lueur de désir irrésistible s'alluma à l'intérieur.

Il m'allongea sur ses draps frais et prit tout son temps pour me déshabiller. Il retira mon haut et

baissa les bretelles de mon soutien-gorge. Il lécha mes tétons durcis avant de prendre ma poitrine dans sa bouche et de la sucer tendrement. Je décollai les hanches du lit et enfonçai mes ongles dans son dos.

Le silence de la pièce n'était rompu que par notre respiration et nos gémissements. Tandis que nous avions toujours été si expressifs jusque-là – à nous dire sans retenue ce dont nous avons besoin et combien nous avons envie l'un de l'autre –, cette fois c'était différent. Plus tendre, plus attentif. Plus *révérencieux*.

Notre silence faisait l'effet d'une nécessité pendant que nous nous caressions pour nous goûter, nous découvrir et nous vénérer l'un l'autre.

Son tee-shirt rejoignit bientôt le mien par terre, et j'entrepris de lécher les muscles fermes de son torse et de goûter la peau de son ventre tendu. Il s'empessa de déboutonner la braguette de son short et de le retirer. Il s'agenouilla sur le lit devant moi, complètement nu, et laissa mon regard parcourir la moindre courbe, la moindre sinuosité de son corps. Je glissai mes doigts jusqu'au centre de sa poitrine, émerveillée par sa beauté – intérieure comme extérieure.

Il ouvrit le bouton de mon pantalon et le retira avant de le jeter par terre. Puis il me retourna sur le ventre. Je me sentais entièrement exposée, comme notre première fois dans la salle de bains – la première fois que j'avais éprouvé une étincelle de désir pour lui –, et je me demandai s'il repensait lui aussi à ce moment.

Mais je redoutais de briser notre silence – notre sérénité – pour lui poser la question.

Ce soir était un instant spécial. Parfait. *Juste*.

Il écarta mes cheveux sur le côté et je sentis son souffle chaud dans mon oreille, puis dans mon cou, et l'anticipation me fit frissonner. Sa langue glissa entre mes omoplates et ses mains s'insinuèrent dans ma culotte pour esquisser le contour de mes fesses. Mon entrejambe palpait, brûlant, et je savais que ma culotte était déjà trempée.

Ses lèvres caressèrent ma colonne vertébrale pendant qu'il baissait mon sous-vêtement. Je me tortillai, au comble de l'excitation, poussant des gémissements étouffés dans mon oreiller. Une fois qu'il eut retiré ma culotte, ses lèvres poursuivirent leur chemin vers le bas.

La façon si intime dont Quinn se servait de sa bouche, de sa langue et de ses mains était de loin la chose la plus érotique que j'aie jamais connue. Je fondais littéralement en dressant mes fesses vers lui, comme si je le suppliais presque de me prendre par-derrière.

Il caressa ensuite mes cuisses et mon ventre, et je sentis mon corps trembler malgré moi. Il me fit plier les genoux, puis trouva mon point sensible avec ses doigts. Je faillis exploser à ce contact. Sans s'arrêter, je sentis sa tête s'insérer entre mes cuisses.

Puis, soudain, sa langue chaude se posa sur mon entrée. Je poussai un petit cri en m'effondrant sur le matelas, mais il me redressa et me maintint en place avec ses avant-bras.

J'alternai gémissements et grognements tandis que sa langue s'enfonçait en moi et que ses doigts exerçaient leur magie par-devant. Sa langue traça des cercles sur ma chair gonflée, puis se posa sur mon clitoris sensible. C'est là que je chavirai.

Des étincelles de lumière et de chaleur se mirent à danser dans mon esprit, et le monde bascula autour de moi. Il immobilisa ses lèvres et s'accrocha à mes cuisses tandis que je palpiais, que je

haletais, le corps secoué de spasmes.

Je revins lentement à la réalité, et Quinn me lécha plus tendrement avant de finir par me relâcher.

Je me laissai retomber sur le lit et me blottis sur le côté en marmonnant des paroles incohérentes, toujours en proie aux vagues de désir qui déferlaient en moi. Il prit mon menton entre ses doigts et plongea dans mon regard.

Il écarta les cheveux humides de mon visage et brisa le silence en prononçant ses premiers mots d'une voix tremblante, presque désespérée :

— Ella...

— Je t'en prie, Quinn... pantelai-je. Maintenant.

Il se pencha en avant pour récupérer son short par terre, et retira un préservatif de son portefeuille. Il le déroula sur son érection, frémissant de désir. Je me retournai et levai les hanches avec avidité, mais il prit tout son temps. Il s'inclina, m'embrassa et força sa langue si profondément dans ma bouche que je ne pouvais plus respirer.

Les yeux rivés sur les miens, il pressa prudemment son extrémité contre moi. C'était une sensation si intense, si personnelle, que je dus m'efforcer de retenir mes larmes. Quinn ferma brièvement les yeux, comme s'il ne pouvait supporter toutes ces sensations à la fois.

Quand il les rouvrit, ce fut pour m'observer avec émerveillement.

— Tu es incroyable, murmura-t-il. Bon sang, complètement incroyable.

Il s'enfonça en moi, avant de se retirer presque en entier. Puis il répéta le geste et trouva un rythme qui me fit me tortiller de plaisir.

La sensation de son corps en moi était indescriptible. Jouissive.

J'avais développé de profonds sentiments pour ce garçon. Et je pouvais voir la même chose se refléter dans ses yeux.

Il saisit tendrement ma tête entre ses mains, d'un geste presque protecteur, juste avant de plonger de nouveau en moi. Je relevai les jambes autour de sa taille et ses coups de reins s'intensifièrent. Ses gémissements emplirent la pièce au fur et à mesure qu'il continuait.

Il se pencha pour attirer mon sein dans sa bouche et le suçait avidement, puis il fit tourner sa langue autour de mon téton avant de le mordiller. Ce fut le point de basculement qui m'emmena de nouveau au septième ciel.

La sensation était indescriptible. C'était au-delà des mots, au-delà des couleurs et des lumières.

Un goût exquis de paradis.

— Oh, Ella.

Il s'immobilisa et me regarda. Émerveillé, à l'écoute.

Puis il s'enfonça une dernière fois, ferme, profond.

Aussi solide que mes os, aussi liquide que mes veines.

Jusqu'au tréfonds de mon corps, et peut-être même de mon âme.

Sa libération s'accompagna d'un souffle rauque et d'un juron étouffé.

Il s'effondra sur moi et embrassa mon cou, mon oreille, ma joue, tout en murmurant des mots incompréhensibles. Nous restâmes allongés, haletants dans un bain de sueur.

— Tu es tellement magnifique, Ella, dit-il avant de me serrer contre lui et de m'embrasser tendrement. Je n'ai jamais...

Les mots lui échappèrent et sa gorge se bloqua sous le coup de l'émotion.

— Moi non plus, ajoutai-je tandis que la première larme coulait sur ma joue.

Il l'essuya avec son pouce. Puis il roula sur le côté et me serra contre lui par-derrière. Nos respirations se calmèrent dans la tranquillité de la nuit.

— Je suppose que ça veut dire que tu es à moi, souffla-t-il contre mon oreille.

— Aussi longtemps que tu seras à moi, marmonnai-je, dans les limbes du sommeil.

Et, tandis que nous dérivions ensemble dans les brumes de la béatitude et d'un bonheur absolu, je l'entendis murmurer :

— L'éternité me convient à la perfection.



CE ROMAN
VOUS A PLU ?

Donnez votre avis et
retrouvez la communauté
Black Moon sur

LECTURE
academy.com

ET



/ BLACK-MOON-OFFICIEL